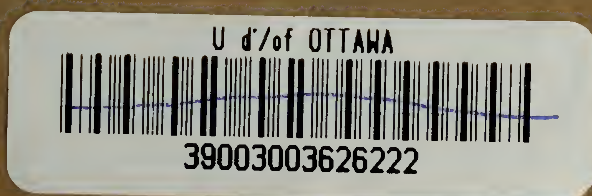

U d'/of OTTAWA
39003003626222

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT.

TOME VINGT-CINQUIÈME.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.



A Desenne del. Tony Johannot sc.

PURITAINS D'ÉCOSSE.

MORTON ET BURLEY DANS LA CAVERNE

T. XXV Ch. XLIII.

ŒUVRES COMPLÈTES

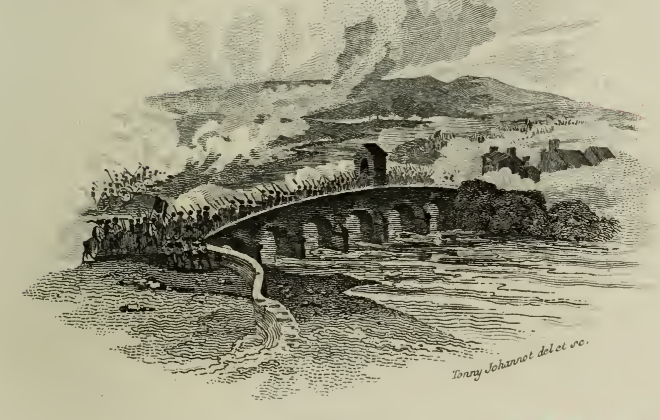
DE

SIR WALTER SCOTT

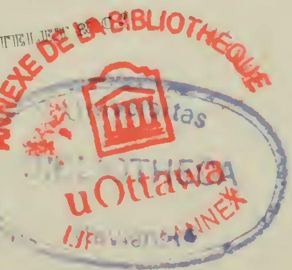
TOME XXV.

LES PURITAINS D'ECOSSE.





PARIS,
CHARLES GOSSELIN & A. SAUTELET ET C^o.
MDCCCXXVI



CONTES DE MON HÔTE.

(Tales of my Landlord.)

PREMIÈRE SÉRIE.

TOME TROISIÈME.

Gens du pays fameux par ses gâteaux,
S'il est des trous à vos manteaux,
Cachez-les bien : votre compatriote
Vous observe et de tout prend note ;
Et puis, ma foi, le jour viendra
Où tout s'imprimera.

BURNS.

Les Puritains d'Ecosse.

Ahora bien, dixo el cura, traedme señor, huésped, aqueses libros, que los quiero ver. — Que me place, respondió él; y entrando en su aposento sacó de una maletilla vieja cerrada con una cadenilla, y abriéndola, halló en ella tres libros grandes y unos papeles de muy buena letra escritos de mano.

Don Quijote, *parte primera, capítulo* 32.

Allons, dit le curé, je vous prie, seigneur hôte, d'aller me chercher ces livres; j'ai envie de les voir. — De tout mon cœur, répondit l'hôte, et il monta à sa chambre. Il en rapporta une petite vieille valise, fermée par un cadenas, qu'il ouvrit, et il en tira trois gros volumes et quelques manuscrits en beaux caractères.

LES PURITAINS
D'ÉCOSSE.
(Old Mortality.)

CHAPITRE XXV.

« Courage, mes amis, encore un autre assaut! »
SHAKSPEARE. *Henri V.*

Tous les renseignemens qu'on put se procurer dans la soirée confirmèrent l'opinion que l'armée des insurgés marcherait sur Tillietudlem le lendemain dès la pointe du jour. Pique avait examiné les blessures de lord Evandale ; elles étaient en grand nombre, mais aucune n'était dangereuse. La grande quantité de sang qu'il avait perdue, autant peut-être que le spécifique si

vanté de lady Marguerite, avait empêché la fièvre de se déclarer, de sorte que, malgré sa faiblesse, et quoiqu'il souffrît encore beaucoup, il voulut se lever le lendemain de très-bonne heure. On ne put même le décider à garder la chambre; s'appuyant sur une canne, il voulut encourager les soldats par sa présence, et examiner les travaux de défense qu'on pouvait soupçonner le major d'avoir ordonnés conformément aux anciens principes de l'art militaire. Personne n'était plus propre que lord Evandale à donner d'excellens avis à ce sujet. Il avait pris le parti des armes dès sa première jeunesse, avait servi avec distinction en France et dans les Pays-Bas, et la tactique avait été la principale étude de toute sa vie. Il trouva cependant peu de chose à ajouter ou à changer aux préparatifs de défense qui avaient été faits, et, sauf l'article des provisions, il vit qu'une place si forte avait peu à craindre de l'attaque d'ennemis tels que ceux qui la menaçaient.

Dès le point du jour il était sur les créneaux avec le major; et, ayant donné un dernier coup d'œil aux préparatifs de défense, ils attendaient l'approche de l'ennemi.

Les deux espions dont Jenny avait parlé à sa maîtresse avaient fait leur rapport à lord Evandale, qui en avait rendu compte au major. Mais celui-ci refusait opiniâtrément de croire que Morton eût pris parti pour les insurgés.

— Je le connais mieux que vous, lui dit-il : vos deux coquins n'ont pas osé avancer assez ; ils ont été trompés par quelques traits de ressemblance, ou ils ont ajouté foi à la première histoire qu'on leur a contée.

— Je ne partage pas votre opinion, major : je crois

que nous le verrons à la tête des insurgés, et j'en éprouverai beaucoup plus de regret que de surprise.

— Vous ne valez pas mieux que Claverhouse, dit le major en souriant : il me soutenait hier en face que ce jeune homme, qui a autant de courage que de fierté, et d'aussi bons principes que qui que ce soit, ne manquait que d'une occasion pour se mettre à la tête des rebelles.

— D'après la manière dont il a été traité, et les soupçons dont il s'est vu l'objet, je ne sais pas trop quel autre parti il pouvait prendre ; quant à moi, je ne sais s'il mérite plus de blâme que de compassion.

— Le blâme, milord ! la compassion ! Si ce que l'on dit est vrai, il mérite la corde ; et je ne m'en dédirais pas, fût-il mon propre fils. La compassion ! non, milord, vous ne le pensez pas.

— Je vous donne ma parole d'honneur, major, que ce n'est pas d'aujourd'hui que je pense que nos chefs politiques et nos prélats ont employé contre ce pays des mesures trop violentes. On s'est porté à des extrémités fâcheuses, et l'on a exaspéré non-seulement la basse classe, mais encore tous ceux que l'esprit de parti ou un entier dévouement au gouvernement n'enchaîne pas sous les drapeaux du roi.

— Je ne suis pas politique, milord, et ces distinctions sont trop subtiles pour moi. Mon épée appartient au roi, et je suis prêt à la tirer dès qu'il l'ordonne.

— J'espère, major, que vous verrez que la mienne ne tient pas au fourreau ; mais je voudrais de tout mon cœur m'en servir contre des ennemis étrangers. Au surplus ce n'est pas l'instant de discuter cette question, car je vois l'ennemi s'avancer.

L'armée des insurgés commençait effectivement à se

montrer sur une colline peu éloignée du château. Elle en prit la route; mais elle fit halte avant d'être à la portée du canon, comme si elle n'avait pas voulu s'exposer au feu des batteries de la tour. Elle paraissait beaucoup plus nombreuse qu'on ne l'avait présumé; et, à en juger par la profondeur de ses colonnes, il fallait qu'elle eût reçu des renforts considérables. Il y eut un moment d'anxiété dans un parti comme dans l'autre, et les rangs des covenantaires agités par l'incertitude des mouvemens qu'ils devaient faire, semblaient hésiter avant d'aller plus avant. Leurs armes, qui avaient quelque chose de pittoresque dans leur diversité, brillaient au soleil, dont les rayons étaient reflétés par une forêt de piques, de mousquets, de hallebardes et de haches d'armes. Enfin, de cette masse se détachèrent trois ou quatre cavaliers, qui paraissaient être des chefs : ils s'avancèrent et gagnèrent une petite hauteur qui était plus voisine du château.

John Gudyil, qui avait quelques connaissances comme artilleur, pointa un canon sur ce groupe, et se tournant vers le major :

— Mon commandant, ferai-je feu? je vous réponds qu'il en restera quelqu'un sur la place.

Le major regarda lord Evandale.

— Un instant, dit celui-ci, je vois qu'ils déploient un drapeau blanc.

En effet, un des cavaliers mit pied à terre et s'achemina seul vers le château, portant un drapeau blanc au bout d'une pique. Le major et lord Evandale descendirent de la tour, et s'avancèrent jusqu'à la dernière barricade pour le recevoir, ne jugeant pas à propos de le laisser entrer dans la place, qu'ils avaient intention

de défendre. Au moment du départ du parlementaire, ses compagnons avaient été rejoindre l'armée, comme s'ils eussent prévu les intentions favorables que Gudyil avait à leur égard.

L'envoyé des presbytériens, à en juger par son air et son maintien, paraissait rempli de cet orgueil, caractère distinctif de cette secte enthousiaste. Une sorte de sourire méprisant se faisait remarquer sur ses lèvres, et ses yeux à demi fermés, se tournant vers le ciel, semblaient mépriser les choses terrestres pour ne s'occuper que de contemplations célestes.

Lord Evandale ne put s'empêcher de sourire en voyant cette figure grotesque, qu'il examinait à travers les barrières.

— Avez-vous vu jamais pareil automate? dit-il au major; ne croirait-on pas que des ressorts le font mouvoir? Pensez-vous que cela puisse parler?

— Oh oui! dit le major, il me rappelle mes anciennes connaissances. C'est un vrai puritain, du vrai levain pharisaïque. — Écoutez, il tousse, il va faire une sommation au château, avec un texte de sermon en place de trompette.

Le major, qui dans les guerres civiles précédentes avait eu plus d'une occasion de connaître le jargon et les manières de ces fanatiques, ne se trompait pas dans ses conjectures; seulement, au lieu d'un exorde de sermon en prose, l'envoyé, qui était le laird de Langcale, entonna d'une voix de Stentor la paraphrase en vers du 24e psaume.

« Ouvrez vos portes orgueilleuses,
» Princes qui régnez en ces lieux :
» Laissez entrer du roi des cieux
» Les phalanges victorieuses. »

— Ne vous l'avais-je pas dit? dit le major à lord Evandale.

Alors ils se présentèrent tous deux à la porte de la barricade, et le major demanda au laird de Langcale pourquoi il venait se lamenter à la porte du château, comme un pourceau poursuivi par le vent.

— Je viens, répondit celui-ci sans les saluer, et toujours sur le même ton; je viens au nom de l'armée religieuse et patriotique des presbytériens, pour parler au jeune fils de Bélial, William Maxwell, dit lord Evandale, et au vieux pécheur endurci Miles Bellenden de Charnwood.

— Et qu'avez-vous à leur dire? reprit le major.

— Est-ce à eux que je parle en ce moment? dit le laird de Langcale.

— Oui, répondit le major; quelle est votre mission?

— Voici donc la sommation que vous adressent les chefs de l'armée, lui répliqua l'envoyé en remettant un papier à lord Evandale; et voici pour Miles Bellenden une lettre d'un jeune homme qui a l'honneur de commander une des divisions de l'armée. Lisez promptement, et puisse le ciel faire fructifier dans vos cœurs les paroles que vous allez lire, ce dont je doute pourtant beaucoup!

La sommation était conçue dans les termes suivans :

« Nous, chefs nommés et constitués de l'armée presbytérienne réunie pour la cause de la liberté et de la véritable religion, faisons sommation à William Maxwell, lord Evandale, à Miles Bellenden de Charnwood, et à tous autres actuellement en armes dans le château de Tillietudlem, de faire à l'instant la reddition dudit châ-

teau, sous condition qu'ils auront la vie sauve, et pourront se retirer avec armes et bagages; s'ils s'y refusent, nous les prévenons que nous les y forcerons par le fer et le feu, et qu'il n'y aura plus de quartier; et ainsi puisse Dieu défendre sa sainte cause! »

Cette sommation était signée : John Balfour de Burley, quartier-maître général de l'armée presbytérienne, pour lui et les autres chefs, par ordre du conseil.

La lettre adressée au major était d'Henry Morton. Voici ce qu'elle contenait :

« J'ai fait une démarche, mon respectable ami, qui, entre autres conséquences pénibles, va, je le crains bien, m'exposer à votre désapprobation. Je m'y suis trouvé engagé sans y penser, sans l'avoir ni désiré ni prévu, et par suite de l'oppression dont vous avez vu que j'ai été la victime. Je ne puis cependant m'en repentir, et ma conscience est tranquille sur les suites que peut avoir ma conduite. Pouvais-je voir plus long-temps nos droits foulés aux pieds, notre liberté violée, nos personnes outragées, notre sang répandu sans motif et sans jugement légal? Les excès de nos persécuteurs auront amené la fin de leur tyrannie. Je ne croirais pas digne du nom d'homme libre celui qui, pensant comme moi, se séparerait de la cause de sa patrie; mais Dieu, qui connaît le fond de mon cœur, sait pourtant que je ne partage pas les passions violentes et haineuses d'une partie de ceux qui se trouvent dans nos rangs. Mes vœux les plus ardens sont de voir cette guerre promptement terminée par le concours des hommes prudens et modérés des deux partis, et d'obtenir le rétablissement d'une paix qui, sans diminuer en rien les droits constitutionnels du roi, substituera la justice de la magistra-

ture civile au despotisme militaire; permettra à chacun d'honorer Dieu suivant sa conscience, et enchaînera l'enthousiasme fanatique par la douceur et la raison, au lieu de le pousser jusqu'à la frénésie par la persécution et l'intolérance.

« Avec de pareils sentimens, vous devez sentir combien il m'est pénible de me trouver en armes devant le château de votre respectable parente; on nous assure que vous avez intention de le défendre contre nous. Permettez-moi de vous représenter qu'une telle mesure ne conduirait qu'à une inutile effusion de sang. Vous n'avez pas eu le temps nécessaire pour faire des préparatifs suffisans de résistance, et si nos troupes ne réussissent pas à s'emparer du château par un assaut, le défaut de vivres vous forcera bientôt à le rendre. Dans l'un et l'autre cas, mon cœur saigne en songeant aux souffrances et aux malheurs auxquels ceux qui l'habitent seraient exposés.

« Ne supposez pas, mon respectable ami, que je voudrais vous voir accepter des conditions qui pourraient ternir le réputation sans tache que vous avez acquise et méritée. Faites sortir du château les soldats qui s'y trouvent, j'assurerai leur retraite, et j'obtiendrai qu'on n'exige de vous qu'une promesse de neutralité pendant le cours de cette malheureuse guerre. Vous ne recevrez point garnison, et les domaines de lady Marguerite, ainsi que les vôtres, seront respectés.

« Je pourrais vous alléguer bien d'autres motifs à l'appui de ma proposition; mais, dans la crainte où je suis de paraître en cette occasion coupable à vos yeux, je sens que les meilleures raisons, présentées par moi, perdraient leur influence. Je finis donc par vous assurer

que, quels que puissent être vos sentimens à mon égard, la reconnaissance que je vous dois ne sortira jamais de mon cœur, et que le plus heureux moment de ma vie serait celui où je pourrais vous en convaincre autrement que par des paroles. Ainsi donc, quoiqu'il soit possible que, dans le premier moment de chaleur, vous rejetiez ces propositions, si les événemens vous déterminaient par la suite à les accepter, n'hésitez pas à me le faire savoir, et croyez que je serai toujours heureux de pouvoir vous être de quelque utilité.

«Henry Morton.»

Le major lut cette lettre avec une indignation qu'il ne chercha point à cacher.

—L'ingrat! le traître! s'écria-t-il en la remettant à lord Evandale. Rebelle de sang-froid! sans avoir l'excuse de l'enthousiasme qui anime ces misérables fanatiques! J'aurais dû ne pas oublier qu'il était presbytérien. Je devais songer que je caressais un jeune loup qui finirait par vouloir me déchirer. Si saint Paul revenait sur terre, et qu'il fût presbytérien, il se révolterait avant trois mois. Le principe de la rébellion existe dans leur sang.

—Je serai le dernier, dit lord Evandale, à proposer de rendre le château; mais si nous venons à manquer de vivres, et que nous ne recevions pas de secours, je crois que nous pourrons profiter de cette ouverture pour assurer la sortie de nos dames.

—Elles souffriront toutes les extrémités, dit le major, plutôt que de rien devoir à la protection d'un hypocrite à langue dorée. Mais congédions le digne ambassadeur. — Retournez vers vos chefs, dit-il à Langcale,

et dites-leur qu'à moins qu'ils n'aient une confiance toute particulière dans la dureté de leurs crânes, je ne leur conseille pas de venir les frotter contre ces vieilles murailles. Avertissez-les aussi de ne plus nous envoyer de parlementaire, ou nous le ferons pendre, en représailles du meurtre du cornette Grahame.

L'ambassadeur retourna avec cette réponse vers ceux qui l'avaient envoyé. Dès qu'il fut arrivé à l'armée, des cris tumultueux s'y firent entendre; un étendard rouge bordé de bleu y fut déployé.

Au moment où la brise du matin déroulait les larges plis de ce signal de guerre et de défi, l'ancienne bannière de la famille de lady Bellenden fut arborée sur la tour, ainsi que le drapeau royal; une décharge générale de l'artillerie du château fit éprouver quelque perte aux premiers rangs des insurgés, et y occasiona un moment de désordre. Aussitôt les chefs se retirèrent à l'abri, au revers de la montagne.

— Je crois, dit Gudyil en faisant recharger les canons, qu'ils trouvent que le bec de nos faucons est un peu dur pour eux. Ce n'est pas pour rien que le faucon siffle.

Comme il prononçait ces mots, la pente de la montagne fut de nouveau couverte de rangs ennemis; ils firent une décharge générale de leurs armes à feu. A la faveur des nuages de fumée, une colonne de piquiers, commandés par Burley, non moins vaillant qu'enthousiaste, soutint bravement le feu de la garnison, s'avança jusqu'à la première barricade, en força l'entrée, blessa quelques-uns de ceux qui la défendaient, et les obligea à se retirer derrière la seconde. Mais ce succès fut le seul qu'ils obtinrent, grace aux précautions du major.

Les covenantaires, maîtres de cette position, y furent exposés sans défense au feu meurtrier de la tour, sans pouvoir faire aucun mal à des ennemis défendus par des fortifications, et retranchés derrière des palissades. Ils furent donc obligés de se retirer avec perte, mais ils ne le firent qu'après avoir détruit la première barricade avec leurs haches, de manière à mettre les assiégés dans l'impossibilité de s'y loger de nouveau.

Balfour fut le dernier à quitter ce poste : il y resta même seul un instant, une hache à la main, travaillant comme un pionnier, et tranquille au milieu des balles qui sifflaient autour de lui.

Cette première attaque fit connaître aux insurgés la force de la place qu'ils se proposaient d'emporter. Aussi dirigèrent-ils la seconde avec plus de précautions. Un fort parti d'excellens tireurs (dont plusieurs avaient figuré à l'exercice du Perroquet), sous les ordres d'Henry Morton, fit un détour à travers le bois, et parvint à gagner une position d'où l'on pouvait inquiéter les défenseurs de la seconde barricade, tandis que Burley, à la tête d'une autre colonne, les attaquait de front.

Les assiégés virent le danger de ce mouvement, et tâchèrent d'empêcher l'approche de Morton, en tirant sur sa troupe chaque fois qu'elle était à découvert. Les assaillans, de leur côté, déployaient autant de sang-froid que d'intrépidité : ce qui devait être attribué en grande partie au jugement de leur jeune chef, qui montrait autant d'intelligence pour protéger ses soldats que pour inquiéter les ennemis.

Il enjoignit plusieurs fois à sa troupe de diriger son feu contre les habits rouges plutôt que contre les autres défenseurs du château, et surtout d'épargner les jours

du vieux major, que son intrépidité portait à se montrer à tous les postes les plus dangereux. Il continua sa marche de buisson en buisson, de rocher en rocher, au milieu du feu de la mousqueterie du château, jusqu'à ce qu'il arrivât à la position qu'il voulait occuper. Il put alors faire feu sur les défenseurs de la barricade; et Burley, profitant de la confusion que Morton avait jetée parmi eux, les attaqua de front avec fureur, força la seconde palissade, les repoussa jusqu'à la troisième, et y entra avec eux sa hache à la main, en criant à haute voix :

— Tuez! tuez! point de quartier aux ennemis de Dieu et de son peuple! le château est à nous. Les plus intrépides de ses soldats, animés par ces cris, se précipitèrent à sa suite, tandis que les autres travaillaient à construire un abri dans la seconde barricade, pour s'y établir si le château n'était pas emporté par ce coup de main.

Lord Evandale ne put retenir plus long-temps son impatience. Le bras en écharpe, il se mit à la tête de ce qui restait de troupes dans le château; et, les animant de la voix et du geste, il fit une sortie pour venir au secours de ses gens, qui se trouvaient en ce moment très-pressés par Burley.

Le combat devint alors terrible. L'étroit passage était encombré par les hommes de Burley accourant au secours des leurs. Les soldats, animés par la présence et la voix de lord Evandale, combattaient vaillamment, l'infériorité de leur nombre étant balancée en partie par leur plus grande habitude des armes, et par l'avantage de leur position, qu'ils défendaient avec des piques, des hallebardes, les crosses de leurs carabines et leurs sabres. Ceux qui étaient dans l'intérieur du château faisaient feu toutes les

fois qu'ils pouvaient viser les assaillans sans risquer d'atteindre leurs camarades. Les tireurs de Morton, rôdant à l'entour, ne cessaient de leur répondre chaque fois qu'ils apercevaient un mouvement par les créneaux. Le château était enveloppé d'une fumée épaisse, et les rochers retentissaient des cris des combattans. Au milieu de cette scène de confusion, un singulier hasard faillit mettre les assiégeans en possession de Tillietudlem.

Cuddy Headrigg faisait partie des tireurs. Il n'existait pas aux environs du château un buisson ni une pointe de rocher qu'il ne connût parfaitement. Cent fois il avait été avec Jenny cueillir des noisettes dans les bois qui l'entouraient. Il n'était pas sans bravoure, mais il ne se souciait pas de chercher le danger pour le plaisir de s'y exposer, ou pour la gloire qui devait en résulter. Lorsqu'il vit qu'on tirait du château sur la troupe dont il faisait partie, comme il se trouvait à l'arrière-garde, il tourna sur la gauche, suivi de trois ou quatre de ses compagnons, et, pénétrant à travers un bois épais qu'il connaissait, il se trouva sous les murs du château, du côté opposé à celui par lequel on dirigeait l'attaque. On avait négligé de fortifier cette partie de la place, parce qu'elle paraissait défendue suffisamment par la nature, étant située en haut d'une montagne escarpée et bornée de tous côtés par des précipices. Il est bien certain qu'une armée n'aurait pu l'attaquer de ce côté, parce que les efforts de quelques hommes auraient suffi pour précipiter au bas de la montagne ceux qui seraient parvenus jusqu'au sommet; mais on n'avait pas prévu que quelques hommes s'exposeraient à ce danger, précisément pour en éviter un autre.

C'était là que se trouvait une certaine fenêtre de la

cuisine par laquelle, grace aux branches d'un certain if qui s'élevait de la fente du rocher, Goose Gibby était sorti en fraude du château pour porter au major la lettre de miss Edith, et qui sans doute jadis avait favorisé d'autres projets de contrebande.

— Voilà un endroit que je connais bien, dit Cuddy en s'appuyant sur son fusil pour reprendre haleine. Combien de fois n'ai-je pas aidé Jenny Dennison à sortir du château par cette fenêtre! Combien de fois y ai-je passé moi-même pour aller jouer un peu après le labour!

— Et qui nous empêche d'y grimper maintenant? dit un de ses camarades qui était un gaillard entreprenant.

— Je ne vois pas ce qui nous en empêcherait, dit Cuddy, mais que nous en reviendra-t-il?

— Ce qu'il nous en reviendra! Nous sommes cinq, tout le monde est sorti du château, nous nous en emparerons pendant qu'on se bat entre les palissades.

— A la bonne heure, dit Cuddy, mais songez-y bien! que pas un de vous ne touche Jenny, ni miss Edith, ni lady Margaret, ni le vieux major, ni personne du château! Occupez-vous des soldats, à la bonne heure. Je ne m'en inquiète pas.

— Allons, allons! reprit l'autre, entrons d'abord dans le château, et nous verrons ensuite ce qu'il faudra faire.

Cuddy, poussé par ses compagnons, semblait avancer à regret. Sa conscience lui disait tout bas qu'il allait bien mal payer les bontés que lady Marguerite avait eues si long-temps pour lui et pour sa famille; et d'une autre part il ne savait pas de quelle manière il pouvait être reçu dans la chambre où il s'agissait d'entrer. Il grimpa cependant sur l'if. Deux de ses compagnons y montèrent après lui, et les autres s'apprêtèrent à les suivre. La fe-

nètre était fort étroite, et avait été autrefois garnie de barreaux de fer, mais le temps les avait fait tomber, ou les domestiques les avaient détachés pour pouvoir sortir plus facilement. Il était donc facile de s'y introduire, pourvu qu'il ne se trouvât à l'intérieur personne pour y mettre obstacle; ce dont Cuddy, toujours prudent, voulait s'assurer avant de risquer cette démarche périlleuse. Il n'écoutait donc ni les prières ni les menaces de ceux qui le suivaient, et il allongeait le cou pour regarder par la fenêtre, quand sa tête fut aperçue par Jenny Dennison, qui s'était établie dans cette chambre comme dans le lieu le plus retiré du château. Elle poussa un cri épouvantable, et courut à la cheminée, où elle venait de mettre sur le feu une grande marmite pleine de soupe aux choux, ayant promis à Tom Holliday de lui préparer à déjeuner; elle prit cette marmite, revint à la fenêtre, et criant, — Au meurtre! au meurtre! nous sommes toutes perdues, le château est pris, — elle en déchargea le contenu sur la tête de Cuddy.

La soupe, donnée à Cuddy d'une autre façon, aurait sans doute été un régal pour lui; mais comme elle lui fut administrée par Jenny elle l'aurait guéri pour le reste de ses jours de l'envie de se faire soldat, s'il eût en ce moment levé les yeux. Heureusement pour notre homme de guerre, qu'il avait pris l'alarme au premier cri de Jenny, et qu'il s'expliquait avec ses camarades, baissant la tête pour leur dire combien il était urgent de battre en retraite; de sorte que le casque et le justaucorps de peau de buffle qui avaient appartenu à Bothwell protégèrent sa personne contre la plus grande partie du liquide brûlant. Mais il eut assez d'éclaboussures pour sauter au plus vite à bas de l'arbre par-dessus ses com-

pagnons, au grand péril de ses membres. Puis, sans écouter ni raison, ni prières, ni menaces, il prit le chemin le plus court pour rejoindre le gros de l'armée, sans vouloir recommencer l'attaque.

Quant à Jenny, après avoir ainsi jeté sur le corps d'un de ses admirateurs les alimens que ses blanches mains préparaient pour l'estomac de l'autre, elle continua ses cris d'alarme, en mentionnant tour à tour les crimes appelés par les légistes *les quatre plaids de la couronne* (1); à savoir : le meurtre, le feu, le viol et le vol.

Ces horribles clameurs donnèrent si bien l'alarme et excitèrent une telle confusion, que le major Bellenden et lord Evandale, craignant quelque surprise sur un autre point, jugèrent à propos de se borner à la défense de l'intérieur du château, et y rentrèrent avec leurs soldats, abandonnant aux insurgés tous les travaux extérieurs.

Leur retraite ne fut pas inquiétée, car la terreur panique de Cuddy et de ses compagnons avait produit parmi les assiégeans à peu près les mêmes effets que les cris de Jenny parmi les assiégés.

Il ne fut question d'un côté ni de l'autre de renouveler le combat ce jour-là : les insurgés avaient beaucoup souffert, et d'après la résistance qu'ils avaient éprouvée en emportant les barricades, ils avaient peu d'espérance de prendre la place d'assaut. D'une autre part, la situation des assiégés n'était pas rassurante. Ils avaient perdu deux ou trois hommes dans le combat, et plusieurs autres avaient été blessés. L'ennemi avait fait, il est vrai, une perte infiniment plus considérable, ayant eu

(1) *The four pleas of the crown*, plaidoyers.

vingt hommes tués. Mais cette perte était bien moins sensible pour une armée plus nombreuse, tandis que l'acharnement qu'avaient montré les whigs dans cette attaque prouvait évidemment que leurs chefs avaient résolu de s'emparer de la place, et qu'ils étaient bien secondés par le zèle de leurs soldats. Mais ce qu'on avait le plus à craindre dans le château était la famine, dans le cas où l'ennemi aurait recours à un blocus pour le réduire. Le major n'avait pas réussi à y faire entrer autant de provisions qu'il l'aurait désiré, et la plus active surveillance ne pouvait empêcher les dragons d'en gaspiller une partie tous les jours : ce fut donc en faisant des réflexions assez tristes qu'il donna ordre de clore la croisée par où Cuddy avait failli de surprendre le château; et on en fit autant à l'égard de toutes celles qui auraient pu donner la moindre facilité pour une semblable tentative.

CHAPITRE XXVI.

« Le roi de ses soldats a réuni l'élite. »

SHAKSPEARE. *Henry* IV, *partie* II.

Les chefs de l'armée presbytérienne tinrent une conférence sérieuse dans la soirée du jour où ils avaient attaqué Tillietudlem. La perte qu'ils avaient éprouvée ne les encourageait pas, et, comme c'est l'ordinaire, c'étaient leurs plus braves soldats qu'ils avaient à regretter. Ils devaient craindre, s'ils laissaient refroidir l'enthousiasme de leurs partisans par des efforts infructueux pour s'emparer d'un château-fort d'une importance secondaire, que leur nombre ne diminuât par degrés, et qu'ils ne perdissent l'occasion de profiter du moment où une insurrection soudaine et imprévue trouvait le gouvernement sans préparatifs pour la réprimer. D'après ces motifs, il fut décidé que le corps d'armée s'avancerait vers Glascow pour en déloger le

régiment de lord Ross et les débris de celui de Claverhouse, qu'Henry Morton et quelques autres chefs en prendraient le commandement, et que Burley resterait devant Tillietudlem à la tête de cinq cents hommes, pour bloquer le château, et réunir les renforts qui ne cessaient d'arriver.

Morton ne fut nullement satisfait de cet arrangement. Il dit à Burley que les motifs les plus puissans lui faisaient désirer de rester devant Tillietudlem, et que si l'on voulait lui en confier le blocus, il ne doutait pas qu'il ne parvînt à un arrangement qui, sans être rigoureux pour les assiégés, donnerait toute satisfaction à l'armée.

Burley devina facilement la cause qui faisait parler ainsi son jeune collègue. Il était intéressé à bien connaître le caractère et les dispositions de ses compagnons d'armes, et, grace à l'enthousiasme de la vieille Mause et à la simplicité de Cuddy, qu'il avait adroitement questionnés, il avait appris quelles étaient les relations de Morton avec une partie des habitans du château. Il profita du moment où Poundtext se levait en annonçant qu'il allait dire seulement quelques mots sur les affaires publiques, ce qui (comme Burley l'interpréta avec raison) promettait un discours d'une heure; et tirant Morton à l'écart, il eut avec lui un entretien.

— Tu n'es pas sage, jeune homme, lui dit-il, de vouloir sacrifier la cause sainte à ton amitié pour un Philistin incirconcis, et à ta concupiscence pour une Moabite.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, M. Balfour, répondit Morton avec quelque colère, et vos allusions me déplaisent. Je ne sais quel peut être

votre motif pour me faire un tel reproche, et pour m'adresser un langage si peu civil.

— Avoue la vérité; conviens que tu voudrais veiller sur la sûreté des habitans avec la sollicitude d'une mère pour ses enfans, plutôt que de faire triompher sur le champ de bataille la bannière de l'église d'Écosse.

— Si vous voulez dire que je préférerais terminer cette guerre sans répandre de sang, plutôt que d'acquérir de la gloire et de l'autorité aux dépens des jours de mes concitoyens, vous avez parfaitement raison.

— Et je n'ai pas tort de penser que tu n'exclurais pas de cette pacification générale tes amis de Tillietudlem.

— Certainement je dois trop de reconnaissance au major Bellenden pour ne pas souhaiter de lui être utile, autant que me le permettra l'intérêt de la cause que j'ai embrassée. Je n'ai jamais fait un mystère de mes sentimens pour lui.

— Je le sais; mais quand tu aurais voulu me les cacher, je ne les aurais pas moins découverts. Maintenant écoute-moi : Miles Bellenden a des vivres pour un mois.

— Vous vous trompez. Nous savons que ses provisions ne peuvent durer plus d'une semaine.

— On le dit ainsi, mais j'ai acquis la preuve qu'il a lui-même répandu ce bruit afin de déterminer la garnison à une diminution de ration, pour faire traîner le siège en longueur, jusqu'à ce que le glaive qui nous menace ait le temps de s'aiguiser et vienne nous atteindre?

— Et pourquoi n'en avoir pas instruit le conseil de guerre.

— A quoi bon détromper là-dessus Kettledrummle,

Macbriar, Poundtext et Langcale? tu sais toi-même que tout ce qui leur est dit est transmis à toute l'armée par la bouche des prédicateurs. L'armée est déjà découragée en songeant qu'il faudra peut-être passer huit jours devant ce château : que serait-ce si elle apprenait que cette semaine se changera en un mois ?

— Mais pourquoi me l'avoir caché à moi ? ou pourquoi m'en instruire à présent? — Avant tout, quelles sont vos preuves ?

— En voici plusieurs, dit froidement Burley en lui montrant un grand nombre de réquisitions envoyées par le major pour faire fournir au château des grains, des bestiaux et des fourrages : la quantité en était telle, que Morton ne put s'empêcher de penser que le château se trouvait effectivement approvisionné pour plus d'un mois. Mais Burley se garda bien d'ajouter, ce dont il était parfaitement instruit, qu'on n'avait pas satisfait à la plupart de ces réquisitions, et que les dragons chargés de les porter avaient souvent vendu dans un village les provisions qu'ils venaient d'obtenir dans un autre, à peu près comme sir John Falstaff (1) en agissait avec les recrues levées pour le roi.

— Il ne me reste plus qu'une chose à te dire, ajouta Burley, voyant qu'il avait produit sur l'esprit de Morton l'impression qu'il désirait; c'est que cette circonstance ne t'a pas été cachée plus long-temps qu'à moi-même, car ce n'est qu'aujourd'hui que ces papiers m'ont été remis. Tu vois donc que tu peux aller avec joie devant Glascow et y travailler au grand œuvre de la rédemption du peuple : tu es bien assuré qu'il ne peut arriver rien de fâcheux en ton absence à tes amis du

(1) Shakspeare. *Henry V.*

parti des méchans, puisque le château est approvisionné et que je n'aurai plus une force suffisante pour tenter de le prendre d'assaut ; d'ailleurs les ordres du conseil sont de me borner à un blocus.

— Mais, dit Morton, qui éprouvait une répugnance invincible à s'éloigner de Tillietudlem, pourquoi ne pas me charger de commander le blocus? Pourquoi ne marchez-vous pas vous-même à Glascow? cette mission est sans contredit la plus importante et la plus honorable.

— Et c'est pour cela que j'ai travaillé à en faire charger le fils de Silas Morton. Je me fais vieux, et ces cheveux blancs ont assez de l'honneur qu'on achète au prix du danger. Je ne veux pas parler de cette bulle d'air que les hommes appellent gloire terrestre, mais de cet honneur réservé à celui qui ne travaille pas négligemment. Ta carrière est à peine ouverte. Tu as encore à prouver que tu es digne de la confiance que les chefs de l'armée t'ont témoignée. Tu n'as point pris part à l'affaire de Loudon-Hill; tu étais captif. Ici j'ai été chargé de l'attaque la plus dangereuse, et tu n'as combattu qu'à couvert. Si tu restais maintenant dans l'inaction devant de vieilles murailles, tandis qu'un service actif t'appelle ailleurs, toute l'armée proclamerait le fils de Silas Morton dégénéré de son père.

Morton, gentilhomme et soldat, piqué par cette dernière réflexion, consentit, sans réfléchir davantage, à l'arrangement proposé. Il ne pouvait cependant se défendre d'un sentiment de défiance, et il était trop franc pour le dissimuler.

— Monsieur Balfour, dit-il, entendons-nous bien. Vous n'avez pas cru au-dessous de vous de donner quelque attention à mes affections particulières; per-

mettez-moi de vous apprendre que j'y suis aussi constamment attaché qu'à mes principes politiques. Il est possible que pendant mon absence vous trouviez l'occasion de servir ou de blesser ces affections ; soyez bien assuré que, quelles que puissent être les suites de notre entreprise, votre conduite en cette occasion vous assurera ma reconnaissance éternelle, ou mon ressentiment implacable; et, quelles que soient ma jeunesse et mon inexpérience, je saurai trouver des amis qui m'aideront à prouver l'une ou l'autre.

— Est-ce une menace? dit Burley d'un air froid et hautain, vous auriez pu me l'épargner. Je sais apprécier le zèle de mes amis ; quant aux menaces de mes ennemis, je les méprise du plus profond de mon cœur : mais je ne veux point trouver ici aucun motif d'offense. Allez remplir la mission qui vous est confiée : quoi qu'il puisse arriver ici pendant votre absence, j'aurai pour vos désirs toute la déférence qui sera compatible avec la soumission due aux ordres d'un maître qui n'en reconnaît aucun.

Morton fut obligé de se contenter de cette promesse un peu ambiguë.

— Si nous sommes battus, pensa-t-il, le château sera secouru avant d'être obligé de se rendre à discrétion. Si nous sommes vainqueurs, je vois, d'après la force du parti modéré, que ma voix aura autant de crédit que celle de Burley pour déterminer ce qu'il faudra faire.

En se rapprochant du lieu où se tenait le conseil, Morton et Burley entendirent Kettledrummle qui ajoutait *quelques mots* d'application à une longue harangue. Quand il eut fini, Morton déclara qu'il consentait à suivre le principal corps d'armée destiné à marcher sur

Glascow. On lui nomma des collègues pour partager le commandement, et les prédicateurs ne perdirent pas cette occasion de placer une exhortation *fortifiante*.

Le lendemain matin, les insurgés prirent le chemin de Glascow. Notre intention n'est pas de nous appesantir sur tous les incidens de cette guerre; on peut les trouver dans l'histoire de cette époque. Il suffira de dire que lord Ross et Claverhouse, ayant appris qu'ils allaient être attaqués par une force supérieure, se retranchèrent dans le centre de la ville, résolus à y attendre les insurgés, et à ne pas leur abandonner la capitale de l'Écosse occidentale.

Les presbytériens se divisèrent en deux corps pour faire leur attaque; le premier pénétra dans la ville par le côté du collège et de l'église cathédrale, tandis que l'autre se présenta par Gallowgate, principale entrée du sud-est. Chacune de ces divisions était commandée par des chefs résolus, et l'une et l'autre déployèrent un grand courage ; mais leur valeur ne put tenir contre les avantages réunis de la discipline et d'une excellente position. Ross et Claverhouse avaient placé des soldats dans toutes les maisons des rues par où devaient passer les insurgés pour arriver au cœur de la ville; ils avaient établi diverses barricades avec des chariots et des chaînes de fer ; et, à mesure que les presbytériens avançaient, leurs rangs s'éclaircissaient par des décharges de mousqueterie que faisaient des ennemis invisibles, contre lesquels ils ne pouvaient se défendre. Morton et les autres chefs firent en vain mille efforts et s'exposèrent bravement pour engager leurs troupes à surmonter ces obstacles : ils les virent fléchir et reculer de toutes parts.

Morton fut un des derniers à se retirer ; il maintint l'ordre dans la retraite, parvint à rallier quelques-uns des fuyards, avec lesquels il contint des détachemens ennemis qui commençaient à les poursuivre. Cependant il eut le vif déplaisir d'entendre quelques-uns des soldats qui avaient fui les premiers dire que la cause de cet échec était qu'on avait mis à leur tête un jeune homme qui n'était pas éclairé d'inspirations célestes, et qui n'avait que des idées mondaines, au lieu que, si le fidèle et vertueux Burley les avait conduits, ils auraient triomphé, comme à l'attaque des barricades de Tillietudlem.

Dans l'enthousiasme de son émulation, Morton avait peine à contraindre sa bouillante colère en entendant de tels reproches sortir de la bouche de ceux qui avaient été découragés les premiers ; mais il n'en sentit que mieux que, se trouvant engagé dans cette entreprise périlleuse, il n'avait d'autre ressource que de vaincre ou périr. — Je ne puis reculer, pensa-t-il ; forçons tout le monde, même Edith, même le major Bellenden, à convenir du moins que le courage de Morton, qu'ils traitent de rebelle, n'est pas indigne de celui de son père.

Il régnait si peu de discipline dans l'armée, et elle se trouvait, après cette retraite, dans un tel état de désorganisation, que les chefs crurent prudent de s'éloigner de quelques milles de Glascow, afin d'avoir le temps d'établir dans leurs rangs autant d'ordre qu'on pouvait espérer d'en introduire. Cet échec n'empêchait pourtant pas que de nombreux renforts ne leur arrivassent à chaque instant. La nouvelle du succès de Loudon-Hill électrisait tous les esprits, et celle de l'é-

chec qu'on venait d'essuyer n'avait pas encore eu le temps de se répandre parmi ces nouvelles recrues : il y en eut plusieurs qui s'attachèrent à la division de Morton ; mais il voyait avec regret qu'il perdait tous les jours de son crédit sur ceux qui se livraient à l'exagération fanatique des covenantaires. Ses sentimens de tolérance étaient appelés indifférence pour la cause d'en haut : les précautions de prudence qu'il prenait pour la sûreté de l'armée étaient traitées de confiance impie dans les moyens humains : enfin on lui préférait les chefs en qui un zèle aveugle suppléait aux connaissances militaires, et qui dispensaient leurs soldats de discipline et de subordination, pourvu qu'ils eussent des sentimens exagérés et un enthousiasme féroce.

Morton supportait cependant le principal fardeau du commandement ; car ses collègues, sachant que la tâche de rétablir l'ordre et la discipline dans une armée n'est pas la fonction qui rend un chef plus agréable à ses soldats, le lui abandonnaient volontiers. Il eut donc à vaincre bien des obstacles ; cependant il fit de tels efforts, qu'il parvint en trois jours à remettre ses troupes sur un pied assez respectable, et il crut pouvoir faire une nouvelle tentative sur Glascow.

On ne peut douter que Morton n'eût le plus grand désir de se mesurer personnellement avec Claverhouse, dont il avait reçu une si cruelle injure. Ce désir devait doubler son activité ; mais Claverhouse le trompa dans cette espérance ; car, satisfait d'avoir eu l'avantage dans une première attaque, il ne voulut pas en risquer une seconde, dans laquelle les insurgés apporteraient de plus grandes forces et plus de discipline ; il évacua la place, et se retira à Edimbourg. Les insurgés entrèrent

donc sans résistance dans Glascow. Mais, quoique Morton eût manqué ainsi l'occasion de laver l'affront qui avait été fait à la première division de l'armée covenantaire, la retraite de Claverhouse et la prise de Glascow firent accourir une foule de nouveaux soldats dans les rangs des presbytériens, et ranimèrent leur courage. Il fallut nommer de nouveaux officiers, organiser de nouveaux régimens et de nouveaux escadrons, les habituer à la discipline, et Henry Morton fut encore chargé de cette commission. Il s'en acquitta volontiers et avec habileté, parce que son père lui avait appris de bonne heure la théorie de l'art militaire, et il voyait d'ailleurs que s'il n'exécutait pas cette tâche importante, aucun des autres chefs n'avait la volonté de le remplacer, ni les connaissances nécessaires pour la remplir.

Cependant la fortune paraissait vouloir favoriser les entreprises des insurgés au-delà de l'espérance des plus ardens. Le conseil privé d'Écosse, étonné de la résistance qu'avaient provoquée ses mesures arbitraires, fut frappé de terreur, et resta incapable d'agir vivement pour dompter les rebelles. Il n'y avait que peu de troupes dans le royaume, et elles se retirèrent sur Edimbourg, comme pour former une armée destinée à protéger la métropole. Les vassaux de la couronne furent sommés de se mettre en campagne, et de s'acquitter envers le roi du service militaire qu'ils lui devaient à cause de leurs fiefs. Mais cette sommation ne fut pas écoutée favorablement. La guerre n'était pas en général populaire parmi la noblesse, et ceux qui étaient disposés à prendre les armes en étaient détournés par la répugnance de leurs femmes, de leurs mères et de leurs sœurs.

En attendant, la nouvelle de la révolte était arrivée à la cour d'Angleterre. On fut surpris que le gouvernement établi en Écosse n'eût pas su l'étouffer dès sa naissance; on douta de sa capacité; on commença à croire que le système de sévérité qu'il avait adopté n'était pas fait pour ramener les esprits; on résolut donc de nommer au commandement général de l'armée d'Écosse le duc de Montmouth, qui, par son mariage, avait acquis beaucoup d'influence dans le sud de ce pays. La science militaire, dont il avait donné plusieurs fois des preuves sur le continent, fut jugée nécessaire pour réduire les rebelles sur le champ de bataille, tandis que la douceur et la bonté de son caractère pouvaient contribuer à calmer les esprits et à leur inspirer des sentimens plus favorables au gouvernement. Le duc reçut donc une commission qui lui donnait plein pouvoir de régler les affaires d'Écosse, et partit de Londres avec des forces nombreuses pour prendre le commandement.

CHAPITRE XXVII.

— A Bothwell-Hill je dois courir
Pour y vaincre ou pour y mourir.

Ancienne ballade.

Il y eut des deux côtés une suspension d'opérations militaires pendant plusieurs jours. Le gouvernement se bornait à prendre les mesures nécessaires pour empêcher les presbytériens de marcher sur la capitale, tandis que les rebelles s'occupaient à fortifier et augmenter leur armée. Dans cette vue, ils avaient établi une espèce de camp, où ils étaient protégés contre une attaque soudaine, au milieu du parc appartenant au château ducal d'Hamilton, situation centrale, favorable pour réunir leurs renforts, et défendue par la Clyde, rivière rapide et profonde, que l'on ne pouvait traverser que sur un pont long et étroit, près du château et du village de Bothwell.

Morton y resta pendant quinze jours après l'attaque de Glascow, s'occupant activement de ses fonctions militaires. Il avait plusieurs fois reçu des nouvelles de Burley, qui lui disait seulement en termes généraux, et sans aucun détail, que le château de Tillietudlem tenait encore. Ne pouvant supporter de rester plus long-temps dans l'incertitude sur un sujet si intéressant pour lui, il résolut de faire part à ses collègues du désir qu'il avait d'aller à Milnwood, pour quelques jours, afin d'y régler des affaires domestiques; ou, pour mieux dire, il prit le parti de leur déclarer sa détermination à cet égard, ne voyant nulle raison pour ne pas prendre une liberté que se permettaient tous les autres dans cette armée mal disciplinée.

Cette proposition ne fut nullement approuvée. On sentait trop combien les services de Morton étaient utiles, pour ne pas craindre d'en être privé même pendant quelques jours, et chacun reconnaissait tout bas son incapacité pour le remplacer. Ses collègues ne purent cependant lui imposer des lois plus sévères que celles auxquelles ils se soumettaient eux-mêmes, et il partit sans qu'on lui eût fait d'objections directes.

Le révérend M. Poundtext profita de cette occasion pour aller visiter son presbytère de Milnwood, et honora Morton de sa compagnie pendant tout le chemin. Le pays qu'ils avaient à parcourir s'étant déclaré en leur faveur, à l'exception de quelques barons de l'ancien parti des cavaliers, qui se tenaient soigneusement enfermés dans leurs châteaux fortifiés, ils firent leur voyage, n'ayant à leur suite que le fidèle Cuddy.

Le soleil allait se coucher, quand ils arrivèrent à Milnwood, où Poundtext dit adieu à son compagnon

pour se rendre à sa demeure située à un demi-mille plus loin que Tillietudlem.

Quand Morton resta seul, livré à ses pensées, avec quelle émotion il reconnut les bois, les ruisseaux et les champs qui lui avaient été si familiers. Son caractère, comme ses habitudes, ses idées, son genre de vie, avaient été entièrement changés depuis moins d'une quinzaine, et vingt jours semblaient avoir produit sur lui l'effet de vingt ans. Un jeune homme doux, sensible et romanesque, élevé dans la dépendance, soumis patiemment aux caprices d'un parent sordide et tyrannique, avait soudain été poussé, par l'excès de l'oppression et des outrages, à se mettre à la tête d'hommes armés ; il se voyait engagé dans des affaires d'un intérêt public, avait des amis à exciter et des ennemis à combattre, et sentait sa destinée individuelle liée à une révolution nationale. Il semblait avoir éprouvé une transition imprévue des rêves romanesques de la jeunesse aux travaux et aux soucis de l'âge mûr ; tout ce qui l'intéressait naguère était effacé de sa mémoire, excepté son attachement pour Edith ; son amour même avait pris un caractère plus mâle et plus désintéressé par le mélange et le contraste d'autres sentimens ; tout en rêvant aux particularités de ce changement soudain, aux circonstances qui en avaient été la cause, et aux conséquences probables de sa nouvelle carrière, le mouvement passager d'une inquiétude naturelle fut aussitôt remplacé par l'enthousiasme d'une généreuse confiance.

— Je succomberai jeune, dit-il, si je dois succomber ; mes motifs seront mal interprétés, et mes actions condamnées par ceux dont l'approbation me flatterait

le plus; mais le glaive de la liberté et du patriotisme est dans ma main ; je ne succomberai point en lâche ni sans vengeance. On peut exposer mon corps au gibet; mais le jour viendra où l'infamie retombera sur la tête des oppresseurs. Je prends à témoin ce ciel dont le nom est si souvent profané dans cette guerre civile, je le prends à témoin de la pureté de mes intentions.

Arrivé à Milnwood, Henry frappa à la porte de son oncle; mais ce n'était plus avec la timidité d'un jeune homme craintif qui est tourmenté du sentiment pénible de sa dépendance; la maison retentit des coups redoublés du marteau; et Alison, accourant aussitôt et entr'ouvrant la porte avec précaution, recula d'effroi en voyant l'habit militaire d'Henry et le panache qui flottait sur son chapeau.

— Où est mon oncle, Alison? dit Morton en souriant de ses alarmes.

— Bon Dieu ! M. Henry, est-ce bien vous? Cela n'est pas possible ! Vous me semblez grandi depuis quinze jours ; vous avez tout-à-fait l'air d'un homme, à présent.

— C'est pourtant moi-même, Ailie : c'est sans doute mon habit qui me fait paraître plus grand à vos yeux, et nous vivons dans un temps qui change promptement les enfans en hommes.

— Oh ! le malheureux temps, M. Henry ! Pourquoi faut-il que vous vous en soyez ressenti ! Mais qui pouvait l'empêcher? — Au surplus, vous n'étiez pas trop bien traité ici ; et, comme je l'ai dit bien des fois à votre oncle, marchez sur un ver, il se redresse.

— Vous avez toujours pris ma défense, Alison, et

vous vouliez avoir seule le droit de me gronder. — Mais où est mon oncle ?

— A Edimbourg. Il y est allé avec tout ce qu'il a pu emporter, croyant qu'il y serait plus en sûreté qu'ici. Mais vous connaissez le laird aussi bien que moi.

— J'espère que sa santé n'a pas souffert ?

— Ni sa santé ni ses biens ; nous nous sommes conservés comme nous avons pu ; et quoique les soldats de Tillietudlem nous aient pris la vache rouge et la vieille Kakie (vous vous en souvenez), ils nous cédèrent un bon marché de quatre autres qu'ils conduisirent au château.

— Vous céder un bon marché ! reprit Morton, que voulez-vous dire ?

— Oui ! répondit la ménagère de Milnwood. Les dragons allaient de tous côtés chercher des provisions pour la garnison ; mais ils faisaient leur vieux métier, allant et venant pour acheter et revendre, comme de vrais voleurs de bestiaux de l'ouest. Oh ! ma foi ! le major Bellenden n'a eu que la plus petite part de tout ce qu'ils ont pris en son nom.

— Mais le château doit donc manquer de provisions ?

— Oh ! il en manque, il n'y a pas de doute.

— Burley m'a trompé, s'écria vivement Henry éclairé comme d'une clarté soudaine ; sa conscience lui permet la ruse aussi-bien que la cruauté. — Je ne puis rester plus long-temps, mistress Wilson, il faut que je parte à l'instant.

— Quoi ! monsieur Henry, dit la bonne femme de charge, vous n'entrerez pas pour manger un morceau ? Vous savez que j'ai toujours quelque chose en réserve.

— Impossible! dit Morton : Cuddy, sellez nos chevaux.

— Ils commencent à manger l'avoine, répondit Cuddy.

— Cuddy! s'écria Alison. Quoi! vous avez pris avec vous ce porte-malheur! c'est lui, avec sa mendiante de mère, qui a été la première cause de tout le mal qui nous est arrivé ici?

— Allons, mistress, allons, dit Cuddy, il faut savoir oublier et pardonner. Ma mère est avec sa sœur, ainsi elle ne vous tourmentera pas davantage; moi je suis le valet du capitaine, et je me flatte que depuis que j'en ai soin, il n'a pas moins bonne mine que lorsque vous en étiez chargée. L'avez-vous jamais vu si bien?

— En honneur et en conscience, dit la bonne Alison en jetant un regard de complaisance sur son jeune maître, il a tout-à-fait bonne tournure. Oh! jamais vous n'avez eu une si belle cravate à Milnwood! Ce n'est pas moi qui l'ai ourlée!

— Non, non, dit Cuddy; elle est de ma façon. Elle vient de lord Evandale.

— De lord Evandale? de celui que les whigs doivent pendre demain matin?

— Pendre lord Evandale! s'écria Morton vivement agité.

— Cela est bien sûr, dit Alison. La nuit dernière il a fait une..... comment dit-on? une sortie (1), je crois,

(1) Il y a ici dans le texte un de ces calembourgs intraduisibles que l'auteur met quelquefois dans la bouche de ses personnages secondaires, et qui sont caractéristiques de la *phraséologie* populaire en Écosse. Une *sortie* se dit en anglais *sally*. Ce mot est aussi un synonyme familier du nom de femme *Sarah*. « Je m'étonne,

avec ses dragons, pour tâcher de se procurer des vivres ; mais les soldats ont été repoussés, et lui a été fait prisonnier. Si bien que Burley, le capitaine whig, a fait dresser une potence, et a juré (ou il a dit sur sa conscience, car les whigs ne jurent pas) que si le château ne se rendait pas demain matin au point du jour, lord Evandale serait pendu aussi haut que l'Aman de la Bible. — Mais allons, monsieur Henry, entrez ; il ne faut pas que cela vous empêche de dîner.

— Qu'ils aient mangé ou non, sellez les chevaux ! pas un instant à perdre, Cuddy.

Et, résistant à toutes les instances d'Alison, ils se remirent en route à l'instant.

Morton ne manqua pas de s'arrêter chez Poundtext, et l'engagea à se rendre au camp avec lui.

Le vénérable ministre avait repris pour un instant ses habitudes pacifiques. Une pipe à la bouche, une pinte de bière devant lui, il était appuyé sur une table, feuilletant un ancien traité de théologie. Il n'était pas très-disposé à quitter ce qu'il appelait ses études, pour se remettre en route aux approches de la nuit, déjà fatigué du voyage qu'il avait fait. Mais, quand il eut appris ce dont il s'agissait, il renonça, quoiqu'en gémissant, au projet qu'il avait formé de passer chez lui une soirée tranquille. Comme Morton, il pensa que quoiqu'il pût convenir aux vues particulières de Burley de rendre impossible une réconciliation entre les presbytériens et le gouvernement en mettant à mort lord Evandale, l'intérêt du parti modéré était diamétralement opposé à cette mesure. D'ailleurs, pour rendre

ajoute mistress Wilson, qu'on donne des noms chrétiens à des actions si peu chrétiennes. » — Éd.

justice à Poundtext, il ne s'était jamais montré partisan des mesures outrées, ni d'aucun acte de violence qui ne parût autorisé par la nécessité. Il écouta donc avec beaucoup de complaisance les raisonnemens par lesquels Morton chercha à lui démontrer la possibilité de voir lord Evandale devenir le médiateur de la paix à des conditions très-raisonnables, et il entra entièrement dans tous ses projets.

Il était onze heures du soir quand ils arrivèrent avec les mêmes vues de conciliation dans un hameau situé près du château de Tillietudlem, où Burley avait établi son quartier-général. Une sentinelle les arrêta à l'entrée; mais, s'étant nommés et fait reconnaître, ils se firent conduire à la maison qu'occupait Burley. Ils passèrent devant une masure, dont un poste assez nombreux gardait la porte, près de laquelle on avait dressé un gibet très-elevé qu'on pouvait apercevoir des tours du château. Cette vue confirma le rapport de mistress Wilson, et les porta à croire que c'était là que lord Evandale était détenu. Morton se fit indiquer sans retard le quartier de Balfour. Poundtext et lui le trouvèrent lisant l'Écriture avec ses armes placées près de lui, pour pouvoir les prendre à la première alarme. Dès qu'il vit entrer ses deux collègues, il se leva précipitamment d'un air de surprise.

— Qui vous amène ici? s'écria-t-il : apportez-vous de mauvaises nouvelles de l'armée?

— Non, répondit Morton, mais nous apprenons qu'il se passe ici des choses qui pourraient compromettre sa sûreté. Lord Evandale est prisonnier.

— Le Seigneur l'a livré entre nos mains.

— Et votre dessein est-il d'user de l'avantage que le

ciel vous a accordé, pour déshonorer notre cause aux yeux de toute la nation, en condamnant un prisonnier à une mort ignominieuse?

— Si le château de Tillietudlem n'est pas rendu demain à la pointe du jour, répondit Burley, que je périsse s'il ne meurt du supplice que son chef et son patron, John Grahame de Claverhouse, a fait subir à tant de saints du Seigneur.

— Nous avons pris les armes, dit Morton, pour mettre fin à ces cruautés, et non pour les imiter, encore moins pour venger sur l'innocent les fautes du coupable. Quelle loi peut justifier l'atrocité que vous voulez commettre?

— Tu l'ignores? répondit Burley; demande-le à ton compagnon : c'est celle qui livra au glaive de Josué, fils de Nun, les habitans de Jéricho.

— Nous vivons sous une meilleure loi, dit le ministre. Elle nous ordonne de rendre le bien pour le mal, et de prier pour ceux qui nous persécutent.

— C'est-à-dire, reprit Burley en le regardant de travers, que ta vieillesse est d'accord avec la fougue de ce jeune homme, pour me contrarier en cette occasion.

— Nous avons tous, repartit Poundtext, la même autorité que toi sur cette armée, et nous ne souffrirons pas que tu fasses tomber un cheveu de la tête du prisonnier. Qui sait si Dieu n'en fera pas un instrument pour guérir les plaies d'Israël?

— Je prévoyais que cela en viendrait là, s'écria Burley, lorsqu'on a appelé au conseil des gens comme toi.

— Des gens comme moi! répéta le ministre : et qui suis-je donc pour que tu oses me parler ainsi? n'ai-je pas préservé pendant trente ans mon troupeau de la fu-

reur des loups, pendant que Balfour combattait dans les rangs des incirconcis, étant lui-même un Philistin au front farouche et à la main sanglante? Qui suis-je, as-tu demandé?

— Je vais te le dire, puisque tu veux le savoir, reprit Burley. Tu es un de ces hommes qui veulent récolter où ils n'ont pas semé; partager les dépouilles sans avoir pris part au combat; qui suivent l'Évangile pour avoir leur part des pains et des poissons (1), qui aimeraient mieux leur manse que l'Église de Dieu, et qui enfin préfèrent être salariés par les païens plutôt que d'imiter la noble conduite de ceux qui ont tout abandonné pour se dévouer au covenant.

— Je te dirai aussi, John Balfour, qui tu es, s'écria Poundtext vivement irrité. — Tu es un de ces hommes sans pitié dont les intentions sanguinaires sont la honte de l'Église souffrante de ce malheureux royaume; un homme dont la violence et les cruautés empêcheront la Providence d'accorder à notre sainte entreprise le succès désiré.

— Messieurs, dit Morton, je vous en supplie, mettez fin à de semblables discours; et vous, Balfour, veuillez nous dire si votre intention est bien décidément d'ordonner la mort de lord Evandale, tandis que sa mise en liberté nous paraît une mesure utile au bien général du pays.

— Vous êtes ici deux contre un, s'écria Burley, mais je présume que vous ne refuserez pas d'attendre que le conseil entier soit réuni pour prendre une détermination sur cette affaire.

— Nous ne nous y refuserions pas, dit Morton, si

(1) Allusion à un miracle du Nouveau Testament. — Tr.

nous pouvions avoir confiance en celui sous l'influence duquel il se trouve ; mais vous savez, ajouta-t-il en le regardant fixement, que vous m'avez déjà trompé relativement à la situation du château.

— Va, dit Burley d'un air de dédain, tu n'es qu'un jeune insensé qui, pour les yeux noirs d'une fille, vendrais ta foi, ton honneur, la cause de ta patrie et celle de Dieu.

— M. Balfour, s'écria Morton en portant la main à son épée, de tels propos exigent une satisfaction.

— Et tu l'auras quand tu voudras, jeune homme, répondit Burley.

Poundtext, à son tour, s'interposa entre eux ; et, leur ayant remontré les suites fâcheuses qu'une telle division pouvait entraîner pour leur cause, il parvint à opérer une espèce de réconciliation farouche.

— Hé bien, dit Burley, faites du prisonnier ce que vous voudrez, je m'en lave les mains, et je ne réponds pas de ce qui peut s'ensuivre. C'est moi qui l'ai fait prisonnier, avec ma lance et mon épée, pendant que vous, M. Morton, vous passiez des revues ou vous faisiez des parades ; et pendant que vous, M. Poundtext, vous faisiez des sermons pour convertir les Écritures en érastianisme. N'importe, je le répète, faites-en ce que vous voudrez. — Dingwal, dit-il en appelant un officier qui remplissait près de lui les fonctions d'aide-de-camp, et qui couchait dans l'appartement voisin du sien, — dites à la garde chargée de veiller sur le prisonnier de céder son poste à ceux que le capitaine Morton choisira pour la relever. — Le prisonnier est à votre disposition, messieurs ; mais souvenez-vous qu'un jour viendra où vous aurez à rendre un compte terrible de toutes ces choses.

En parlant ainsi il leur tourna le dos et entra brusquement dans un second appartement, sans leur dire adieu.

Ses deux collègues, après un moment de réflexion, jugèrent que la prudence exigeait qu'ils assurassent la vie du prisonnier, en plaçant près de lui une garde sur la fidélité de laquelle ils pussent compter. Un certain nombre de paroissiens de Poundtext étaient restés avec Burley, afin de s'éloigner le plus tard possible de leurs familles : c'étaient des jeunes gens actifs, appelés communément par leurs camarades les tireurs de Milnwood. Se rendant au désir de Morton, quatre d'entre eux acceptèrent les fonctions de sentinelles, et avec eux Morton laissa Headrigg, sur la fidélité duquel il pouvait compter, en lui recommandant de l'appeler s'il survenait quelque chose d'extraordinaire.

Ayant pris ces dispositions, Morton et Poundtext se logèrent comme ils purent pour la nuit dans ce misérable hameau. Ils ne songèrent cependant à goûter quelque repos qu'après avoir rédigé de concert un mémoire contenant les demandes des presbytériens modérés. La principale était d'obtenir la tolérance de leur religion, la permission d'avoir des ministres de leur croyance, et d'écouter leurs instructions dans leurs églises, enfin une amnistie générale pour tous ceux qui avaient porté les armes pour cette cause. Ce n'était à leur avis que demander le libre exercice des droits naturels des Écossais, et ils se flattaient de trouver, jusque parmi les royalistes les plus zélés, des avocats pour une concession qui ferait tomber les armes des mains d'une grande partie des insurgés, et qui ne laisserait aux autres aucun motif raisonnable pour les conserver.

Morton espérait d'autant plus que cette ouverture de paix serait favorablement accueillie par le duc de Monmouth, à qui Charles II venait de confier le commandement de l'Écosse, que ce prince était d'un caractère doux, humain et conciliant. On savait qu'il n'apportait point en ce pays un esprit de vengeance, ni même des dispositions défavorables aux presbytériens; et il disait hautement qu'il aspirait à la gloire de pacifier l'Écosse, plutôt qu'à celle de la subjuguer.

Il semblait donc à Morton que la seule chose nécessaire pour l'intéresser en leur faveur, et en obtenir des conditions de paix équitables, était de pouvoir lui en faire porter la proposition par un homme considéré, et non suspect de favoriser les presbytériens; et lord Evandale lui paraissait devoir parfaitement remplir cette mission pacifique. Il résolut de le voir le lendemain matin, et de s'assurer s'il voudrait se charger du rôle de médiateur; mais un événement imprévu lui fit accélérer l'exécution de son projet.

CHAPITRE XXVIII.

« Rendez votre maison, madame,
» Rendez votre maison à moi. »

EDOM DE GORDON.

MORTON venait de mettre au net le projet des conditions de paix qu'il avait arrêté avec Poundtext, et il allait prendre quelques instans de repos, quand il entendit frapper à la porte.

— Entrez, dit-il; et au même instant Cuddy Headrigg, entr'ouvrant la porte, passa sa grosse tête dans la chambre.

— Entrez donc, répéta Morton. Que me voulez-vous? Y a-t-il quelque sujet d'alarme?

— Non, M. Henry, mais je vous amène quelqu'un qui désire vous parler.

— Et qui donc, Cuddy?

— Une de vos anciennes connaissances. Et, ouvrant tout-à-fait la porte, il fit avancer une femme dont la

figure était cachée par son plaid. — Venez, venez, faut-il être honteuse ainsi? on dirait que vous ne connaissez pas M. Henry. En même temps, tirant son plaid, il fit voir à son maître les traits de Jenny Dennison, que celui-ci reconnut aussitôt. — Hé bien, mistress, parlez donc : dites à M. Henry ce que vous vouliez dire à lord Evandale.

— Qu'est-ce que je voulais dire à M. Morton, répondit Jenny, lorsque j'allai le visiter quand il était prisonnier au château? Ne peut-on pas désirer de voir ses amis dans l'affliction, sans avoir rien de particulier à leur dire, gros mangeur de soupe?

Jenny fit cette réplique avec sa volubilité ordinaire; mais la voix lui manquait, ses joues étaient pâles, des pleurs roulaient dans ses yeux, ses mains tremblaient, et toute sa personne offrait des marques d'une agitation extraordinaire.

— Qu'avez-vous donc, Jenny? en quoi puis-je vous servir? Je n'ai pas oublié que je vous ai plus d'une obligation; et s'il m'est possible de vous être utile, vous ne devez pas craindre un refus.

— Grand merci, M. Morton; je sais que vous avez toujours été compatissant, quoiqu'on dise que vous êtes bien changé maintenant.

— Et que dit-on de moi, Jenny?

— On dit que vous et les presbytériens vous avez juré de renverser le roi Charles de son trône, et que ni lui ni ses descendans, de génération en génération, ne s'y rassiéront jamais; et John Gudyil ajoute que vous détruirez les orgues des églises, et que vous ferez brûler par la main du bourreau le livre des bons protestans, comme on brûla le *covenant* au retour du roi.

— Mes amis de Tillietudlem se pressent trop de me mal juger, répondit Morton. Je ne demande que la liberté de conscience pour nous, sans vouloir la ravir aux autres. Quant aux habitans du château, tout mon désir est de trouver l'occasion de leur prouver que j'ai toujours pour eux les mêmes sentimens, la même amitié.

— Dieu vous récompense de parler ainsi! dit Jenny en fondant en larmes; mais ils n'auront bientôt plus besoin de l'amitié de personne, car ils meurent de faim, faute de provisions.

— Serait-il possible? s'écria Morton. Je croyais bien qu'on n'y était pas dans l'abondance, mais non dans la famine! Est-il possible? Les dames et le major....?

— Ont souffert tout comme nous, répondit Jenny; ils ont partagé avec nous jusqu'au dernier morceau. Oh! mes pauvres yeux voient cinquante couleurs tant je me sens faible, et j'ai la tête si pleine de vertiges que je ne puis me tenir sur mes jambes.

La maigreur des joues de la pauvre fille prouvait qu'elle n'exagérait pas.

— Asseyez-vous! s'écria Morton en la forçant à prendre la seule chaise qui se trouvât dans le lieu où ils étaient. Et parcourant la chambre à grands pas comme hors de lui-même : Aurais-je pu le croire? s'écria-t-il. — Cœur froid! fanatique cruel, lâche menteur! Cuddy, allez chercher des alimens, du vin, tout ce que vous pourrez trouver.

— Du vin? dit Cuddy entre ses dents : un verre de whisky sera assez bon pour elle. On n'aurait pas cru qu'il y eût au château une telle disette de provisions, à la voir me jeter sur la tête des marmites de soupe bouillante.

Quelque faible et quelque chagrine que fût Jenny, elle ne put s'empêcher de rire de cette allusion à son exploit, mais sa faiblesse transforma presque aussitôt ce rire en un ricanement convulsif. — Accablé de son état et réfléchissant avec horreur à l'extrême détresse de ceux qui habitaient le château, Morton réitéra ses ordres à Headrigg, d'un ton qui n'admettait pas de réplique ; et quand il fut parti : — Je présume, dit-il à Jenny, que c'est par ordre de votre maîtresse que vous êtes venue ici pour tâcher de voir lord Evandale? Que désire-t-elle? ses souhaits seront des ordres pour moi.

Jenny parut réfléchir un instant : — Vous êtes un si ancien ami, M. Morton, lui dit-elle enfin, qu'il faut que j'aie confiance en vous et que je vous dise la vérité.

— Soyez bien sûre, Jenny, dit Morton, voyant qu'elle hésitait encore, que le meilleur moyen de servir votre maîtresse est de me parler avec franchise.

— Hé bien donc, lui dit-elle, vous savez déjà que nous mourons de faim depuis huit jours. Le major jure tous les matins qu'il attend du secours dans la journée, et qu'il ne rendra le château qu'après avoir mangé ses vieilles bottes, et vous devez vous souvenir que les semelles en sont épaisses. Les dragons, après la vie qu'ils ont été si long-temps accoutumés à mener, ne se soucient pas de jeûner, encore moins de mourir de faim. Depuis que lord Evandale est prisonnier, ils n'écoutent plus personne, et je sais qu'Inglis a le projet de livrer le château à Burley, avec les dames et le major pardessus le marché, s'il peut obtenir la vie sauve pour lui et pour ses soldats.

— Les coquins! s'écria Morton : et pourquoi n'en de-

mandaient-ils pas autant pour tous ceux qui sont dans le château?

— C'est qu'ils ont peur de ne pas même obtenir quartier pour eux-mêmes, tant ils ont fait de mal dans le pays. Burley en a déjà fait pendre un ou deux. — De sorte qu'ils songent à tirer leurs têtes du collier aux dépens des honnêtes gens.

— Et vous veniez faire part à lord Evandale de cette fâcheuse nouvelle?

— Oui, M. Henry. Holliday m'a tout conté, et m'a aidée à sortir du château pour que je vinsse en informer lord Evandale, si je pouvais réussir à le voir.

— Mais que peut-il pour vous, étant prisonnier?

— Cela est vrai..... Mais il peut faire des conditions pour nous..... Il peut nous donner quelques bons avis... Il peut envoyer des ordres à ses dragons.... Il peut...

— S'évader de prison, dit Morton en souriant, si vous trouvez la possibilité de lui en faciliter les moyens.

— Quand cela serait, dit Jenny avec fermeté, ce ne serait pas la première fois que j'aurais tâché d'être utile à un malheureux prisonnier.

— Je le sais, Jenny: je ne me pardonnerais pas de l'avoir oublié. Mais voici Cuddy qui arrive avec des rafraîchissemens. Prenez quelque nourriture, et je me charge de votre commission pour lord Evandale.

— Il faut que vous sachiez, M. Henry, dit Cuddy en arrivant, que cette maligne pièce, cette Jenny Dennison, cherchait à gagner Tom Rand, le garçon meunier, qui est de faction à la porte de lord Evandale, pour obtenir la permission de le voir, mais elle ne savait pas que j'étais derrière ses talons.

— Et vous m'avez fait une fière peur quand vous

m'avez arrêtée, dit Jenny en lui donnant une chiquenaude sur l'oreille : si vous n'aviez pas été une vieille connaissance, mauvais sujet.....

Cuddy, un peu radouci, regarda en souriant sa rusée maîtresse, pendant que Morton prit son épée sous le bras, et, s'enveloppant de son manteau, se rendit à la maison où lord Evandale était détenu.

— Y a-t-il du nouveau ? demanda-t-il aux sentinelles en arrivant.

— Rien d'extraordinaire, dit l'un d'eux, si ce n'est la jeune fille que Cuddy a arrêtée, et deux messagers que Burley vient d'envoyer à Kettledrummle et à Macbriar, qui battent leur tambour d'église (1) depuis cet endroit-ci jusqu'à Hamilton.

— C'est sans doute, dit Morton en affectant un air d'indifférence, pour les engager à revenir au camp.

— C'est ce qu'on m'a dit, répondit la sentinelle, qui avait causé avec les messagers.

— Burley, pensa Morton en lui-même, veut s'assurer la majorité dans le conseil, afin de faire sanctionner tous les actes de cruauté qu'il lui plaira de commettre. Allons, il me faut me hâter, ou l'occasion est perdue.

En entrant dans la chambre où l'on avait mis lord Evandale, il le trouva chargé de fers, et couché sur un lit de bourre. Evandale se souleva dès qu'il entendit entrer Morton, et offrit à ses yeux des traits tellement changés par la perte de sang que lui avaient causée ses blessures, et par le défaut de nourriture et de sommeil, qu'on aurait eu peine à reconnaître en lui le jeune officier

(1) C'est-à-dire, qui prêchent. Le tambour de l'église pour la prédication est une expression du poëme d'Hudibras. *Pulpit Drum ecclesiastical.* — Éd.

plein de vigueur et de santé qui avait si vaillamment combattu à l'affaire de Loudon-Hill. Une lampe éclairait sa chambre : il reconnut Morton, et témoigna quelque surprise.

— Je suis désespéré de vous voir ainsi, milord, lui dit Henry.

— On dit, M. Morton, répondit le prisonnier, que vous aimez la poésie : en ce cas vous devez vous rappeler ces vers :

« De lourds verroux et des murs bien épais
» Rendent-ils seuls un cachot redoutable?
» Pour le captif que l'injustice accable,
» C'est l'ermitage où son ame est en paix. »

Au surplus, quand mon emprisonnement paraîtrait plus insupportable, c'est un mal bien court, puisque je dois en être délivré demain matin.

— Par la mort? s'écria Henry.

— Sans doute. Je n'ai pas d'autre espérance. Votre collègue Burley me l'a fait annoncer ; et, comme il a déjà trempé ses mains dans le sang de plusieurs de mes soldats dont l'obscurité devait être la sauvegarde, moi qui n'ai pas les mêmes droits à sa clémence, je ne dois pas croire qu'il veuille épargner mes jours.

— Mais le major Bellenden peut rendre le château pour vous sauver la vie.

— Il n'en fera rien tant qu'il aura un homme pour défendre la place, et qu'il pourra lui donner de quoi l'empêcher de mourir de faim. Je connais sa résolution à cet égard ; elle est digne de lui, et je serais fâché qu'il en changeât à cause de moi.

Morton se hâta alors de l'informer de l'insubordina-

tion des dragons, et de leur projet de livrer à l'ennemi le château, le major et les dames.

Lord Evandale pouvait à peine le croire. Revenu de sa surprise, il parut vivement affecté. — Que faire? dit-il; comment prévenir un tel malheur?

— Écoutez-moi, milord, dit Morton; j'ai cru que vous vous chargeriez sans répugnance d'être porteur de la branche d'olivier entre notre maître, le roi Charles II, et cette partie de ses sujets à qui la nécessité et non l'amour de la révolte a mis les armes à la main.

— Vous rendez justice à mes sentimens; mais à quoi tend ce discours?

— Permettez-moi de continuer, milord: je vais vous faire mettre en liberté sur-le-champ, et vous renvoyer au château, sous condition qu'il me sera rendu à l'instant même. En agissant ainsi, vous ne ferez que céder à la nécessité: comment pourriez-vous le défendre plus long-temps, sans vivres, et avec une garnison insubordonnée? vous aurez un sauf-conduit pour vous et pour tous ceux qui voudront vous suivre, pour vous rendre soit à Édimbourg, soit partout où se trouvera le duc de Monmouth. Ceux qui refuseront de vous accompagner n'auront à accuser qu'eux-mêmes du sort qui pourra les atteindre. La seule chose que j'exige de vous, c'est votre parole de présenter au duc cette humble pétition qui contient nos justes remontrances; et si l'on nous accorde ce que nous demandons, je réponds sur ma tête que la presque totalité des insurgés mettra bas les armes sur-le-champ.

— M. Morton, dit lord Evandale après avoir lu avec attention l'écrit qu'il venait de recevoir, je ne vois pas qu'on puisse faire de sérieuses objections contre de

pareilles demandes. Je crois même qu'elles sont conformes aux sentimens particuliers du duc de Monmouth; mais je dois vous parler avec franchise. Je vous dirai donc que je ne crois pas qu'elles vous soient accordées, à moins que vous ne commenciez par déposer les armes.

— Ce serait convenir que nous n'avions pas le droit de les prendre, répliqua Morton; c'est ce que nous ne ferons jamais.

— Hé bien, dit lord Evandale, je prévois que c'est contre cet écueil qu'échouera la négociation. Au surplus, vous ayant dit franchement mon opinion, je n'en suis pas moins disposé à présenter vos demandes, et à faire tous mes efforts pour amener une réconciliation.

— C'est tout ce que je désire de vous, dit Morton: vous acceptez donc le sauf-conduit?

— Oui, dit lord Evandale, et si je ne m'étends pas sur la reconnaissance que je dois à celui qui me sauve la vie une seconde fois, croyez que je ne la sens pas moins vivement.

— Vous n'oubliez pas que le château doit être rendu à l'instant?

— J'en vois la nécessité. Le major ne pourra réduire les mutins à l'obéissance, et je frémis en songeant à ce qui pourrait arriver à ce brave vieillard, à sa sœur et à sa nièce, si on les livrait à Burley, à ce meurtrier altéré de sang.

— Vous êtes donc libre, dit Morton: préparez-vous à monter à cheval; je vais vous donner une escorte pour vous conduire en sûreté, à travers nos postes, jusqu'au château.

Laissant lord Evandale aussi surpris que charmé d'une délivrance si inattendue, Morton se hâta de faire

prendre les armes à quelques hommes dont il était sûr, et de les faire monter à cheval. Jenny, parfaitement réconciliée avec Cuddy, monta en croupe derrière lui. Les pas de leurs chevaux retentirent bientôt sous les fenêtres de lord Evandale. Deux hommes qu'il ne connaissait pas entrèrent dans son appartement, détachèrent ses fers, le firent monter à cheval, et le placèrent au centre du détachement, qui prit au grand trot le chemin de Tillietudlem.

L'aurore commençait à paraître quand ils arrivèrent au château, et les premiers rayons du jour éclairaient déjà le sommet de la vieille tour. L'escorte s'arrêta à quelque distance, pour ne pas s'exposer au feu de la place, et lord Evandale s'avança seul, suivi de Jenny. Comme ils approchaient, ils entendirent dans la cour un tumulte qui s'accordait mal avec la tranquillité qui règne ordinairement à cette heure du jour. On criait, on jurait; deux coups de pistolet se firent entendre; enfin tout annonçait que les mutins se disposaient à mettre à exécution leur complot.

Lord Evandale se nomma en arrivant au guichet. Le hasard voulut que la garde en fût confiée en ce moment à Holliday. Cet homme, qui n'avait pas oublié les bontés qu'on avait eues pour lui au château, dans le temps qu'une blessure l'y avait retenu pendant un mois, n'avait vu qu'avec répugnance le complot de ses camarades, et nous savons déjà que c'était lui qui avait conseillé à Jenny de tâcher d'en informer son officier, et qui avait facilité sa sortie de la place. Dès qu'il entendit la voix de son capitaine, il se hâta de le faire entrer, et lord Evandale parut aux yeux de ses soldats étonnés, comme un homme tombant des nues.

Les mutins avaient résolu de se rendre maîtres du château ce matin même, pour pouvoir ensuite traiter avec Burley. Ils étaient rangés d'un côté de la cour; et de l'autre, le major, Harrison, Gudyil et les habitans de Tillietudlem, se préparaient à leur résister.

L'arrivée de lord Evandale changea la scène. Il marcha droit à ses soldats, saisit Inglis par le collet, et, lui reprochant sa perfidie, ordonna à deux de ses camarades de l'arrêter et de le garotter, leur assurant qu'une prompte obéissance était la seule chance de pardon qui leur restât. On lui obéit. Il leur commanda alors de mettre bas les armes : ils hésitèrent un moment; mais l'habitude de la discipline, et plus encore la persuasion où ils étaient que lord Evandale avait été délivré par les royalistes, et qu'il arrivait avec un renfort, les détermina encore à obéir à ses ordres.

— Prenez ces armes, dit lord Evandale à Gudyil, elles ne peuvent appartenir à des gens qui ne connaissent pas mieux l'usage pour lequel elles leur ont été confiées. — Maintenant, messieurs, continua-t-il en s'adressant aux mutins, partez, profitez des trois heures de trêve qui nous sont accordées, et prenez la route d'Édimbourg. Vous m'attendrez à House-of-Muir. Je ne vous recommande pas de ne commettre en route aucun désordre; vous êtes sans armes, et votre intérêt me garantit votre bonne conduite. Que votre promptitude à exécuter mes ordres prouve votre repentir.

Les soldats désarmés quittèrent le château en silence, prirent la route du rendez-vous qui leur était indiqué, et se pressèrent d'autant plus d'y arriver qu'ils craignaient de rencontrer quelque parti d'insurgés ou de paysans qui auraient pu aisément se venger des mauvais traitemens

qu'ils en avaient si souvent reçus. Inglis, destiné à servir d'exemple, resta en prison. Holliday reçut des éloges, et eut la promesse de remplacer son caporal.

Tout cela se passa en un instant, et lord Evandale s'approcha alors du major, à qui cette scène avait paru un rêve.

— Eh bien ! mon cher major, il faut rendre le château.

— Que dites-vous, milord? J'espérais, en vous voyant, que vous nous ameniez un renfort et des vivres ?

— Pas un homme, pas un morceau de pain !

— Je n'en suis pas moins ravi de vous voir. Instruit hier que ces misérables avaient résolu de vous faire périr ce matin, je m'étais décidé à faire une sortie à la pointe du jour, avec toute la garnison du château, sans en excepter un seul homme, et à vous délivrer ou à périr avec vous; mais, quand je pensais à effectuer mon projet, ce coquin d'Inglis eut la hardiesse de me déclarer que personne ne sortirait du château, et qu'il en était maintenant le seul commandant. — Qu'allons-nous donc faire ?

— Je n'ai pas même la liberté du choix, major : je suis prisonnier, relâché sur parole, et j'ai promis de me rendre à Edimbourg. Il faut que vous et vos dames preniez la même route. Grace à la faveur d'un ami que vous connaissez, de M. Morton, j'ai un sauf-conduit ; nous avons des chevaux, ne perdons pas un seul instant. Vous ne pouvez vous proposer de défendre le château avec sept ou huit hommes, et sans provisions. Vous avez satisfait à tout ce qu'exigeaient de vous l'honneur et la loyauté ; vous avez rendu au gouvernement

un service signalé, en occupant ici une portion considérable des forces des rebelles : vouloir en faire davantage serait un acte de désespoir et de témérité, sans aucun but utile. Rejoignons l'armée anglaise qui se rassemble à Edimbourg, elle ne tardera pas à marcher sur Hamilton; et laissons les rebelles prendre pour un instant possession de Tillietudlem.

— Si telle est votre opinion, milord, dit le vétéran en poussant un profond soupir, j'y soumettrai la mienne; je sais que vous êtes incapable de donner un avis qui ne serait pas d'accord avec l'honneur. — Gudyil, portez cette triste nouvelle à ma sœur et à ma nièce, et que chacun s'apprête à partir à l'instant. — Mais si je croyais, milord, qu'il pût être utile à la bonne cause du roi de tenir plus long-temps dans ces vieux murs, croyez que Miles Bellenden n'en sortirait que lorsqu'il n'aurait plus une goutte de sang dans les veines.

Les dames, alarmées naguère de la révolte des dragons, n'eurent pas de peine à se décider à quitter le château : les préparatifs de départ se firent à la hâte; tout le monde monta à cheval, et la cavalcade se mit en marche pour le nord de l'Écosse, sous l'escorte de quatre cavaliers whigs.

Les autres, qui avaient accompagné lord Evandale, entrèrent dans le château pour en prendre possession sans pillage et sans aucun acte de vexation. Les premiers rayons du jour virent flotter sur le donjon de Tillietudlem le drapeau rouge et bleu du covenant d'Écosse.

CHAPITRE XXIX.

» — Mille poignards tournés contre mon sein
« Me feraient moins de peur qu'une aiguille en sa main. »

MARLOW.

La cavalcade sortie des murs de Tillietudlem venait de dépasser les derniers postes de l'armée des insurgés, et s'avançait vers Edimbourg, après s'être arrêtée quelques momens pour prendre des rafraîchissemens, si nécessaires après avoir tant souffert de la famine. On pourrait croire que, pendant ce voyage, lord Evandale se tint constamment près de miss Edith; mais, après l'avoir saluée, l'avoir aidée à monter à cheval, et s'être assuré que rien ne lui manquait, il était allé rejoindre le major Bellenden, et formait avec lui l'arrière-garde de la petite troupe. Un cavalier, qui paraissait commander l'escorte des insurgés, enveloppé d'un grand manteau qui le cachait entièrement, et la tête couverte d'un

chapeau à larges bords, surmonté d'un grand panache, s'était placé à côté de miss Bellenden, et y était resté pendant l'espace de deux milles, sans lui adresser la parole une fois.

— Miss Bellenden, dit-il enfin d'une voix tremblante et étouffée, miss Bellenden doit avoir des amis partout où elle est connue, même parmi ceux dont elle désapprouve la conduite. Est-il quelque chose qu'ils puissent faire pour lui prouver leur respect et le regret qu'ils ont des souffrances qu'elle endure.

— Dites-leur, répondit Edith, de respecter les lois, d'épargner le sang innocent; qu'ils rentrent dans le devoir, et je leur pardonne tout ce que j'ai souffert, et dix fois plus encore.

— Croyez-vous donc impossible qu'il se trouve dans nos rangs des gens qui ont sincèrement à cœur le bien de leur pays, et qui sont convaincus qu'ils remplissent le devoir d'un bon citoyen?

— Il serait imprudent, reprit miss Bellenden, de répondre à cette question, étant, comme je le suis, en votre pouvoir.

— Vous pouvez répondre en toute sûreté, je le jure sur l'honneur, dit le cavalier.

— J'ai été habituée à la franchise dès mon enfance; s'il faut que je parle, je ne vous dissimulerai pas mes sentimens. Dieu peut juger le fond des cœurs; les hommes ne peuvent apprécier les intentions de leurs semblables que par leurs actions. La révolte contre l'autorité légale, l'oppression même d'une seule famille qui, comme la mienne, n'avait pris les armes que pour défendre ses propriétés, sont des actes qui déshonorent tous ceux qui y ont pris part, quels que soient les pré-

textes spécieux dont ils cherchent à colorer leur conduite.

— Les horreurs de la guerre civile, les calamités qu'elle entraîne, doivent troubler la conscience des persécuteurs qui ont réduit au désespoir ceux qui n'ont pris les armes que pour la défense de la liberté civile et religieuse que les lois leur accordaient.

— C'est juger la question, et non pas la prouver. Chaque parti prétend avoir raison en principes : le tort reste donc à celui qui tire le premier l'épée, comme, dans un tumulte, la loi condamne ceux qui ont eu les premiers recours à la violence.

— Hélas ! reprit le cavalier, si nous voulions nous justifier par ce principe, qu'il serait aisé de prouver que nous avons souffert avec une patience presque au-dessus des forces de l'homme, avant d'opposer enfin la résistance à l'oppression. Mais je m'aperçois, continua-t-il en soupirant, qu'il est inutile de plaider devant miss Bellenden en faveur d'une cause qu'elle a condamnée d'avance, peut-être parce que les individus qui la défendent lui sont aussi odieux que les sentimens qu'ils professent.

— Je vous ai dit librement mon opinion sur leurs principes; quant aux insurgés personnellement, je ne les connais pas..... sauf peut-être une exception.

— Et cette exception a peut-être influé sur votre manière de penser relativement à tous les autres.

— Tout au contraire, il est..... ou du moins j'ai cru autrefois qu'il était..... il semblait être bien certainement doué de talens, de sensibilité. Puis-je approuver une rébellion qui a fait qu'un homme formé pour être l'ornement de sa patrie, pour la défendre, l'illustrer, se

trouve aujourd'hui le compagnon d'ignorans fanatiques, d'hypocrites séditieux, le frère d'armes de bandits et de meurtriers? — Si jamais vous trouvez dans votre camp un homme qui ressemble à ce portrait, dites-lui qu'Edith Bellenden a versé plus de larmes sur le déshonneur dont il a couvert son nom, et sur le sacrifice qu'il a fait de ses espérances et de sa réputation, que sur les malheurs de sa propre famille; dites-lui qu'elle a souffert avec plus de courage la famine qui a creusé ses joues, que la peine de cœur que lui a causée la conduite de celui dont elle vous parle.

En parlant ainsi, Edith jeta un regard sur son interlocuteur. La chaleur avec laquelle elle s'exprimait avait animé son teint; mais la maigreur de son visage ne prouvait que trop que ses souffrances avaient été réelles. L'étranger porta vivement une main à son front avec un mouvement qui semblait tenir du désespoir, et enfonça davantage son chapeau sur sa tête, comme pour se dérober encore mieux à ses regards. Son agitation n'échappa point à Edith, et elle n'y fut pas insensible.

—Et cependant, ajouta-t-elle en balbutiant, si..... celui dont je vous parle se trouvait trop affecté de l'opinion, peut-être sévère, de..... d'une ancienne amie, dites-lui qu'un repentir sincère peut tenir lieu de l'innocence; quelle qu'ait été sa chute, il peut encore s'en relever; il a peut-être les moyens de réparer les maux qu'il a faits.

— Et de quelle manière? reprit l'étranger d'une voix toujours étouffée.

— En employant tous ses efforts pour rétablir la paix dans ce malheureux pays; en détestant sa trahi-

son ; en déterminant les rebelles trompés à mettre bas les armes, et à implorer la clémence d'un souverain outragé, mais généreux ; enfin, en abandonnant leur parti, s'il ne peut y réussir.

— Miss Bellenden, répondit Morton en levant la tête et en écartant le manteau qui le couvrait, celui qui a perdu la place qu'il occupait dans votre estime, et qui en était si glorieux, est encore trop fier pour plaider sa cause en criminel ; en voyant qu'il ne peut plus prétendre à exciter dans votre cœur l'intérêt de l'amitié, il garderait le silence sur vos reproches, s'il n'avait à invoquer le témoignage honorable de lord Evandale. Il vous dira que, même avant de vous avoir vue, tous mes vœux, tous mes efforts, ne tendaient qu'à obtenir des conditions de paix, telles que le plus loyal des sujets du roi doit les désirer.

En parlant ainsi, il la salua d'un air de dignité. Le langage d'Edith avait bien montré qu'elle connaissait celui à qui elle parlait ; mais peut-être ne s'attendait-elle pas qu'il mettrait tant de chaleur dans sa justification. Elle lui rendit son salut en silence et d'un air embarrassé. Morton tourna bride, et rejoignit sa troupe, qui précédait de quelques pas le major Bellenden et lord Evandale.

— Henry Morton ! s'écria le major en l'apercevant.

— Lui-même, répondit-il ; Henry Morton, désespéré de voir sa conduite mal appréciée par le major Bellenden et sa famille. Il confie à lord Evandale, ajouta-t-il en saluant ce dernier, le soin de détromper ses amis, et de leur faire connaître la pureté de ses intentions. Vous êtes maintenant en sûreté, major, mon escorte vous est inutile : adieu. Mes vœux pour votre

bonheur vous suivront partout. Puissions-nous nous revoir dans un temps plus tranquille et plus heureux !

— Croyez-moi, M. Morton, dit lord Evandale, votre confiance n'est pas mal placée. Je m'efforcerai de reconnaître les services importans que vous m'avez rendus, en plaçant devant les yeux du major, et de tous ceux dont l'estime vous est chère, votre caractère sous son véritable point de vue.

— Je n'en attendais pas moins de votre générosité, milord, répondit Morton.

Il appela alors ses soldats, prit avec eux la route qui conduisait à Hamilton, et bientôt on n'aperçut plus que les reflets lumineux de l'acier de leurs casques et le mouvement de leurs panaches.

Cuddy Headrigg seul resta un moment en arrière pour adresser ses derniers adieux à Jenny Dennison, qui, pendant les deux courses qu'elle avait faites ce matin avec son ancien amant, était parvenue à reprendre tout son empire sur lui.

— Adieu donc, Jenny, lui dit-il en poussant son haleine avec force pour essayer de produire un soupir; pensez quelquefois au pauvre Cuddy, un brave garçon qui vous aime bien. Y penserez-vous de temps en temps, Jenny?

— Sans doute; toutes les fois que je mangerai la soupe, répondit la malicieuse soubrette, incapable de retenir sa repartie et le sourire malin qui l'accompagnait.

Cuddy se vengea comme les amans se vengent au village, comme Jenny s'attendait peut-être qu'il se vengerait. Il lui donna sur chaque joue et sur ses lèvres un gros baiser bien appliqué. Alors, mettant son cheval au galop, il alla rejoindre son maître.

— Il a le diable au corps! dit Jenny en rajustant sa coiffure qui se trouvait un peu dérangée. Holliday n'appuie pas si fort de moitié. — Je viens, milady, je viens! — Oh mon Dieu! la vieille dame nous aurait-elle vus?

— Jenny, dit lady Marguerite, le jeune homme qui commandait le détachement qui vient de nous quitter n'est-il pas celui qui a été capitaine du Perroquet, et qu'on avait amené prisonnier dans mon château le matin de l'arrivée de Claverhouse?

Jenny, charmée de voir que l'enquête ne la regardait pas personnellement, jeta promptement les yeux sur sa jeune maîtresse, pour tâcher de lire dans ses regards ce qu'elle devait répondre. N'y apercevant rien qui pût la guider, elle suivit l'instinct naturel aux soubrettes, et mentit.

— Je ne crois pas que ce soit lui, milady, répondit-elle d'un ton de confiance; c'était un petit homme noir.

— Vous êtes donc aveugle, Jenny? dit le major. Henry Morton est d'une belle taille, il a le teint blanc, et c'est lui qui nous quitte.

— Cela est possible, répondit-elle sans se déconcerter, j'ai autre chose à faire que de le regarder, serait-il blanc comme une chandelle.

— Quel bonheur, dit lady Marguerite, que nous soyons hors des mains de ce fanatique forcené!

— Vous vous trompez, milady, reprit lord Evandale; personne ne doit donner ce nom à M. Morton, et nous moins que qui que ce soit. Si je vis en ce moment, si vous vous trouvez libres et en sûreté, au lieu d'être livrés à un véritable fanatique sanguinaire, c'est à lui, à lui seul, à son humanité active et énergique, que nous en sommes tous redevables.

Il fit alors le récit des événemens que le lecteur connaît déjà, appuyant sur la générosité de Morton, et sur le danger auquel il s'était exposé lui-même pour le sauver, en excitant le ressentiment d'un scélérat tel que Burley.

— Je me regarderais comme coupable de la plus noire ingratitude, ajouta lord Evandale, si je ne rendais justice toute ma vie au caractère d'un homme à qui j'ai dû deux fois la conservation de mes jours.

— Je serais heureux d'avoir une bonne opinion d'Henry Morton, milord, dit le major, et je conviens que sa conduite envers vous et envers nous est digne d'éloges; mais il m'est impossible de lui pardonner d'avoir embrassé le parti des rebelles.

— Faites donc attention, reprit lord Evandale, que la nécessité l'a jeté dans leurs rangs; je dois même ajouter que ses principes, quoique certainement différens des miens, me paraissent cependant respectables. Claverhouse, à qui personne ne contestera le talent tout particulier qu'il a de se connaître en hommes, a reconnu en lui en peu d'instans des qualités extraordinaires; malheureusement il a mal jugé de ses opinions et de leurs motifs, et il l'a poussé à la rébellion sans le vouloir, et sans que M. Morton en eût lui-même le projet.

— Vous avez appris bien vite toutes ces bonnes qualités, milord; moi qui le connais depuis son enfance, j'aurais, avant cette affaire, rendu justice à son bon cœur, à ses connaissances littéraires, à son amabilité, mais quant à ses talens......

— Ils étaient donc cachés, milord, jusqu'à ce qu'une circonstance imprévue vînt les développer. Si je les ai reconnus, c'est parce que nous avons conversé sur des

sujets importans. Il travaille en ce moment à éteindre le feu de la rébellion, et les conditions qu'il propose, et que je me suis chargé de présenter au duc de Monmouth, sont si raisonnables, que je les appuierai de tout mon crédit.

— Et avez-vous quelques espérances de réussir dans une tâche si difficile? dit lady Marguerite.

— J'en aurais beaucoup, milady, si tous les whigs étaient aussi modérés que M. Morton, et tous les royalistes aussi désintéressés que le major Bellenden. Mais tel est l'entêtement déplorable des deux partis, que je crains qu'il ne faille recourir à l'épée pour vider cette querelle.

On peut croire qu'Edith écoutait cette conversation avec intérêt. Elle regrettait d'avoir parlé à son amant avec trop de dureté, mais son cœur se sentait soulagé en voyant que, même d'après le jugement de son généreux rival, son caractère était tel que son amour le lui avait toujours représenté.

— Le fléau des guerres civiles, le malheur des préjugés domestiques, pensait-elle, peuvent m'obliger à l'arracher de mon cœur; mais c'est une consolation pour moi de savoir qu'il est digne de la place qu'il y a occupée si long-temps.

Cependant Henry était arrivé au camp des insurgés, près d'Hamilton. Il y trouva tout en confusion. On y avait appris par des avis certains que l'armée royale, ayant reçu les renforts qu'elle attendait d'Angleterre, était sur le point d'entrer en campagne. La renommée exagérait ses forces, le bon état des troupes, leur valeur, leur discipline; et le courage des insurgés en était abattu. D'autres circonstances venaient encore à leur désavan-

tage. Le caractère connu du duc de Monmouth avait fait concevoir des espérances au parti modéré, mais elles s'étaient évanouies depuis qu'on savait quels étaient ceux qui commandaient sous ses ordres.

Son lieutenant-général, le célèbre Thomas Dalzell, ayant servi en Russie, contrée alors plongée dans la barbarie, était aussi fameux par ses cruautés et par le peu de cas qu'il faisait de la vie des hommes, que par sa valeur et sa fidélité. La cavalerie marchait sous le commandement de Claverhouse, qui brûlait de venger la mort de son neveu, et l'affront qu'il avait essuyé à l'affaire de Loudon-Hill.

L'artillerie de l'armée royale était, disait-on, la plus formidable qu'on eût encore vue en Écosse, et la cavalerie nombreuse et supérieurement montée; enfin, la vengeance du roi n'avait été tardive que pour éclater d'une manière plus terrible et plus certaine.

Morton s'efforça de rassurer les esprits, en leur démontrant qu'il y avait probablement de l'exagération dans tous ces bruits, et en leur rappelant la force de leur position, défendue par une rivière qu'on ne pouvait passer que sur un pont très-long et très-étroit. Il rappela à leur souvenir la victoire qu'ils avaient remportée sur Claverhouse, dans un temps où, bien moins nombreux, ils étaient pour la plupart sans armes, et n'avaient pas encore l'habitude de la discipline; enfin, il s'efforça de les convaincre que leur sûreté était entre leurs mains et dépendait de leur courage.

Mais, tandis qu'il cherchait ainsi à ranimer l'ardeur des soldats, il fit valoir auprès des chefs ces bruits décourageans, pour leur faire sentir la nécessité de proposer au gouvernement des termes de conciliation qu'il

pût accepter, et qui seraient probablement écoutés plus favorablement tandis qu'ils les proposaient à la tête d'une armée nombreuse et qui n'avait encore éprouvé aucun échec. Il leur fit observer que, dans l'état de découragement où se trouvait l'armée, il était difficile d'espérer qu'elle combattît avec avantage les forces régulières du duc de Monmouth, et que, s'ils avaient le malheur d'essuyer une défaite, l'insurrection, bien loin d'avoir été utile à la patrie, serait un nouveau prétexte pour redoubler les persécutions.

L'évidence de ces raisonnemens convainquit un certain nombre de chefs, qui sentirent qu'il était également dangereux pour eux de congédier leurs troupes ou de rester à leur tête. Ils prirent connaissance des propositions que lord Evandale était chargé de transmettre au duc de Monmouth, et y donnèrent leur adhésion. Mais il en était d'autres qui traitèrent ces propositions d'impies, de sacrilèges, parce qu'elles n'étaient pas fondées sur le covenant de 1640. Ils répandirent ces idées parmi la multitude, qui ne prévoyait rien, n'avait rien à perdre, et ne prenait jamais conseil que d'un fanatisme aveugle et sanguinaire. Ils allaient criant partout que ceux qui parlaient de paix sans y mettre pour condition le détrônement du roi, et l'indépendance de l'église presbytérienne, étaient des gens qui ne songeaient qu'à retirer leurs mains de la charrue, ne cherchaient qu'un prétexte pour abandonner leurs frères et une occasion pour les trahir. Dans tous les rangs on n'entendait que disputes et controverses à ce sujet; des querelles on en venait souvent aux coups, et la division qui régnait dans l'armée était d'un fâcheux présage pour les événemens qui se préparaient.

CHAPITRE XXX.

« Que la discorde à vos conseils préside ! »
OTWAY, *Venise sauvée.*

MORTON était encore occupé à calmer par sa prudence la division qui régnait dans l'armée, lorsque, deux jours après son arrivée à Hamilton, il y fut joint par son collègue le révérend Poundtext. Celui-ci fuyait la colère de Burley, irrité contre lui à cause de la part qu'il avait prise à la délivrance de lord Evandale. Lorsqu'il se fut reposé quelques heures de la fatigue que lui avait occasionée ce nouveau voyage, il rendit compte à Morton de ce qui s'était passé dans les environs de Tillietudlem après son départ.

La marche nocturne de Morton avait été si bien concertée, et les hommes qui l'avaient suivi avaient été si discrets, que Burley n'en avait pas conçu le moindre

soupçon. Les premiers mots qu'il prononça en se levant furent pour demander si Kettledrummle et Macbriar étaient venus. Ce dernier était dans le camp, et l'autre était attendu à chaque instant. Burley fit partir sur-le-champ un messager pour avertir Morton et Poundtext de se rendre au conseil ; mais Morton n'y était plus ; et Poundtext, qui, en l'absence de son jeune collègue, ne se souciait pas beaucoup de s'exposer à la colère du féroce Burley, était aussi parti pour son presbytère, où il se reposa vingt-quatre heures avant de se mettre en marche pour Hamilton.

Burley s'empressa de demander des nouvelles du prisonnier, et sa rage ne connut plus de bornes quand il apprit qu'il avait été conduit, pendant la nuit, hors du camp par une escorte que Morton lui-même commandait.

— Le lâche ! s'écria-t-il en s'adressant à Macbriar, le traître ! il a voulu faire sa cour au gouvernement en mettant en liberté notre prisonnier, quand pour racheter sa vie on nous aurait rendu cette place qui nous retient ici depuis si long-temps.

— N'est-elle donc pas à nous ? dit Macbriar ; je vois flotter sur la tour le drapeau du covenant !

— C'est un stratagème, dit Burley, une insulte par laquelle on veut encore aigrir notre ressentiment.

Il fut interrompu par l'arrivée d'un des hommes qui avaient suivi Morton au château, lequel venait lui en annoncer l'évacuation, et son occupation par les troupes presbytériennes. Cette nouvelle favorable, bien loin d'apaiser Burley, ne fit que redoubler sa fureur.

— Quoi ! s'écria-t-il, j'aurai veillé, combattu, noué des intrigues, — j'aurai renoncé à des entreprises plus

glorieuses et plus importantes pour réduire ce château ; j'y aurai introduit la famine et la soif, pour qu'au moment de m'en rendre maître, au moment de pouvoir rendre les fils de l'ennemi esclaves, et leurs filles le jouet du camp, un jeune homme sans barbe au menton vienne me ravir ma moisson avec sa faucille, et m'enlever ceux que je regardais déjà comme ma proie! N'est-ce pas à l'ouvrier qu'est dû le salaire? n'est-ce pas à celui qui a pris la ville qu'appartiennent les captifs?

— Burley, dit Macbriar, ne t'échauffe pas ainsi contre un enfant qui n'est pas digne de ta colère : Dieu choisit ses instrumens à sa volonté ; et qui sait si ce jeune homme n'a pas été inspiré par lui pour mettre plus tôt en notre pouvoir le château de Tillietudlem?

— Paix! dit Burley, ne fais pas toi-même tort à ton propre jugement. N'est-ce pas toi qui m'as averti le premier de me méfier de ce sépulcre blanchi, de cette pièce de cuivre que j'avais prise pour de l'or? Il convient mal, même aux élus, de ne pas se soumettre aux avis de pasteurs tels que toi ; mais la chair nous égare. Ce jeune homme ingrat est le fils de mon ancien ami. Il faut te ressembler, Ephraïm, quand on veut se dégager des liens de l'humanité.

Ce compliment toucha la corde sensible du cœur du prédicateur.

Burley espérait amener facilement ses opinions à servir ses vues, d'autant plus qu'ils étaient déjà d'accord dans le conseil sur le gouvernement de l'Église.

— Rendons-nous sans plus tarder au château, dit-il : il y a, dans les papiers que nous y trouverons, quelque chose qui nous vaudra un chef valeureux et cent cavaliers.

— Mais ce chef, ces cavaliers seront-ils des enfans du covenant? dit le prédicateur. Nous avons déjà parmi nous trop de ces hommes plus avides de terres, d'argent et d'or, que de la parole divine! Ce n'est point par de tels défenseurs que la délivrance s'opérera.

— Tu te trompes, reprit Burley : ces hommes mondains ne sont pour nous que des instrumens. Quoi qu'il arrive, du moins la femme moabite sera dépouillée de son héritage, et ni l'impie Evandale ni Morton l'érastien ne posséderont ce château et ses domaines quand ils obtiendraient sa main.

A ces mots, il marcha le premier, et entra à Tillietudlem, où il s'empara de l'argenterie et de tout ce qui pouvait servir aux besoins de l'armée : il fouilla dans le chartrier et dans les autres endroits où étaient tenus les papiers de famille, traitant avec mépris les remontrances de ceux qui lui rappelaient que la capitulation garantissait le respect des propriétés particulières.

Dans le cours de la journée, Kettledrummle et le laird de Langcale arrivèrent aussi à Tillietudlem. Ils envoyèrent alors un exprès au presbytère de Milnwood, pour inviter le révérend Poundtext à se rendre au château pour assister au conseil; mais il se souvint qu'il s'y trouvait un cachot et une porte de fer, et il résolut de ne pas confier sa personne à ses confrères irrités. Il reçut parfaitement bien le messager, tira de lui les détails que nous venons d'offrir à nos lecteurs, et partit pendant la nuit pour Hamilton, avec la nouvelle que les autres chefs comptaient s'y rendre dès qu'ils auraient réuni un corps suffisant de puritains pour en imposer à la partie de l'armée dont ils se défiaient.

— Vous voyez, dit Poundtext en terminant son récit,

qu'ils sont maintenant assurés d'avoir la majorité dans le conseil; car le laird de Langcale, qui n'était ni chair ni poisson, s'est laissé entièrement subjuguer par Kettledrummle, et nous a abandonnés. Il est toujours du parti le plus nombreux. Nous sommes donc entourés d'ennemis de toutes parts, l'armée royaliste d'un côté, de l'autre des frères insensés qui se déclarent contre nous.

Morton l'exhorta au courage et à la patience, l'informa de l'espérance qu'il avait d'obtenir des conditions de paix raisonnables, par l'entremise de lord Evandale, et le flatta de l'espoir qu'il avait qu'avant peu il irait retrouver sa pipe, sa bière et son Calvin relié en parchemin, pourvu qu'il continuât à coopérer avec lui de tous ses efforts pour obtenir une pacification générale. Il parvint ainsi à lui inspirer un peu de fermeté, et le détermina à attendre l'arrivée des caméroniens.

Burley et ses collègues avaient réuni un corps de leurs partisans, de cent hommes de cavalerie et de quinze cents d'infanterie, tous fanatiques remarquables par l'exagération de leurs principes, pervertissant à tout propos des passages de l'Écriture pour justifier le meurtre et tous les crimes, et dont le zèle sombre et féroce était prêt à obéir à tous les ordres que leurs chefs, non moins sanguinaires, voudraient leur donner. Ils arrivèrent au camp d'Hamilton plutôt en ennemis qu'en alliés. Burley n'alla point voir ses deux collègues, ne leur donna aucun avis de ce qu'il avait dessein de faire; il se contenta de les faire avertir, dans la matinée qui suivit son arrivée, de se rendre au conseil.

Morton et Poundtext, en entrant dans la salle où se tenait l'assemblée, y trouvèrent leurs quatre collègues

déjà réunis. Ils n'en reçurent aucune marque d'un gracieux accueil, et ils prévirent que la conférence ne se passerait pas paisiblement.

— En vertu de quelle autorité, s'écria Macbriar, dont l'impétuosité prenait toujours l'initiative, le lord réprouvé Evandale a-t-il échappé à la mort que le jugement d'en-haut avait prononcée contre lui ?

Poundtext s'empressa de lui répondre. Il voulait donner à Morton une preuve de son courage, et jamais d'ailleurs il ne restait court, quand il ne s'agissait que de tenir tête à des personnes revêtues de sa robe.

— Par la mienne, répondit-il, et par celle de M. Morton.

— Et qui vous a donné, mon frère, dit Kettledrummle, le droit de vous interposer dans une matière si importante ?

— La même autorité qui vous donne le droit de m'interroger, dit Poundtext : si un seul de nous a pu le condamner à mort, deux ont pu de même révoquer cette sentence.

— Allez, allez, dit Burley, nous connaissons vos motifs. C'était pour envoyer ce ver à soie, ce lord tout doré, porter au tyran des propositions de paix.

— Il est vrai, dit Morton qui s'aperçut que son compagnon commençait à fléchir sous le regard farouche de Burley ; vous ne vous trompez pas. Qu'en résulte-t-il ? devons-nous entraîner la nation dans une guerre éternelle, pour des projets aussi injustes qu'impossibles à exécuter ?

— Écoutez-le, dit Burley, il blasphème !

— Non, dit Morton : celui qui blasphème est celui

qui attend du ciel des miracles, et qui ne se sert pas des moyens que la Providence a accordés aux hommes pour faire réussir leurs desseins. Oui, j'en conviens, notre but est d'obtenir le rétablissement de la paix à des conditions justes et honorables, et qui assurent notre liberté civile et religieuse. Nous n'avons pas le désir de tyranniser celle des autres.

La querelle se serait échauffée davantage, si un courrier qui arriva en ce moment, n'eût apporté la nouvelle que le duc de Monmouth était parti d'Edimbourg, que son armée était en marche, et qu'elle se trouvait déjà à mi-chemin d'Hamilton. Toute division cessa à l'instant, et l'on convint d'oublier le passé pour ne s'occuper que des moyens de repousser l'ennemi commun. On décida que les révérends Poundtext et Kettledrummle prononceraient le lendemain un sermon devant l'armée, le premier le matin, et le second dans la soirée, et que tous deux s'abstiendraient avec soin de toucher à aucun point qui pût devenir un sujet de schisme et de division.

Tout se trouvant réglé de cette manière, les deux chefs modérés se hasardèrent à faire une autre proposition, se flattant qu'elle obtiendrait l'appui de Langcale qu'ils avaient vu pâlir à l'annonce de l'approche de l'armée royaliste, et qu'ils savaient être toujours prêt à embrasser l'avis de celui qu'il regardait comme le plus fort. Ils firent observer que, puisque le roi en cette occasion, n'avait confié le commandement de ses forces à aucun de leurs anciens persécuteurs, et qu'il avait au contraire fait choix d'un homme d'un caractère doux, et dont on connaissait les dispositions favorables à leur cause, il était probable qu'on avait à leur égard des intentions

moins hostiles que par le passé, qu'il était donc non-seulement prudent, mais même nécessaire, de s'assurer si le duc de Monmouth n'avait pas en leur faveur quelques instructions secrètes; enfin, que le seul moyen de s'en instruire était de lui députer un envoyé.

— Et qui voudra se charger d'aller dans son camp? dit Burley, cherchant à éluder une proposition trop raisonnable pour qu'il pût s'y opposer ouvertement. Claverhouse n'a-t-il pas juré de faire pendre le premier parlementaire que nous lui enverrions, par représailles de la mort de son neveu?

— Que cette raison ne soit pas un obstacle, répondit Morton; je remplirai cette mission, si le conseil veut me la confier.

— Laissons-le partir, dit tout bas Burley à Macbriar, le conseil en sera débarrassé.

Cette proposition ne fut donc contredite par aucun de ceux qui semblaient devoir y apporter le plus d'opposition, et il fut résolu qu'Henry Morton se rendrait auprès du duc de Monmouth, afin de savoir à quelles conditions il voudrait traiter avec les insurgés. Dès que cette détermination fut connue, plusieurs presbytériens du parti modéré vinrent prier Morton de ménager un accommodement, en s'en tenant aux termes de la pétition confiée à lord Evandale : car l'approche de l'armée royale répandait une terreur générale, malgré le ton exalté des exagérés caméroniens.

Muni des instructions du conseil, et suivi du seul Cuddy, Morton partit donc pour le camp des royalistes, s'exposant à tous les dangers qui menacent assez souvent ceux qui se chargent du rôle délicat de médiateur dans les discordes civiles.

Morton n'était encore éloigné du camp des insurgés que de trois à quatre milles, quand il s'aperçut qu'il allait déjà rencontrer l'avant-garde de l'armée royale. Étant parvenu sur une hauteur, il vit toutes les routes couvertes de troupes s'avançant dans le meilleur ordre vers Bothwell-Moor, plaine où l'armée se proposait de camper cette nuit. Elle n'était éloignée de la Clyde que de deux milles, et c'était de l'autre côté de cette rivière qu'était placé le camp des presbytériens.

Morton déploya un drapeau blanc, et s'adressa au premier détachement de cavalerie qu'il rencontra ; il fit part au brigadier qui le commandait du désir qu'il avait de parler au duc de Monmouth. Le brigadier lui dit qu'il devait en référer à son capitaine, et celui-ci arriva bientôt accompagné du major.

— Vous perdez votre temps, mon cher ami, lui dit le major, et vous risquez votre vie inutilement. Le duc de Monmouth n'écoutera aucune proposition de la part de rebelles qui ont les armes à la main ; et votre parti a commis tant de cruautés, que vous devez craindre des représailles.

— Quand le duc de Monmouth nous croirait coupables, répondit Morton, je ne puis penser qu'il voulût condamner tant de sujets du roi sans avoir entendu ce qu'ils peuvent avoir à alléguer pour leur défense. Quant à moi, je ne crains rien. Je n'ai à me reprocher, ni d'avoir autorisé, ni d'avoir souffert aucun acte de cruauté; la crainte d'être l'innocente victime des crimes des autres ne m'empêchera donc pas d'exécuter ma mission.

Les deux officiers se regardèrent.

— J'ai dans l'idée, dit le capitaine, que c'est là le jeune homme dont lord Evandale a parlé.

— Lord Evandale est-il à l'armée? demanda Morton.

— Il est à Edimbourg, répondit le major. Attendu le mauvais état de sa santé, le duc n'a pas voulu lui permettre de suivre l'armée. — Votre nom, monsieur, serait-il Henry Morton ?

— Oui, monsieur, répondit-il.

Nous ne nous opposerons donc point, reprit l'officier, à ce que vous voyiez le duc ; mais je vous répète que cette démarche est absolument inutile. Quand même Son Altesse aurait quelque inclination à traiter favorablement votre parti, le conseil de guerre, qu'il doit consulter, ne lui permettrait pas de le faire.

— Si cela est ainsi, dit Morton, j'en serai désespéré ; mais je n'en dois pas moins persister à vous prier de me procurer une audience du duc.

— Lumley, dit le major au capitaine, allez annoncer à Son Altesse l'arrivée de M. Morton ; rappelez-lui que c'est l'officier dont lord Evandale a parlé avec tant d'éloges.

Le capitaine ne tarda pas à revenir. Il dit à Morton que le duc ne pouvait le voir ce soir, mais qu'il le recevrait le lendemain dans la matinée. On le retint comme prisonnier dans une chaumière voisine pendant toute la nuit ; mais on le traita avec les plus grands égards. Le lendemain, de très-bonne heure, Lumley vint le prendre pour le conduire devant le duc.

L'armée se formait déjà en colonnes pour se mettre en marche. Le duc était au centre, à environ un mille de l'endroit où Morton avait passé la nuit. Les chefs de l'armée royale avaient une telle confiance dans leurs forces qu'ils ne prirent aucune précaution pour empêcher Henry de pouvoir s'en former une idée. Il s'y

trouvait quatre régimens anglais, l'élite des troupes de Charles II, le régiment des gardes, brûlant du désir de se venger de sa défaite à Loudon-Hill, plusieurs régimens écossais, un corps considérable de volontaires, et quelques compagnies de montagnards écossais, ennemis jurés des puritains, dont ils détestaient les principes autant qu'ils méprisaient leurs personnes. Un train nombreux d'artillerie accompagnait l'armée, qui avait un air si imposant, que Morton pensa qu'il ne fallait rien moins qu'un miracle pour sauver d'une destruction complète les presbytériens, mal équipés, mal armés, et insubordonnés.

L'officier qui accompagnait Morton cherchait à lire dans ses yeux l'impression que devait produire sur son esprit l'appareil de la force militaire qui se déployait devant lui. Mais, fidèle à la cause qu'il avait embrassée, Henry parvint à ne laisser paraître ni émotion ni inquiétude, et il regardait d'un air d'indifférence les corps militaires devant lesquels il passait.

—Vous voyez la fête qu'on vous prépare, dit Lumley.

— Si elle avait dû me déplaire, répondit Morton, je ne serais pas avec vous dans ce moment. J'avoue cependant que j'aimerais mieux voir, dans l'intérêt de tous les partis, les préparatifs d'une fête pour célébrer le retour de la paix.

Ils arrivèrent enfin sur une hauteur qui commandait tous les environs, et où se trouvait le commandant en chef, entouré de ses principaux officiers. On distinguait de là tous les détours de la Clyde, et l'on apercevait même le camp des insurgés. Les officiers paraissaient occupés à reconnaître le terrain pour dresser un plan d'attaque.

Le capitaine Lumley avertit le duc que Morton attendait ses ordres. Le duc fit aussitôt signe aux officiers qui l'environnaient de se retirer, et n'en retint que deux près de lui. Il leur parla quelques instans à voix basse avant de faire avancer Morton, qui eut ainsi le temps d'examiner les chefs avec lesquels il avait à traiter.

Il était impossible de voir le duc de Monmouth sans être captivé par les graces de sa personne, dont le grand-prêtre des muses anglaises de cette époque (1) dit depuis :

> Dans tout ce qu'il faisait on voyait tant d'aisance
> Que plaire semblait être un droit de sa naissance.
> La grace accompagnait son moindre mouvement,
> Et d'un ange il avait le sourire charmant (2).

Cependant, aux yeux d'un observateur attentif, quelque chose nuisait à la noble beauté des traits de Monmouth : c'était un air d'hésitation et d'incertitude qui semblait le tenir en suspens dans les momens même où il était le plus urgent de prendre un parti.

Auprès de lui était Claverhouse avec un autre officier général dont l'extérieur était singulier. Il portait l'ancien costume usité dans les premières années du règne

(1) Dryden. Voyez sa vie par Sir Walter Scott. — Éd.

(2) *Whatever he did was done with so much ease*
In him alone 't was natural to please
His motions all accompanied with grace
And Paradise was open'd in his face.

Ces vers sont extraits du poème satirique de Dryden intitulé *Absalon et Achitophel* ; ils font partie du portrait d'Achitophel, qui est celui de *Monmouth*. — Éd.

de Charles Ier, en peau de chamois, tailladé bizarrement et couvert de galons d'or. Ses bottes et ses éperons rappelaient la même date. Il avait une espèce de plastron de métal, sur lequel descendait une longue barbe, signe du deuil en l'honneur de Charles Ier, ayant cessé de se raser depuis le jour où ce monarque infortuné fut conduit à l'échafaud. Sa tête était découverte et presque entièrement chauve. Son front ridé, son teint basané, ses yeux perçans, annonçaient un vieillard que les infirmités n'avaient pas affaibli ; et dans ses traits respirait un courage sans mélange d'humanité. Tel était le célèbre général Thomas Dalzell, plus craint et plus detesté des whigs que Claverhouse lui-même, parce que celui-ci ne commettait des violences et des vexations que par un principe politique, et qu'il les regardait comme le meilleur moyen pour soumettre et extirper le presbytérianisme, au lieu que Dalzell n'agissait que par suite de son caractère naturellement sanguinaire et féroce.

La présence de ces deux généraux, dont l'un lui était connu personnellement, et l'autre par le portrait qu'on lui en avait fait, parut à Morton d'un fâcheux augure. Mais, malgré sa jeunesse, son inexpérience et l'accueil défavorable qu'on allait faire à ses propositions, il s'avança hardiment, résolu de défendre dignement son pays et la cause qui lui avait mis les armes à la main. Monmouth le reçut avec la courtoisie qui distinguait ses actions les plus frivoles. Dalzell le regarda d'un air sombre et impatient. Claverhouse, lui adressant un sourire ironique et un léger salut, semblait ne pas avoir oublié une ancienne connaissance.

— Monsieur, dit le duc à Morton, vous venez de la part de ces gens égarés, et votre nom est, je crois,

Morton. Voulez-vous nous faire connaître le motif de votre mission?

— Il est contenu, milord, répondit Henry, dans un écrit que lord Evandale a dû remettre entre les mains de Votre Altesse.

— Je l'ai lu, dit le duc, et j'ai appris de lord Evandale que M. Morton s'est conduit dans ces malheureuses circonstances avec autant de modération que de générosité. Je le prie d'en recevoir mes remerciemens.

Morton remarqua ici que Dalzell remua la tête et les épaules d'un air d'indignation, en adressant tout bas quelques mots à Claverhouse, qui n'y répondit que par un léger sourire et un mouvement des sourcils presque imperceptible.

Cependant le duc paraissait combattu d'un côté par la bonté qui lui était naturelle, et par la conviction qu'il éprouvait que la demande qui lui était adressée n'était pas déraisonnable; et d'un autre, par le désir de maintenir l'autorité royale, et de se conformer aux avis plus sévères des conseillers qu'on lui avait donnés, conseillers qui étaient même un peu ses surveillans.

— M. Morton, dit-il en tirant de sa poche le papier que lord Evandale lui avait remis, il y a dans cet écrit des demandes sur lesquelles je dois m'abstenir de faire connaître mes sentimens en ce moment : il en est quelques-unes qui me paraissent justes et raisonnables; et, quoique je n'aie point reçu du roi d'instructions formelles à cet égard, je vous donne ma parole d'honneur que j'intercèderai auprès de lui en faveur de ses sujets égarés, et que j'emploierai tout mon crédit pour leur faire obtenir satisfaction. Mais vous devez comprendre

que je ne puis céder qu'à des prières ; je ne traiterai pas avec des rebelles. Il faut donc avant tout que vos partisans rassemblés mettent bas les armes, et se dispersent à l'instant.

— Agir ainsi, milord, répondit hardiment Morton, ce serait reconnaître que nous sommes des rebelles, comme nos ennemis nous en accusent. Nous avons tiré l'épée, non contre notre souverain, que nous respectons, mais pour recouvrer des droits légitimes dont la violence nous a privés. Votre Altesse a daigné reconnaître la justice de quelques-unes de nos demandes. Auraient-elles pu jamais se faire entendre, si elles n'avaient été accompagnées du son de la trompette ? Nous ne pouvons donc déposer les armes, malgré tout l'intérêt que Votre Altesse veut bien nous témoigner, sans avoir quelque assurance que la liberté civile et religieuse nous sera rendue, comme nous avons le droit de le demander.

— M. Morton, dit le duc, vous êtes jeune, mais vous avez vu assez le monde pour savoir que certaines demandes, innocentes en elles-mêmes, deviennent criminelles par la manière dont elles sont présentées.

— Nous pouvons répondre, milord, répliqua Morton, que nous n'avons eu recours à celle que nous employons qu'après avoir vainement épuisé toutes les autres.

— Je dois terminer là cette conférence, M. Morton, dit le duc : nous sommes prêts à commencer l'attaque ; je vais pourtant la suspendre pendant une heure, afin de vous donner le temps de communiquer ma réponse aux insurgens. S'ils veulent se disperser, déposer les armes, et m'envoyer une députation pour m'assurer de

leur soumission, je me regarderai comme obligé en honneur d'obtenir pour eux une amnistie générale et le redressement des torts dont ils se plaignent. S'ils s'y refusent, qu'ils n'accusent qu'eux-mêmes des conséquences qui résulteront de leur conduite... Je crois, messieurs, dit-il en se tournant vers ses deux officiers, que, d'après mes instructions, je ne puis faire davantage en faveur de ces hommes égarés.

— Non, sur mon honneur, s'écria Dalzell, et je n'aurais jamais osé porter si loin l'indulgence, me trouvant responsable de mes actions envers le roi et ma conscience. Mais Votre Altesse connaît sans doute les intentions secrètes de Sa Majesté, mieux que nous qui devons suivre nos instructions littéralement.

Monmouth rougit. — Vous entendez, dit-il à Morton, que le général Dalzell me blâme de montrer pour vos partisans des dispositions trop favorables.

— Les sentimens du général Dalzell, milord, et ceux que vous daignez nous témoigner, dit Henry, sont tels que nous les attendions de chacun de vous; mais je ne puis m'empêcher d'ajouter que dans le cas de la soumission absolue sur laquelle vous insistez, — avec de tels conseillers autour du trône, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil sur Dalzell et Claverhouse, nous aurions à craindre que votre intercession ne nous fût inutile. Au surplus, je ferai part à nos chefs de la réponse de Votre Altesse, et puisque nous ne pouvons obtenir la paix il faudra bien confier notre destinée à nos armes.

— Adieu, monsieur, dit le duc : souvenez-vous que je suspends l'attaque pour une heure, pour une heure seulement. Si vous avez une réponse à me donner d'ici à ce temps, je la recevrai, et je désire bien vivement

qu'elle soit de nature à pouvoir éviter toute effusion de sang.

Un sourire ironique fut encore échangé en ce moment entre Dalzell et Claverhouse. Le duc s'en aperçut, et répéta d'un air de dignité :

— Oui, messieurs, j'ai dit et je répète encore que je désire que la réponse puisse épargner le sang des sujets de Sa Majesté. J'espère que ce sentiment ne mérite ni blâme ni mépris.

Dalzell prit un air froid et sévère, et ne répondit rien.

Claverhouse, s'inclinant profondément, dit qu'il ne lui appartenait pas de juger des sentimens de Son Altesse.

Le duc fit signe à Morton de se retirer. Il obéit, et la même escorte qui l'avait amené le reconduisit à travers le camp. En passant devant le régiment des gardes, il y trouva Claverhouse, qui était déjà à la tête de son corps; dès que le colonel aperçut Morton, il s'avança vers lui, et le saluant avec un air de politesse : — Ce n'est pas la première fois, je crois, lui dit-il, que j'ai l'honneur de voir M. Morton de Milnwood?

— Ce n'est pas la faute du colonel Claverhouse, répliqua Morton en souriant amèrement, si ma présence est maintenant importune à quelqu'un.

— Permettez-moi au moins de dire que la situation où je trouve M. Morton en ce moment justifie l'opinion que j'avais conçue de lui, et que ma conduite, à l'époque dont il parle, était conforme à mon devoir.

— Vous seul, colonel, m'avez jeté, sans que j'y songeasse, dans les rangs de gens dont j'approuve les principes sans approuver toute leur conduite. Quant à

la manière dont vos actions s'accordent avec votre devoir, c'est votre affaire et non la mienne. Vous n'attendez pas sans doute que j'approuve la sentence injuste que vous aviez rendue contre moi.

Ayant ainsi parlé, Morton voulut continuer sa route.

— Un instant, je vous prie, dit Claverhouse : Evandale prétend que j'ai effectivement quelques torts à réparer envers vous. J'avoue que je ferai toujours une grande différence entre un homme d'un esprit élevé, égaré sans doute, mais qui agit d'après des principes généreux, et les misérables fanatiques rassemblés sous des chefs altérés de sang et souillés de meurtres. Si donc vous ne parvenez pas à les déterminer à mettre bas les armes, permettez-moi de vous engager à revenir à notre armée, et à faire votre soumission particulière ; car, croyez-moi, cet attroupement misérable ne nous résistera pas une demi-heure. Si vous prenez ce parti, demandez-moi en arrivant. Monmouth, quelque étrange que cela doive vous paraître, ne pourrait vous protéger ; Dalzell ne le voudrait pas : mais j'en ai le pouvoir et la volonté, et j'en ai fait la promesse à lord Evandale.

— Je devrais des remerciemens à lord Evandale, répondit froidement Morton, s'il ne semblait me croire capable d'abandonner la cause que j'ai promis de soutenir. Quant à vous, colonel, si vous voulez m'accorder un autre genre de satisfaction, il est probable que dans une heure vous me trouverez l'épée à la main, au bout du pont de Bothwell sur la Clyde.

— Je serai charmé de vous y rencontrer, dit Claverhouse ; mais je le serai encore davantage, si vous réflé-

chissez mûrement à ma première proposition, et si vous l'acceptez.

Ils se séparèrent en se saluant.

— Ce jeune homme a du feu, du courage, Lumley, dit le colonel à l'officier qui avait reconduit Morton jusqu'aux avant-postes; mais il est perdu... Que son sang retombe sur sa tête!

En disant ces mots, il commença ses préparatifs pour le combat.

CHAPITRE XXXI.

La paix et le repos s'éloignent de ces lieux. »

BURNS.

LORSQUE Morton, après avoir quitté les avant-postes de l'armée royale, fut arrivé à ceux de son parti, la différence de discipline le frappa vivement, et il en conçut un fâcheux augure. La discorde qui régnait dans le conseil s'était répandue jusque parmi les simples soldats, et il n'existait pas une patrouille, pas un poste militaire où l'on ne fût occupé à discuter avec acharnement la cause de la colère divine, et à définir les bornes de l'hérésie des érastiens, bien plus qu'à surveiller les mouvemens de l'ennemi, quoiqu'on entendît leurs tambours et leurs trompettes.

Cependant une forte garde avait été placée à la tête du pont de Bothwell, par où l'ennemi devait nécessairement se présenter ; mais les soldats qui gardaient ce

poste, divisés d'opinion entre eux et découragés, se regardaient comme envoyés à une mort certaine, et pensaient déjà à se retirer vers le corps principal de l'armée. Cette démarche aurait assuré sa ruine, car l'événement du combat paraissait entièrement dépendre de la défense de ce passage. S'il était forcé, l'ennemi se trouvait maître d'une grande plaine qui n'était coupée que par quelques groupes d'arbres, et où des troupes régulières auraient un avantage décidé sur des soldats indisciplinés, qui n'avaient que peu de cavalerie, et pas une seule pièce d'artillerie.

Morton examina donc ce poste avec attention, et le trouva susceptible de défense contre une force supérieure, en occupant quelques maisons qui étaient sur la rive gauche de la rivière, avec quelques bouquets d'aulnes et de noisetiers qui en garnissaient les bords. Il donna des ordres en conséquence, et fit bloquer le passage lui-même, fermer les battans d'un portail construit sur l'arche centrale selon un ancien usage, et abattre les parapets à cette extrémité du pont de Bothwell. Il conjura les chefs du détachement de tenir ferme à ce poste important, dont dépendait le salut de l'armée, et leur promit de leur envoyer promptement un puissant renfort. Enfin, il les chargea de surveiller avec attention tous les mouvemens de l'ennemi, et d'en donner avis au conseil. Le sang-froid, l'intelligence et l'activité de Morton rendirent la confiance à tous ceux qui composaient ce détachement; ils reprirent courage, exécutèrent ponctuellement ses ordres, et saluèrent son départ par des acclamations réitérées.

Morton alors s'avança au grand galop vers le corps de l'armée. Mais quelles furent sa surprise et sa con-

sternation en le trouvant dans le désordre et dans une confusion complète! Au lieu d'écouter les ordres de leurs officiers, et de former leurs rangs, tous les soldats, mêlés ensemble, paraissaient une masse agitée comme les flots d'une mer en courroux. Mille voix, ou plutôt mille cris, s'élevaient en même temps, et personne n'écoutait. Pendant que Morton cherche à découvrir la cause de ce désordre et les moyens d'y remédier, nous allons faire connaître à nos lecteurs ce qui s'était passé pendant son absence.

Les insurgés s'étaient disposés à tenir *leur jour d'humiliation*, que, selon la pratique des puritains pendant les guerres civiles précédentes, ils regardaient comme le moyen le plus efficace de résoudre toutes les difficultés et de terminer toute discussion. Une chaire provisoire fut érigée au milieu du camp; elle devait être occupée d'abord par le révérend Pierre Poundtext, à qui son âge faisait accorder l'honneur de la préséance. Mais au moment où le digne ministre s'avançait d'un pas grave et lent vers sa tribune aux harangues, il fut prévenu par l'apparition inattendue d'Habacuc Mucklewrath, ce prédicateur forcené qui avait produit une impression si désagréable sur l'esprit de Morton lors de sa première entrée au conseil après la bataille de Loudon-Hill. On ne sait pas s'il céda aux instigations des caméroniens, ou à sa propre imagination en délire, ou à la tentation d'occuper cette chaire qui était vacante, mais il est certain qu'il saisit aux cheveux l'occasion de haranguer un si respectable auditoire : il se précipita dans la chaire, promena ses yeux hagards autour de lui; et, nullement intimidé par les murmures du grand nombre, il ouvrit la Bible, et prit pour texte ce passage

du Deutéronome (1) : — Des enfans de Bélial sont sortis du milieu de vous, et ont emmené les habitans de leur ville, disant : Allons servir d'autres dieux que vous n'avez pas connus.

Puis il commença, dans un style emphatique et décousu, un discours dans lequel il ne parla que des objets controversés dans l'armée, et qui étaient un sujet de division. Il accusa les modérés d'hérésie, engageant les fidèles puritains à séparer leur cause de la leur, de crainte de se souiller en combattant dans les mêmes rangs. Appliquant nominativement à Morton les paroles de son texte, il appela sur lui et les siens la colère et la vengeance, en exhortant ceux qui voulaient se conserver purs et sans tache à se séparer de lui.

— Ne craignez point, dit-il, le hennissement des coursiers ni le bruit des cuirasses ; ne cherchez point le secours des Égyptiens contre l'ennemi, quoiqu'il soit nombreux comme une armée de sauterelles, et féroce comme le dragon : leur confiance n'est point comme notre confiance, ni leur force comme notre force. Sinon, comment mille fuiraient-ils devant un seul ? comment deux suffiraient-ils pour faire fuir dix mille ?

J'ai rêvé dans les visions de la nuit, et la voix me dit : — « Habacuc, prends ton van, sépare le froment de « la paille, de peur qu'ils ne soient confondus ensemble « par le feu de l'indignation et le tonnerre de la colère. » Je vous dis donc : Prenez cet Henry Morton, cet impie Achaz, qui a amené la malédiction parmi vous, et s'est fait des frères dans le camp ennemi, prenez-le et lapidez-le, brûlez-le ensuite, afin que la colère céleste s'é-

(1) Ch. XIII.

loigne des enfans de la sainte ligue. Cet homme n'a point pris un vêtement babylonien, mais il a vendu le vêtement de la justice à la femme de Babylone; il n'a pas pris deux cents pièces d'argent, mais il a trahi la vérité, qui est plus précieuse que l'argent et l'or.

Une pareille attaque, dirigée si inopinément contre un des principaux chefs de l'armée, fut suivie d'un grand tumulte. Les caméroniens s'écrièrent que ceux qui n'étaient pas pour eux étaient contre eux; qu'un homme tiède dans leur cause ne valait pas mieux qu'un prélatiste, un anticovenantaire, etc.; enfin, qu'il fallait à l'instant procéder à une nouvelle nomination d'officiers, et n'admettre à ce grade que ceux qui ne voulaient ni paix ni trève avec les hérésies et les corruptions du temps. Les modérés, de leur côté, accusaient leurs adversaires de nuire au succès de leur cause par un zèle outré et des prétentions ridicules, et de semer sans cesse la zizanie dans l'armée. Poundtext et quelques autres faisaient de vains efforts pour calmer les esprits et prévenir une funeste division, en leur répétant ces paroles du patriarche : — N'ayons point de querelle, je vous prie, entre vous et moi, ni entre vos bergers et les miens, car nous sommes frères. — Ils ne pouvaient se faire entendre, et ce fut inutilement que Burley même fit entendre sa voix sonore et sévère pour rétablir l'ordre et la discipline. L'esprit d'Habacuc semblait s'être emparé de tous ceux qui l'avaient entendu : ils ne songeaient plus qu'à leurs querelles intestines, et oubliaient qu'un ennemi formidable était sur le point de les attaquer. Les plus prudens ou les plus timides se retiraient déjà, et abandonnaient une cause qu'ils regardaient comme perdue; les autres se choisissaient de nouveaux

officiers, et renvoyaient ceux qui les avaient commandés jusqu'alors.

Ce fut en ce moment de confusion générale que Morton arriva, et sa présence excita de nouvelles clameurs; des applaudissemens d'un côté, des imprécations de l'autre.

Il aperçut Burley, qui, fatigué des efforts qu'il avait faits pour rétablir la discipline, et désespéré de voir la confusion s'accroître à chaque instant, était immobile, appuyé sur son épée.

— Que signifie un tel désordre dans un pareil moment? lui dit-il.

— Il signifie, répondit Burley, que Dieu a résolu de nous livrer entre les mains de nos ennemis.

— Non, s'écria Morton, ce n'est pas Dieu qui nous abandonne, c'est nous qui abandonnons Dieu, et qui nous déshonorons en trahissant la cause de la liberté et de la religion. S'élançant alors sur les tréteaux qui avaient servi de chaire à Habacuc: — Écoutez-moi, s'écria-t-il. L'ennemi vous offre la paix; mais il exige que vous mettiez bas les armes: préférez-vous vous défendre? Vous pouvez encore faire une honorable résistance; mais le temps presse, il faut vous décider à l'instant. Qu'il ne soit pas dit que six mille Écossais n'ont su avoir ni le courage de combattre, ni le bon esprit de faire la paix, ni la prudence du lâche qui s'assure un moyen de retraite. Est-il temps de se quereller sur des points minutieux de discipline ecclésiastique alors que l'édifice est menacé d'une destruction totale? Souvenez-vous, mes frères, que le dernier et le plus fatal des maux que Dieu appela sur le peuple qu'il avait choisi, le dernier et le plus terrible des châtimens que l'aveuglement et la

dureté de cœur de ce peuple lui attirèrent, furent des dissensions sanglantes qui divisèrent la cité au moment où l'ennemi tonnait à ses portes.

Quelques-uns applaudirent à grands cris à cette exhortation, d'autres répondirent par des huées en disant : — A vos tentes, Israël.

Les colonnes de l'ennemi, en marche sur l'autre rive, se dirigeaient vers le pont; Morton les aperçut. Élevant encore la voix, et faisant un geste de la main,

— Silence! s'écria-t-il, silence! cessez vos folles clameurs! voici l'ennemi : c'est de la défense du pont que dépendent notre vie et nos libertés : il y aura un Écossais du moins qui mourra pour les protéger. Que tous ceux qui aiment leur pays me suivent!

La foule se tourna du côté par où l'ennemi devait arriver, et vit se déployer une infanterie en bon ordre; une cavalerie redoutable marchait sur les deux flancs, et déjà des artilleurs établissaient une batterie de canons pour foudroyer le camp. Un profond silence succéda tout à coup aux clameurs bruyantes qui venaient de se faire entendre. Chacun semblait frappé de terreur, comme si cette attaque eût été un événement imprévu auquel on n'eût pas dû s'attendre. Les soldats se regardaient les uns les autres, et puis regardaient leurs chefs avec cet air de faiblesse qu'on remarque dans un malade qui sort d'un accès de frénésie.

Cependant lorsque Morton descendant de la tribune se dirigea vers le pont, il fut suivi d'une centaine de jeunes gens qui lui étaient particulièrement attachés.

— Ephraïm, dit Burley à Macbriar, la Providence a voulu se servir de la sagesse mondaine de ce jeune homme pour nous montrer le seul chemin de salut qui

nous reste. Allons, mes amis, que celui qui aime la lumière suive Burley.

— Arrête! s'écria Macbriar, ce n'est point par Henry Morton, ni par ceux qui lui ressemblent, que le temple de Jérusalem peut être sauvé; je crains la trahison de cet Achab, tu ne le suivras point : tu es nos chariots et nos cavaliers.

— Ne m'arrête point, s'écria Burley en le regardant d'un air de courroux; il a dit la vérité : tout est perdu si l'ennemi emporte le pont; ne me retiens pas : les enfans de cette génération seront-ils plus sages ou plus braves que les enfans du sanctuaire. — A vos rangs, — marchez avec vos chefs, ne nous laissez pas manquer d'hommes ni de munitions, et maudit soit celui qui tournerait le dos en ce grand jour.

A l'instant il prit le chemin du pont, accompagné d'environ deux cents de ses plus zélés partisans.

Après le départ de Morton et de Burley, un découragement total s'empara de l'armée, et il n'y fut plus question ni de querelles, ni de discussions théologiques. Les chefs en profitèrent pour rétablir un peu d'ordre dans les rangs : les soldats n'opposèrent aucune résistance, et suivirent leurs ordres avec la docilité d'un troupeau, mais leur enthousiasme, leur énergie, tout avait disparu.

On parvint cependant à faire encore aligner ces troupes en désordre, pour leur donner au moins l'apparence d'une armée. Les chefs espérèrent donc que quelque circonstance pourrait ranimer leur courage.

Kettledrummle, Poundtext, Macbriar et les autres prédicateurs, se donnèrent du mouvement pour faire entonner un psaume de triomphe; mais les supersti-

tieux remarquèrent, comme un fâcheux présage, qu'ils semblaient chanter les psaumes de la pénitence sur l'échafaud d'un criminel condamné à mort, plutôt que le cantique d'allégresse, dont avait retenti la sauvage bruyère de Loudon-Hill, en anticipation de la victoire de cette mémorable journée. Cette triste mélodie reçut bientôt un accompagnement plus lugubre encore par le bruit du canon qu'on tirait d'une rive de la Clyde, et de la mousqueterie qui lui répondait de l'autre; enfin un nuage de fumée déroba quelque temps les combattans à tous les yeux.

CHAPITRE XXXII.

« Moissonnés par le fer d'ennemis furieux,
Les Ecossais vaincus ensanglantaient la plaine.
» Ainsi l'on voit une grêle soudaine
« Tomber du haut des cieux. »

Ancienne ballade.

Avant que Morton et Burley eussent atteint le poste qu'il s'agissait de défendre, l'ennemi en avait commencé l'attaque avec vigueur. Les deux régimens des gardes à pied, se formant en colonne serrée, marchèrent vers la Clyde; l'un, se déployant sur la rive droite, fit un feu bien nourri sur les défenseurs du passage, pendant que l'autre cherchait à occuper le pont. Les insurgés soutinrent l'attaque avec courage; pendant qu'une partie de leurs soldats répondait au feu des assaillans par des décharges continuelles, les autres se maintenaient sur le pont et repoussaient de toutes les avenues les ennemis qui voulaient s'en approcher. Les royalistes firent de

grandes pertes, mais ils gagnaient toujours du terrain, et la tête de leur colonne était déjà sur le pont quand l'arrivée de Morton changea la scène. Ses compagnons forcèrent l'ennemi à se retirer, après l'avoir bien maltraité. Il revint une seconde fois à la charge, mais il fut repoussé encore avec une plus grande perte, Burley étant alors survenu. Le feu continua donc de part et d'autre, et l'issue de l'action semblait douteuse.

Monmouth, monté sur un superbe cheval blanc, se faisait remarquer de l'autre côté de la rivière, pressant et encourageant ses soldats. Par ses ordres, le canon, qui jusqu'alors avait été employé à inquiéter le corps principal des presbytériens, fut tourné contre le pont; mais ces terribles machines, qui n'étaient pas encore perfectionnées comme de nos jours, ne répondirent pas à l'attente du général pour foudroyer ou épouvanter l'ennemi. Les insurgés, abrités par un taillis sur les bords de la rivière, ou postés dans les maisons, combattaient à couvert pendant que, grace aux précautions de Morton, les royalistes étaient exposés de toutes parts. La défense fut si bien conduite, que les chefs de l'armée de roi commencèrent à craindre pour le succès de leur attaque.

Monmouth descendit de cheval, et ralliant ses gardes il les conduisit à un nouvel assaut, secondé par Dalzell, qui, se mettant à la tête d'un corps de montagnards du clan de Lennox, fondit sur le pont en faisant retentir leur terrible cri de guerre de Lock-sloy!

Malheureusement pour les défenseurs du pont, les munitions commencèrent à leur manquer. Des messages furent vainement expédiés l'un sur l'autre au principal corps des presbytériens, qui restaient inactifs dans la

plaine. La consternation et le désordre s'étaient mis parmi eux ; et, alors que de la défense du pont dépendait leur salut, il ne se trouva personne pour commander ou pour obéir, et pour fournir le renfort nécessaire.

Ceux qui défendaient le passage ralentirent forcément leur feu, lorsque celui des assaillans devenait plus nourri et plus meurtrier. Excités par les exhortations et l'exemple de leurs généraux, ceux-ci parvinrent à s'établir sur le pont, et commencèrent à écarter tout ce qui s'opposait à leur marche. La porte de l'arche du milieu fut brisée. Les poutres, les troncs d'arbres, et les autres matériaux des barricades, furent arrachés et jetés dans la rivière. Tout cela ne se fit pas sans difficulté. Morton et Burley combattaient à la tête de leurs compagnons, et les encourageaient à opposer aux baïonnettes des gardes et aux claymores des montagnards leurs piques, leurs hallebardes et leurs pertuisanes. Mais, à la vue d'un combat si inégal, ceux qui étaient aux derniers rangs reculaient déjà, et se détachaient par deux, par trois, ou isolément, pour rejoindre le gros de l'armée, jusqu'à ce qu'enfin les autres furent forcés d'abandonner le pont, autant par la masse des colonnes ennemies que par le choc de leurs armes. Le passage étant ouvert, l'ennemi y pénétra en foule; mais il était étroit et long, ce qui rendait ses manœvres dangereuses et lentes, et il fallait que les premiers passés délogeassent les covenantaires des maisons d'où ils continuaient à faire feu par les fenêtres.

Burley et Morton étaient l'un près de l'autre dans ce moment critique.

— Si la cavalerie les chargeait, dit le premier, avant qu'ils fussent rangés en ordre de bataille, nous pour-

rions encore les repousser et reprendre le pont. Allez lui donner ordre de marcher, et je tâcherai de tenir bon jusqu'à son arrivée.

Morton reconnut l'importance de cet avis, et courut au galop vers le corps de cavalerie de l'aile gauche, qui était le moins éloigné. Mais, avant qu'il ait pu expliquer le motif de son arrivée et donner ses ordres, il fut salué par les malédictions de tout le corps, qui par hasard était composé de caméroniens.

— Il fuit! s'écria-t-on. Il fuit, le lâche, le traître, comme le timide gibier devant le chasseur! il a abandonné le brave Burley au milieu du carnage!

— Je ne fuis pas, dit Morton; je viens au contraire vous conduire à l'ennemi. Voici l'instant de l'attaquer avec avantage : suivez-moi.

— Ne le suivez pas! ne le suivez pas! cria-t-on dans tous les rangs; il vous a vendus à l'épée de l'ennemi.

Tandis que Morton employait inutilement les prières, la persuasion et les remontrances, pour les décider à marcher, le moment de faire une diversion utile était passé; Burley, repoussé avec le petit nombre d'hommes qui lui restait, était obligé de se replier sur le corps principal de l'armée, à qui le spectacle de sa retraite ne rendit pas la confiance qui lui manquait.

Cependant l'armée royale, s'assurant du poste, se formait dans la plaine en ordre de bataille. Claverhouse, tel qu'un faucon perché sur un rocher, et qui attend l'instant de fondre sur sa proie, était resté sur l'autre rive pour épier le moment favorable; il passa le pont à la tête de ses cavaliers, au galop, puis les conduisant par escadrons autour des rangs de l'infanterie royale, il les réunit sur la plaine, et commença la charge avec un

corps considérable, pendant que deux autres divisions menaçaient les flancs des covenantaires. Leur malheureuse armée était alors dans cette situation où l'approche d'une attaque suffit pour inspirer une terreur panique ; le découragement les rendit incapables de soutenir cette charge de cavalerie faite avec l'appareil le plus terrible des combats : la rapidité des chevaux, l'ébranlement de la terre sous leurs pas, les éclats des sabres, le balancement des panaches et les clameurs des cavaliers. Le premier rang fit à peine une décharge de mousqueterie ; dès ce moment le champ de bataille n'offrit plus qu'un scène d'horreur et de confusion. Les presbytériens, enfoncés de toutes parts, ne songeaient plus même à se défendre, et la plupart jetaient leurs armes pour pouvoir fuir plus vite. La voix de Claverhouse se fit entendre, même au milieu du bruit de l'action.

— Tue ! tue! point de quartier ! s'écria-t-il ; souvenez-vous de Richard Grahame ! — Les dragons, qui n'avaient pas oublié leur défaite à Loudon-Hill, n'avaient plus besoin d'être excités à la vengeance ; ils n'avaient que la peine de massacrer des ennemis qui ne songeaient plus à se défendre, et la plaine se couvrait de cadavres.

Un corps de douze cents insurgés qui se trouvait à l'aile gauche jeta ses armes à l'approche du duc de Monmouth, et se rendit à discrétion. Ce seigneur, aussi humain que brave, leur accorda quartier ; et, voyant qu'on ne lui opposait aucune résistance, parcourut le champ de bataille pour faire cesser le carnage. Il trouva à l'aile droite le général Dalzell, qui exhortait ses montagnards à montrer leur zèle pour la cause du roi, et à éteindre le feu de la révolte dans le sang des révoltés.

— Général, s'écria le duc, faites sonner la retraite, assez de sang a coulé ; faites quartier aux sujets égarés de Sa Majesté.

— J'obéis à Votre Grace, dit Dalzell en remettant son épée dans le fourreau ; mais je vous préviens que nous n'avons pas encore assez intimidé ces misérables rebelles. N'avez-vous pas appris que Basile Olifant, qui vient de lever une troupe assez considérable, est en marche pour se joindre à eux?

— Basile Olifant? dit le duc : quel est cet homme?

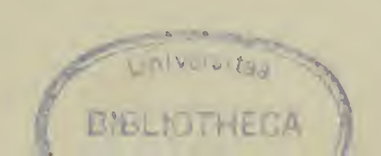
— Le dernier héritier mâle du feu comte de Torwood. Il est mécontent du gouvernement, parce que lady Marguerite Bellenden a été mise en possession de toute la succession de son père, à laquelle il prétendait avoir des droits. Il espère sans doute, à la faveur des troubles, pouvoir recouvrer ses biens par la force.

— Quels que puissent être ses motifs, il n'est plus à craindre. Cette armée est trop en désordre pour qu'on puisse la rallier. Je vous le répète donc, faites cesser le carnage et la poursuite.

— Votre Altesse a le droit d'ordonner, répondit Dalzell ; elle sera responsable des conséquences. Et en même temps il donna, d'un air de répugnance manifeste, les ordres nécessaires pour arrêter ses soldats.

Mais le terrible et vindicatif Claverhouse était déjà trop loin pour entendre le signal de la retraite. A la tête de son régiment, il poursuivait les fuyards avec acharnement, dispersant et taillant en pièces tout ce qu'il rencontrait.

Morton et Burley combattirent jusqu'à la dernière extrémité ; ils essayèrent de couvrir la retraite de l'armée, et finirent par se voir abandonnés de presque tous



ceux qui les avaient soutenus jusqu'alors. En ce moment une balle cassa le bras droit de Burley.

— Puisse la main qui a tiré ce coup se flétrir ! s'écria-t-il en voyant tomber à son côté son glaive impuissant, — je suis hors de combat.

A ces mots, il tourna bride, et se perdit dans la foule des fuyards.

Morton vit alors que tous ses efforts ne pourraient être suivis de succès, et, ne voulant ni se sacrifier inutilement pour une cause désespérée, ni s'exposer à être fait prisonnier, il prit le parti de s'éloigner aussi du champ de bataille, suivi du fidèle Cuddy; et, comme ils étaient bien montés, ils franchirent quelques haies de clôture et gagnèrent la rase campagne.

De la première hauteur qu'ils purent atteindre, ils tournèrent la tête. Ils virent d'un côté l'armée royale en bon ordre, qui faisait halte sur les bords de la Clyde, où elle avait pris position, et de l'autre, dans le lointain, des fuyards, courant dans toutes les directions, poursuivis par les dragons de Claverhouse, qui mêlaient leurs cris de triomphe aux gémissemens des victimes qu'ils égorgeaient.

— Il est impossible que l'armée se rallie de nouveau, dit Morton, et qu'elle tienne tête aux troupes royales.

— La *tête* lui a déjà été enlevée, comme je couperais celle d'une ciboule, reprit Cuddy. Eh! Seigneur Dieu! voyez les éclairs des épées. Que la guerre est une chose terrible! sera bien malin qui m'y rattrapera! Mais, pour l'amour de Dieu, M. Henry, tâchons de trouver quelque refuge.

Morton, se soumettant à la nécessité, suivit le conseil de son écuyer, mit son cheval au galop, et dirigea

sa course vers les montagnes, pensant qu'il pourrait y trouver quelques débris de l'armée dispersée, et qu'en se mettant à leur tête il serait possible d'opposer de la résistance aux vainqueurs, ou d'en obtenir une capitulation.

CHAPITRE XXXIII.

« Ils demandent au ciel qu'il leur donne en partage
» Du lion la fureur sauvage,
» Du tigre la férocité. »

FLETCHER.

La nuit approchait, et depuis deux heures Henry et son fidèle serviteur n'avaient vu aucun de leurs malheureux compagnons d'armes. Ils étaient dans une bruyère au pied des montagnes, et ils aperçurent une grande ferme solitaire, située à l'entrée d'une ravine sauvage, et loin de toute autre habitation.

— Nos chevaux, dit Morton, ne peuvent nous conduire plus loin sans prendre quelque peu de repos et de nourriture. Il faut voir si l'on voudra nous recevoir ici.

En parlant ainsi, il s'avança vers la maison, et tout annonçait qu'elle était habitée. Une épaisse fumée sortait de la cheminée, et l'on voyait sur la terre des traces de pieds de chevaux récemment empreintes. Toutes les

fenêtres, garnies de contrevens extérieurs, étaient fermées avec soin; la porte l'était aussi. Morton, en s'en approchant, entendit plusieurs voix: il frappa, mais personne ne lui ouvrit, et l'on garda le silence. En faisant le tour de la maison, pour s'assurer s'il n'y avait aucune autre entrée, Morton et son valet trouvèrent une écurie, dans laquelle étaient déjà une douzaine de chevaux encore sellés, dont l'air de fatigue et les blessures que quelques-uns avaient reçues leur persuadèrent qu'ils appartenaient à des insurgés qui, comme eux, avaient cherché un asile en cet endroit.

— Cette rencontre est de bon augure, dit Cuddy: il doit y avoir ici de quoi manger, car voici un quartier de bœuf encore fumant.

Encouragés par ces apperences, et après avoir mis leurs chevaux dans l'écurie, ils retournèrent à la porte de la maison, y frappèrent de nouveau, et dirent qu'ils faisaient partie de l'armée presbytérienne.

— Qui que vous soyez, répondit une voix lugubre après un long silence, ne troublez pas ceux qui, pleurant la désolation et la captivité du peuple, cherchent les causes de la colère divine, afin que les pierres d'achoppement soient écartées de leur passage.

— Ce sont des whigs enragés de l'ouest, dit Cuddy, je reconnais leur jargon. Du diable si nous ne ferions pas mieux de passer notre chemin!

Mais pendant ce temps Morton avait forcé un des contrevens; et, ouvrant la fenêtre, il sautait dans la large cuisine d'où la voix s'était fait entendre. Cuddy l'y suivit, murmurant entre ses dents, en passant la tête par la croisée: — Pourvu qu'il n'y ait pas ici une marmite de soupe bouillante sur le feu!

Le maître et le serviteur se trouvèrent alors dans la compagnie d'une douzaine d'hommes armés, en apparence occupés de prier, et assis autour d'un grand feu, devant lequel cuisait leur souper.

Il n'y avait dans cette chambre aucune lumière, mais le feu répandait assez de clarté pour que Morton pût reconnaître plusieurs de ces fanatiques, qui s'étaient constamment opposés à toutes les mesures de modération, et notamment Éphraïm Macbriar et l'énergumène Habacuc Mucklewrath.

Personne ne lui adressa la parole; on ne parut s'apercevoir de sa présence que par les regards sinistres qu'on jetait sur lui de temps en temps; mais Macbriar continua une prière au ciel, pour que le Tout-Puissant levât sa main de dessus son peuple et ne le détruisît pas au jour de la colère.

Morton, s'apercevant que la compagnie dans laquelle il s'était si mal à propos introduit ne paraissait pas bien disposée en sa faveur, commençait à songer à la retraite; mais il vit, non sans alarme, que deux hommes armés s'étaient placés devant la fenêtre par laquelle il était entré.

Une de ces sentinelles de mauvais augure, s'approchant de Cuddy, lui dit tout bas : — Fils de la sainte Mause Headrigg, ne cours pas à ta ruine en restant plus long-temps avec ce fils de la perfidie et de la perdition; éloigne-toi promptement, car la vengeance est derrière toi.

Il lui montra en même temps la croisée, par laquelle Cuddy, profitant de cet avis salutaire, sortit de la chambre beaucoup plus vite qu'il n'y était entré.

— Les fenêtres me portent malheur, dit-il dès qu'il fut en plein air. Sa seconde réflexion fut pour son maî-

tre. Ils le tueront, les scélérats! et ils s'en applaudiront comme d'une bonne action!.... Il faut que je coure du côté d'Hamilton; je rencontrerai peut-être quelques-uns de nos gens qui viendront avec moi à son secours.

Cuddy entra dans l'écurie, s'empara du meilleur cheval qu'il put trouver, au lieu du sien trop fatigué, et prit au grand galop le chemin qui conduisait vers Hamilton.

Le bruit des pas d'un cheval troubla d'abord les dévotions des fanatiques; mais ils se rassurèrent quand l'éloignement les empêcha de l'entendre.

Macbriar avait terminé sa prière; Henry, voyant qu'on gardait le même silence à son égard, quoique tous les yeux fussent fixés sur lui, résolut de hâter une explication.

— Vous me faites un accueil bien extraordinaire, dit-il. J'ignore en quoi je puis l'avoir mérité.

— Honte et malheur à toi! répéta Mucklewrath en se relevant comme en sursaut : malheur à toi! la sainte parole que tu as dédaignée deviendra un rocher pour t'écraser et t'anéantir; la lance que tu aurais voulu briser te percera le sein : nous avons prié et demandé au ciel une victime pour servir de bouc émissaire, pour expier les péchés de la congrégation, et voilà que la tête d'un coupable nous est livrée entre les mains. Il s'est introduit parmi nous par la fenêtre, comme un voleur : c'est un bouc trouvé dans le bois, et dont le sang rachètera l'Église de la vengeance; ce lieu sera désormais appelé *Jehovah Jirah*, car le sacrifice aura lieu. Préparez-vous donc à lier la victime aux angles de l'autel.

Plusieurs de ces hommes se levèrent, et Morton regrettait bien de s'être si témérairement engagé dans leur compagnie. Il n'avait d'autre arme que son épée, et il voyait chaque whig armé de deux pistolets, tandis qu'il avait laissé les siens à la selle de son cheval : il ne pouvait donc espérer que la résistance le tirerait de leurs mains.

L'intervention de Macbriar le sauva pour un moment.

— Arrêtez, mes frères, s'écria-t-il, ne tirez pas le glaive avec précipitation, de peur que le sang de l'innocent ne retombe sur nos têtes... Approche, dit-il à Morton, et réponds-moi. Nous compterons avec toi, avant de venger la cause que tu as trahie. N'as-tu pas résisté à la parole de vérité avec un front de pierre dans toutes les assemblées de l'armée ?

— Oui ! oui ! cria-t-on d'une voix unanime.

— Il a toujours conseillé la paix avec les méchans, dit l'un d'eux.

— Il a parlé de tolérance et d'indulgence, dit un autre.

— Il aurait voulu vendre l'armée à Monmouth, ajouta un troisième. Il a été le premier à abandonner le brave Burley, qui résistait encore ; je l'ai vu fuyant dans la plaine long-temps avant que le feu eût cessé près du pont.

— Messieurs, si vous avez résolu de me condamner sans m'entendre, dit Morton, ma vie est peut-être en votre pouvoir, mais vous en répondrez devant Dieu et devant les hommes.....

De nouvelles clameurs l'empêchèrent de continuer.

— Laissez-le parler, dit Macbriar, le ciel sait que

nos entrailles se sont émues pour lui. Nous avons voulu l'éclairer des lumières célestes, il a fermé les yeux ; lui faire entendre la vérité, il a bouché ses oreilles.

Morton, ayant obtenu silence, expliqua les raisons qui l'avaient conduit au camp du duc de Monmouth, rendit compte de l'entretien qu'il avait eu avec lui, détailla sa conduite pendant l'action, et finit par dire que si chacun avait voulu combattre comme lui, l'armée presbytérienne, au lieu d'être dispersée et détruite, serait triomphante, ou du moins en état d'obtenir des conditions de paix favorables.

— Vous l'entendez ! dit un des caméroniens. — Il vient d'avouer ses vues charnelles, son érastianisme ; qu'il meure !

— Paix ! dit Macbriar, j'ai encore à l'interroger.

— N'est-ce point par ton secours que le réprouvé Evandale a échappé à la mort et à la prison ? N'est-ce pas toi qui a sauvé du tranchant du glaive Miles Bellenden et sa garnison de coupe-jarrets ?

— Si ce sont là les crimes que vous avez à me reprocher, dit Morton, je suis fier de les avouer.

— Vous l'entendez ! dit Macbriar ; et n'est-ce pas pour une femme madianite, une enfant du prélatisme, une des embûches de l'Ennemi ? n'est-ce pas pour l'amour d'Edith Bellenden ?

— Vous êtes incapable, s'écria vivement Morton, d'apprécier mes sentimens pour cette jeune dame ; mais, n'eût-elle pas existé, j'aurais agi de la même manière.

— Tu es un rebelle endurci à la vérité... Mais, en sauvant ainsi la vieille Marguerite Bellenden et sa petite-

fille, ton but n'était-il pas de faire avorter les sages projets de John Balfour de Burley, à qui Basile Olifant avait promis de le joindre avec tous ses vassaux, s'il héritait des possessions de ces deux femmes?

— Jamais je n'ai entendu parler de cet infame projet. Votre religion vous permet-elle donc d'employer des moyens aussi immoraux pour augmenter votre nombre?

— Paix! il ne t'appartient pas d'instruire des professeurs consciencieux, ni d'interpréter les obligations du covenant, dit Macbriar un peu déconcerté. Au surplus vous avez avoué assez de crimes et de trahisons pour attirer la colère du ciel sur une armée, fût-elle aussi nombreuse que les grains de sable qui sont sur le bord de la mer. Nous disions avec Josué : — Pourquoi Israël a-t-il fui devant ses ennemis? C'est en ce moment que vous avez paru devant nous. La Providence vous a livré entre nos mains pour vous faire subir le châtiment dû à celui dont les iniquités ont fait tomber le courroux de Dieu sur Israël. Nous serions coupables, si nous vous laissions la vie... Ecoutez-moi donc bien : c'est aujourd'hui le jour du sabbat, nous ne le profanerons point par l'effusion du sang; mais, dès que cette horloge aura marqué minuit, vous serez rayé de la liste des vivans. Profitez donc des courts instans qui vous restent, et préparez-vous pour l'éternité..... Mes frères, saisissez le prisonnier, et emparez-vous de ses armes.

L'ordre fut donné et exécuté si promptement par ceux qui se trouvaient près de Morton, qu'il se vit désarmé avant d'avoir pu se mettre en défense. Observant un silence morne et farouche, les fanatiques se placèrent autour d'une table, et y firent asseoir Morton

de manière à ce qu'il eût devant les yeux l'horloge qui marquait les minutes dont devait encore se composer son existence. On servit le souper sur la table, on en offrit une part à Morton ; mais on juge bien que, dans la situation où il se trouvait, le besoin de satisfaire son appétit n'était pas ce qui l'occupait le plus. Bientôt après, les puritains se remirent en prières. Macbriar s'adressa à la Divinité pour implorer d'elle un signe qui démontrât qu'elle agréait le sacrifice sanglant qu'ils allaient lui offrir. Ses auditeurs étaient tout attention, comme pour épier les preuves de l'approbation céleste, et de temps en temps leurs sombres regards se tournaient sur le cadran pour voir avancer le moment de l'exécution.

L'œil de Morton prenait souvent la même direction, pendant qu'il réfléchissait tristement que sa vie n'irait pas au-delà du temps que l'aiguille mettrait à parcourir l'étroite portion du cercle terminée par l'heure fatale.

Sa confiance religieuse, ses principes inaltérables d'honneur, et le sentiment de son innocence, lui firent passer cet intervalle terrible avec moins d'agitation que lui-même n'aurait cru en éprouver si cette circonstance critique lui eût été prédite. Il y avait cependant en lui l'absence de ce sentiment qui le soutint naguère dans une situation semblable, lorsqu'il était au pouvoir de Claverhouse. Alors il savait que parmi les spectateurs il en était beaucoup qui le plaignaient et d'autres qui approuvaient sa conduite. Mais cette fois, au milieu de ces forcenés fanatiques, dont le visage farouche allait s'animer de joie en voyant son exécution, sans amis pour l'encourager par de douces paroles, ou par un re-

gard de sympathie, forcé d'attendre que le glaive destiné à le frapper sortît lentement du fourreau, et condamné à avaler goutte à goutte l'amère liqueur de la mort, il n'est pas étonnant qu'il fût moins calme que dans un danger précédent. En considérant les bourreaux, il croyait les voir se transformer en spectres, comme dans le délire de la fièvre ; et, son imagination l'emportant sur la réalité, il était près de se croire entouré plutôt de démons que d'êtres vivans; le sang semblait rougir les murailles, et le bruit régulier de la pendule retentissait à son oreille, comme si chaque son était un coup de poignard.

Ce fut avec peine qu'il sentit chanceler son ame sur les rives de l'autre monde. Il fit un effort sur lui pour se recueillir et implorer le ciel ; et, dans son trouble, il se servit des paroles d'une prière qu'on trouve dans le livre de l'église anglicane (1). Macbriar, dont la famille était de cette secte, reconnut aussitôt les mots que prononçait le prisonnier à demi-voix.

— Il ne manquait plus que cela, dit-il en rougissant de colère, pour arracher de mon cœur toute répugnance charnelle à répandre le sang. C'est un hérétique qui est entré dans le camp, déguisé en érastien. Tout ce qu'on a dit de lui, et plus encore, doit être vrai. Que son sang retombe sur sa tête perfide! Qu'il descende à Tophet, portant à la main le livre où il puise ses prières.

— J'élève ma voix contre lui! s'écria le frénétique Habacuc. De même que le soleil recula de dix degrés sur le cadran, pour annoncer la guérison du saint roi

(1) *Book of common prayer of the church of England.* — Éd.

Ézéchias, il va avancer en cette occasion, afin que l'impie soit enlevé du milieu du peuple, et le covenant établi dans sa pureté.

S'élançant à l'instant sur une chaise avec l'air d'un énergumène, il étendait l'index de sa droite pour placer l'aiguille du cadran sur l'heure fatale ; les glaives étaient déjà tirés pour immoler Morton, lorsqu'un des caméroniens arrêta la main de Mucklewrath.

— Silence ! dit-il, j'entends du bruit.

— C'est le bruit du ruisseau qui coule ici près, dit un autre.

— C'est le vent qui souffle dans les bruyères, dit un troisième.

— C'est bien certainement de la cavalerie, pensa Morton, à qui sa terrible situation donnait une plus grande finesse d'ouïe. Dieu veuille que ce soient des libérateurs !

Le bruit s'approchait, et devenait plus distinct de moment en moment.

— Ce sont des chevaux ! s'écria Macbriar ; voyez qui ce peut être.

— C'est l'ennemi ! s'écria un des assistans qui venait d'ouvrir une fenêtre pour s'en assurer.

Le bruit des hommes et des chevaux se fit entendre alors près de la maison. Tous se mirent en mouvement, les uns pour se défendre, les autres pour prendre la fuite. Au même instant, la porte et les fenêtres furent forcées, et des dragons du régiment des gardes parurent dans la chambre.

— Feu sur les rebelles ! souvenez-vous du cornette Grahame ! Ce cri fut répété de toutes parts.

Plusieurs coups de pistolet partirent en même temps.

A la première décharge un des whigs qui se trouvait à côté de Henry fut blessé mortellement, tomba sur lui, et l'entraîna dans sa chute. Cet événement sauva peut-être la vie de Morton, qui aurait couru de grands risques dans un combat nocturne éclairé seulement par le feu de la cheminée, et qui dura quatre à cinq minutes. Dans ce court espace de temps plusieurs coups de sabre et de pistolet furent échangés.

Dès que les dragons furent maîtres du champ de bataille : — Le prisonnier que gardaient ces misérables est-il sauvé? dit la voix bien connue de Claverhouse. Qu'on le cherche, et qu'on me dépêche ce chien dont les gémissemens me fatiguent.

Les deux ordres furent exécutés. On acheva un blessé qui respirait encore, et Morton, débarrassé du cadavre qui le couvrait, fut relevé par le fidèle Cuddy, qui pouvait à peine modérer sa joie quand il se fut assuré que le sang dont son maître était couvert n'avait pas coulé dans ses veines. Il se hâta de lui apprendre à demi-voix ce qui avait fait arriver ce détachement si à propos.

— Tout en cherchant quelques soldats de notre division pour vous tirer des mains de ces furieux, lui dit-il, j'ai rencontré le parti de Claverhouse, et me trouvant entre le diable et la mer, amenons plutôt le diable, me suis-je dit; car il sera fatigué d'avoir tué toute la nuit, et d'ailleurs il sait que vous avez sauvé lord Evandale, et ensuite les dragons m'ont dit que le duc accorde quartier à tous ceux qui le demandent. Ainsi donc il n'y a qu'à prendre courage, j'espère que tout finira bien.

CHAPITRE XXXIV.

« Fifres, clairons, annoncez la victoire,
» Rendez hommage à la valeur.
» Il vaut mieux vivre un seul jour avec gloire
» Que vivre un siècle sans honneur. »

Anonyme.

Après ce combat ou plutôt cette boucherie, Claverhouse, ayant fait débarrasser la chambre des corps morts, annonça à ses soldats qu'on passerait la nuit en cet endroit, et qu'on partirait le lendemain de grand matin. Il s'occupa ensuite de Morton, et mit une certaine bonté dans la manière dont il lui parla :

— Vous vous seriez évité les dangers que vous avez courus des deux côtés, M. Morton, si vous aviez accordé quelque attention au conseil que je vous avais donné hier matin : n'en parlons plus ; je respecte vos motifs. Vous êtes prisonnier de guerre, à la disposition

du roi et du conseil, mais je veux que vous soyez traité avec tous les égards possibles. Je ne vous demande que votre parole de ne pas chercher à vous échapper.

Morton la lui donna sur-le-champ. Claverhouse le salua avec courtoisie, et, se détournant, appela son sergent-major (1).

— Combien de prisonniers, Holliday? Combien de tués?

— Trois tués dans la maison, deux dans la cour, un dans le jardin, et quatre prisonniers.

— Armés, ou sans armes?

— Trois étaient armés jusqu'aux dents. L'autre est sans armes; il a l'air d'un prêcheur.

— J'entends; une des trompettes de ces têtes rondes. Je lui parlerai demain. Quant aux trois autres, qu'on les mène dans la cour, et un feu de file. N'oubliez pas d'écrire dans le livre d'ordre trois rebelles pris les armes à la main et fusillés, avec la date du jour et le nom de l'endroit : je crois qu'on le nomme Drumshinnel. Qu'on tienne le prêcheur sous bonne garde; comme il n'était pas armé, il faut qu'il subisse un petit interrogatoire; j'y songerai demain, ou peut-être l'enverrai-je au conseil. Je suis las de cette besogne dégoûtante. Qu'on ait les plus grands égards pour M. Morton. Que chacun prenne soin de son cheval. Que mon valet lave le dos de Wildblood avec du vinaigre, je crois que la selle l'a un peu écorché.

Tous ces ordres furent donnés avec sang-froid et du même ton, comme si celui qui commandait ainsi n'attachait pas plus d'importance à l'un qu'à l'autre.

1) *Serjeant-major.*

Les caméroniens, qui tout à l'heure allaient se rendre coupables d'une exécution sanglante, étaient sur le point de servir eux-mêmes de victimes. Ils paraissaient également préparés pour l'une comme pour l'autre extrémité; aucun d'eux ne montra le moindre signe de terreur, quand ils reçurent l'ordre de sortir pour aller subir la mort. Leur sévère enthousiasme les soutint dans cet affreux moment, et ils partirent, l'air calme et en silence, excepté un seul, qui, regardant Claverhouse en face, prononça ces mots d'une voix farouche :

— Malheur à l'homme violent.

Claverhouse ne lui répondit que par un sourire de mépris.

Claverhouse se fit ensuite servir quelque nourriture qu'on lui avait préparée à la hâte, et invita Morton à se mettre à table avec lui, ajoutant que ce jour avait été pour tous deux un jour de fatigue. Il fut impossible à Morton de manger. Les secousses qu'il avait successivement éprouvées lui avaient ôté tout appétit; mais il était dévoré d'une soif ardente, et il témoigna le désir de la satisfaire.

— Je vous ferai raison de tout mon cœur, dit Claverhouse; voilà un pot plein d'ale brune qui doit être bonne, car ces whigs savent toujours où trouver la meilleure. — A votre santé, M. Morton, dit-il en remplissant un verre pour lui, et en lui en présentant un autre.

Morton portait le verre à la bouche, quand une décharge de mousqueterie annonça que les trois prisonniers finissaient d'exister. Il tressaillit, et remit le verre sur la table sans y goûter.

— Vous êtes jeune, M. Morton, dit Claverhouse en vidant le sien tranquillement. Vous n'êtes pas encore habitué à de pareilles scènes, et votre sensibilité ne vous ôte rien de mon estime; mais le devoir et la nécessité finissent par y accoutumer.

— J'espère, dit Morton, que jamais ils ne produiront cet effet sur moi.

— J'ai pensé comme vous, répliqua Claverhouse: croiriez-vous bien qu'au commencement de ma carrière militaire la vue d'un homme blessé me faisait frémir, comme si son sang eût coulé de mes propres veines? Et cependant, si vous écoutez un de ces fanatiques, il vous dira que j'en bois un verre tous les matins. Mais au fait, M. Morton, pourquoi la mort qui nous environne de toutes parts nous causerait-elle tant d'épouvante? Entendons-nous une heure qui ne sonne pas le trépas de l'un de nous? Pourquoi donc nous inquiéter de prolonger notre existence ou celle des autres? C'est une véritable loterie. Minuit devait être votre dernière heure; elle a sonné: vous êtes vivant, et les coquins qui comptaient vous assassiner n'existent plus. Qu'est-ce que la douleur qu'on éprouve pour mourir! elle ne vaut pas la peine d'y songer, puisque tôt ou tard il faut la subir d'une manière ou d'une autre. Quand je pense à la mort, M. Morton, c'est dans l'espoir de la trouver un jour sur le champ de bataille, après avoir bien combattu, au milieu des cris de victoire: voilà ce qui vaut la peine de vivre, la peine d'avoir vécu.

Claverhouse achevait à peine ces paroles, les yeux brillant d'un enthousiasme guerrier, quand une figure sanglante qui semblait sortir de terre, parut dans un coin de la chambre, et fit reconnaître à Morton les

traits de l'énergumène Habacuc, défigurés par le sang et par les approches de la mort.

Il fixa sur Claverhouse des yeux où brillait encore le feu à demi éteint d'un délire fanatique, et s'écria avec son geste farouche :

— Te fieras-tu à ta lance et à ton arc, à ton coursier, à ta bannière? et Dieu ne te demandera-t-il pas compte du sang innocent? Te glorifieras-tu dans ta sagesse, ton courage et ta force, et le Seigneur ne te jugera-t-il point? Les princes pour qui tu as vendu ton ame à l'ennemi des hommes descendront de leur trône, et seront bannis dans les terres étrangères; leur nom deviendra un sujet de désespoir, d'étonnement, de mépris et de malédiction. Toi qui as bu à la coupe de la fureur, et t'es enivré jusqu'au délire, le souhait de ton cœur sera exaucé pour ta perte, et l'espérance de ton orgueil se détruira. Je te somme, John Grahame, de comparaître devant le tribunal de Dieu, pour répondre du sang innocent que tu as versé par flots.

Il passa sa main droite sur son visage sanglant, et la leva au ciel, en proférant ces mots à haute voix; puis il ajouta plus bas : —Jusques à quand, Seigneur, source de toute vérité et de sainteté, laisseras-tu sans vengeance le sang des saints!

En prononçant ces derniers mots, il se laissa tomber sans chercher à se retenir, et expira avant que sa tête eût touché le sol.

Cette nouvelle scène ajouta encore à l'émotion de Morton, et il ne put s'empêcher d'être frappé de l'analogie singulière qui existait entre les dernières paroles de ce frénétique et les sentimens que venait d'exprimer Claverhouse.

Deux dragons qui se trouvaient dans la chambre, tout endurcis qu'ils étaient par l'habitude de répandre le sang, ne purent voir cette apparition inattendue, et entendre l'espèce de prophétie dont elle fut accompagnée, sans un mouvement de crainte. Ils restèrent pâles, immobiles, les yeux fixes, comme dans un état de stupeur.

Claverhouse seul ne montra aucune émotion. A l'instant où Habacuc se leva de terre, il saisit ses pistolets; mais il s'aperçut aussitôt qu'il était mourant, et, les remettant sur la table, il écouta avec le plus grand sang-froid ses prédictions menaçantes.

— Comment cet homme s'est-il trouvé là? dit-il dès qu'Habacuc eut cessé de parler et fut retombé à terre. — Hé bien, ajouta-t-il en s'adressant au dragon qui était le plus près de lui, me répondrez-vous? que signifie cet air effaré? voulez-vous que je vous croie assez poltron pour avoir peur d'un mort?

Le dragon répondit en bégayant qu'il fallait que ses camarades ne l'eussent pas aperçu quand ils avaient enlevé les trois autres cadavres. Ils étaient d'autant plus excusables, qu'il était tombé à l'extrémité de la salle opposée à la cheminée, dans un endroit où un ou deux manteaux avaient été jetés sur lui par mégarde.

— Hé bien! emportez-le donc maintenant, au lieu d'ouvrir de grands yeux et de rester les bras croisés, à moins que vous n'ayez peur qu'il ne vous morde pour donner un démenti au vieux proverbe. — Voilà du nouveau, M. Morton; des morts qui ressuscitent pour venir nous faire des menaces! — Il faut que je fasse repasser les sabres de mes garnemens; ils font ordinairement leur besogne beaucoup mieux. Mais nous avons

eu une terrible journée, ils ont le bras fatigué, et je crois que vous et moi, M. Morton, nous ne serons pas fâchés de goûter quelques heures de repos.

En finisant ces mots, il prit une lumière, souhaita le bonsoir à Morton, et passa dans l'appartement qu'on lui avait préparé.

On conduisit alors Morton dans une autre chambre. Resté seul, son premier soin fut de remercier le ciel de l'avoir sauvé du danger par les mains de ceux qui semblaient devoir être ses plus dangereux ennemis. Il pria aussi la Providence de le guider à l'avenir dans des temps si difficiles; et après avoir rendu graces à l'Être suprême, il se laissa aller au sommeil, dont il avait un si grand besoin.

CHAPITRE XXXV.

« Les avocats sont prêts ; l'accusateur s'avance,
» Les juges, au front morne, ont déjà pris séance. »

Gay. *L'opéra du Gueux.*

Un sommeil si profond avait succédé à l'agitation que Morton avait éprouvée la veille, qu'il savait à peine où il se trouvait, quand il fut éveillé en sursaut par le bruit des chevaux, les cris des soldats et le son des trompettes. A peine avait-il eu le temps de se lever, que Holliday vint l'avertir, de l'air le plus respectueux, que le général (Claverhouse avait alors ce rang) espérait avoir le plaisir de sa compagnie sur la route.

Il se trouve dans la vie des situations où une invitation est un ordre; Morton crut avec raison qu'il était dans cette position, et il se rendit sur-le-champ auprès de Claverhouse. Il trouva son cheval sellé et bridé, et

Cuddy prêt à le suivre. On semblait les traiter non en prisonniers, mais comme s'ils avaient fait partie de la troupe : cependant on les avait désarmés ; mais Claverhouse remit lui-même à Morton son épée, arme qui, à cette époque, était la marque distinctive d'un homme de qualité. Lorsqu'on se mit en route, il le fit placer à côté de lui, et il semblait prendre plaisir à sa conversation. Mais plus Morton l'entendait parler, plus il se trouvait embarrassé pour fixer ses idées sur son véritable caractère. Son urbanité, la politesse de ses manières, ses sentimens généreux et chevaleresques, son dévouement à la cause de son roi, sa pénétration et sa connaissance profonde du cœur humain, forçaient l'approbation, et excitaient l'admiration de tous ceux qui conversaient avec lui : mais son indifférence pour la vie des hommes, les violences et les cruautés qu'il autorisait dans ses soldats, et qu'il leur commandait même quelquefois, son mépris pour tout ce qui était d'une classe inférieure à la sienne, formaient un contraste qui repoussait loin de lui ceux que ses aimables qualités n'auraient pas manqué de subjuguer. Morton ne put s'empêcher de le comparer intérieurement à Burley ; et cette idée prenant possession de son esprit, il laissa échapper quelques mots qui la firent entrevoir.

— Vous avez raison, dit Claverhouse en souriant, parfaitement raison. Nous sommes tous deux des fanatiques, mais il y a quelque différence entre le fanatisme inspiré par l'honneur, et celui que fait naître une sombre et farouche superstition.

— Et cependant vous versez tous deux le sang sans remords et sans pitié, repartit Morton, incapable de cacher ses sentimens.

— Il est vrai, dit Claverhouse avec le même sang-froid ; mais il y a, je crois, une grande différence entre le sang de braves soldats, de gentilshommes loyaux, de prélats vertueux, et la liqueur rouge qui coule dans les veines de paysans grossiers, d'obscurs démagogues, de misérables psalmodieurs. Ne faites-vous pas une distinction entre une bouteille d'un excellent vin et un pot de mauvaise bière ?

— Votre comparaison est trop subtile pour moi. Dieu a donné la vie au paysan comme au prince, et celui qui détruit son ouvrage sans un motif bien puissant, et au gré de son caprice, lui en rendra compte dans l'un comme dans l'autre cas. Et, par exemple, ai-je plus de droit aujourd'hui à la protection du général Grahame que la première fois que je l'ai vu ?

— Et que vous avez vu la mort de si près, voulez-vous dire ? Hé bien, je vous répondrai franchement : je ne voyais alors en vous que le fils d'un ancien chef de rebelles, le neveu d'un vieux laird avare ; maintenant je vous connais mieux, je sais que vous avez un caractère que j'honore dans un ennemi autant que je l'aime dans un ami. J'ai pris bien des informations sur vous depuis notre première rencontre, et j'espère que vous voyez que leur résultat ne vous a pas été défavorable.

— Cependant je suis....

— Vous êtes le même aujourd'hui que vous étiez alors, j'en conviens ; mais comment pouvais-je le savoir ? Ce n'est que depuis ce temps que j'ai appris à vous apprécier. Au surplus, la résistance même que j'ai opposée à ceux qui intercédaient en votre faveur doit vous prouver que dès lors j'avais conçu une assez haute opinion de vos talens.

— Pensez-vous, général, que je doive être très-reconnaissant d'une telle preuve d'estime?

— Allons, allons, vous faites le pointilleux, reprit Claverhouse. Je vous dis que je vous croyais tout autre. Avez-vous jamais lu Froissart?

— Non, répondit Morton.

— J'ai envie, dit Claverhouse, de vous procurer six mois de prison pour vous faire jouir de ce plaisir. Ses chapitres m'inspirent plus d'enthousiasme que la poésie elle-même. Avec quel sentiment chevaleresque ce noble chanoine réserve ses belles expressions de douleur pour la mort du brave et noble chevalier, dont la perte est à déplorer, tant sa loyauté était grande, sa foi pure, sa valeur terrible à l'ennemi, et son amour fidèle. Ah, *benedicite!* comme il se lamente sur la perte de cette perle de chevalerie, quel que soit le parti qu'elle ait orné. Mais certes, quant à quelques centaines de vilains nés pour labourer la terre, le noble historien témoigne pour eux aussi peu, peut-être moins de sympathie que John Grahame de Claverhouse lui-même.

— Vous avez pourtant, général, un paysan parmi vos prisonniers; et, malgré le mépris que vous affichez pour une profession que quelques philosophes ont regardée comme aussi utile que celle de soldat, je prendrai la liberté de solliciter vivement votre protection pour lui.

Claverhouse prit son livre de *mementos*, et y jetant un coup d'œil: — Vous voulez parler, dit-il, d'un Hatherick, Hedderich, ou, — ou, — Headrigg. Oui, Cuthbert, ou Cuddy Headrigg. — Je le tiens ici. — Oh! ne craignez rien pour lui, s'il veut seulement ne pas être intraitable. — Les dames de Tillietudlem m'avaient dit

un mot en sa faveur. Il doit épouser leur femme de chambre, je crois.

— Je ne lui soupçonne pas l'ambition d'être martyr.

— Tant mieux pour lui! D'ailleurs, quoi qu'il pût avoir fait, je le protégerais à cause de l'erreur salutaire qui le jeta dans nos rangs la nuit dernière, lorsqu'il cherchait à vous procurer du secours. Il a eu confiance en moi, et c'est un titre pour que je ne l'abandonne pas. Mais, à vous parler sincèrement, il y a long-temps que j'ai les yeux ouverts pour surveiller sa conduite. — Holliday, donnez-moi le livre noir.

Le sous-officier remit à son commandant un registre qui contenait les noms, par ordre alphabétique, de tous ceux qu'on croyait devoir considérer comme suspects d'avoir des intentions hostiles contre le gouvernement. Claverhouse le feuilleta en continuant sa route:

— Gumblegumption, ministre autorisé, âgé de cinquante ans, rusé, hypocrite... Ce n'est pas cela. — Heathercat, prédicateur proscrit, zélé caméronien, tenant un conventicule sur les monts Campsie. — Je me trompe... — Ah! m'y voici : Cuthbert Headrigg. Sa mère, puritaine exaltée. Quant à lui, c'est un garçon fort simple, mais sans génie; excellent tireur, meilleur pour la main que pour la tête. On pourrait l'attacher à la bonne cause, sans son attachement pour.....

Ici Claverhouse regarda Morton, et ferma son livre.

— Le dévouement, la fidélité, M. Morton, sont des vertus qui ne sont jamais perdues avec moi. Vous pouvez compter sur la vie de ce jeune homme.

— Un esprit comme le vôtre, dit Morton, n'est-il pas révolté d'un système qui exige des enquêtes si minutieuses sur des individus si obscurs?

— Supposez-vous, répondit le général avec un peu de hauteur, que ce soit *nous* qui prenions cette peine? Les desservans de chaque paroisse recueillent ces renseignemens pour eux-mêmes. Ils connaissent mieux que personne les brebis noires du troupeau. Il y a trois ans que j'ai votre portrait.

— En vérité! s'écria Morton; voudriez-vous me faire le plaisir de me le montrer?

— Volontiers, répondit Claverhouse, je n'y vois pas d'inconvénient; car, devant quitter l'Écosse probablement pour quelques années, vous ne pouvez vous venger du peintre.

Ces mots, prononcés avec un air d'indifférence, firent tressaillir Morton en lui annonçant l'exil loin de son pays natal: avant qu'il pût répondre Claverhouse, ouvrant alors une seconde fois le registre, lut ce qui suit:

— Henry Morton, fils de Silas Morton, colonel de cavalerie pour le parlement d'Écosse, neveu de Morton de Milnwood. — Éducation imparfaite, mais du courage au-dessus de son âge. — Adroit à tous les exercices; — indifférent pour les formes de religion, mais penchant pour le presbytérianisme. — A des idées exaltées et dangereuses sur la liberté de penser et d'écrire. — Flotte entre les opinions des latitudinariens et celles des enthousiastes. — Fort aimé de tous les jeunes gens des environs. — D'un caractère doux, modeste et tranquille, et cependant un esprit ardent, une tête de feu. Il est.....

— Vous voyez, M. Morton, continua le général, que ces mots sont suivis de trois croix rouges, ce qui signifie trois fois dangereux. Vous étiez donc un homme important à surveiller. — Mais que me veut ce messager?

Un homme à cheval s'approcha de lui en ce moment, et lui remit une lettre. Claverhouse l'ouvrit, la lut avec un sourire dédaigneux, et s'adressant au courrier : — Dites à votre maître, lui dit-il d'un air de mépris, qu'il envoie ses prisonniers à Édimbourg. Il n'y a pas d'autre réponse.

Se tournant alors vers Morton : — C'est un de vos alliés, reprit-il, mais je devrais plutôt dire un allié de votre ami Burley, qui abandonne votre cause. Écoutez son style : « — Mon cher monsieur, » je ne sais pas d'où lui vient ce ton d'intimité, « je supplie Votre Excellence « de recevoir mes humbles félicitations sur la victoire « que l'armée de Sa Majesté vient de remporter. J'ai « l'honneur de vous donner avis que j'ai fait prendre « les armes à mes vassaux pour arrêter les fuyards. J'ai « déjà fait plusieurs prisonniers, etc. *Signé* Basile Oli- « fant. » — Vous le connaissez sans doute de nom?

— N'est-ce pas un parent de lady Marguerite Bellenden?

— Le dernier héritier mâle de son père, quoiqu'à un degré fort éloigné, amant de la belle Edith, qui lui a été refusée parce qu'il en était indigne, mais surtout admirateur du domaine de Tillietudlem et de toutes ses dépendances.

— Il prenait un mauvais moyen de recommandation auprès de cette famille, dit Morton, en entretenant des liaisons avec notre malheureux parti.

— Oh! mais le prudent Basile est homme à jouer différens rôles. Il était mécontent — du gouvernement, parce qu'il n'avait pas voulu annuler en sa faveur le testament que le comte de Torwood avait fait au profit de sa fille; — de lady Marguerite, parce qu'elle lui avait

refusé miss Bellenden ; — et de cette dernière, parce qu'elle ne pouvait souffrir sa gaucherie et sa grande taille. Il entra donc en correspondance avec Burley, et fit une levée d'hommes dans le dessein de le secourir, — s'il n'avait pas besoin de secours, c'est-à-dire si vous nous aviez battus hier. — Aujourd'hui que nous sommes vainqueurs, le coquin change de ton : il prétend qu'il n'a agi que pour le service du roi, et je suis porté à croire que le conseil prendra ses protestations pour argent comptant, quoiqu'il sache fort bien que ce n'est que de la fausse monnaie ; et l'on fera pendre ou fusiller quelques douzaines de pauvres fanatiques, tandis que ce fourbe, enveloppé de son hypocrisie comme d'une peau de renard, jouira de l'honneur qui n'est dû qu'à la loyauté.

C'est en conversant ainsi sur différens objets qu'ils parvinrent à trouver moins longue la route qu'ils avaient à faire. Claverhouse parla toujours à Morton avec la plus grande franchise, et le traita en ami et en compagnon plutôt qu'en prisonnier. Henry était encore incertain du sort qui l'attendait, et cependant les heures qu'il passa dans la société de cet homme extraordinaire, dont l'imagination était aussi riche et aussi fertile que sa connaissance du cœur humain était profonde, lui parurent les plus courtes de toutes celles qui s'étaient écoulées depuis qu'il avait été jeté dans le torrent des affaires publiques. Il se trouvait en ce moment comme un cavalier qui a lâché les rênes, et qui, s'abandonnant à son coursier, s'épargne au moins la peine de diriger sa marche.

Ils voyagèrent ainsi jusqu'à Edimbourg, leur suite s'augmentant continuellement de divers détachemens

de cavalerie qui les rejoignaient et qui amenaient presque tous un plus ou moins grand nombre de prisonniers.

Comme ils étaient sur le point d'entrer dans cette ville :

— Je sais, dit Claverhouse, que le conseil privé, sans doute pour donner, par ses démonstrations de joie, une preuve de la terreur dont il a été frappé, a décidé que nous ferions une espèce d'entrée triomphale dans Edimbourg, traînant à notre suite nos captifs, comme les généraux romains. Mais je n'aime pas à me donner en spectacle, et je veux vous éviter le désagrément d'en faire partie.

Il appela Allan, qui était alors son lieutenant-colonel, le chargea du commandement de la cavalerie, et, prenant un chemin détourné, il entra incognito dans la ville avec Morton, suivi de quelques domestiques.

En arrivant à la maison qu'il occupait dans une des principales rues d'Edimbourg, il fit entrer Morton dans un appartement, où il le laissa seul en lui disant qu'il comptait sur sa parole de ne pas en sortir.

Après avoir passé un quart-d'heure à réfléchir sur les vicissitudes qu'il avait éprouvées depuis un mois, Morton entendit dans la rue un grand bruit qui l'engagea à s'approcher de la fenêtre. Les trompettes, les clairons, les tambours, se faisaient entendre au milieu des acclamations de la multitude, et annonçaient l'arrivée de la cavalerie royale. Les magistrats étaient allés recevoir les vainqueurs à la porte de la ville, et ils marchaient à la tête de la pompe triomphale, précédés de leurs hallebardiers. Derrière eux on portait sur des piques les têtes de deux rebelles, et leurs mains que, par une barbare dérision, l'on approchait souvent l'une

de l'autre dans une attitude suppliante. Ces trophées sanglans appartenaient à deux prédicateurs qui avaient été massacrés dans la plaine de Bothwell. Après eux venait une charrette conduite par le valet de l'exécuteur des hautes œuvres, sur laquelle étaient placés Macbriar et deux autres prisonniers, qui paraissaient être de la même profession : ils étaient tête nue, chargés de fers; mais ils ne semblaient ni abattus par le destin de leurs compagnons, dont on portait devant eux les tristes restes, ni intimidés par la crainte de la mort à laquelle ces préliminaires leur annonçaient assez clairement qu'ils étaient destinés : ils jetaient des regards fermes sur le peuple qui les entourait, et semblaient en quelque sorte triompher de leurs vainqueurs.

Derrière ces prisonniers abandonnés aux insultes de la canaille, qui leur jetait de la boue et des pierres, marchait un corps de cavaliers brandissant leurs sabres, et poussant des acclamations auxquelles répondaient les cris de la populace, qui, dans toutes les grandes villes, est toujours satisfaite quand on lui permet de se livrer à de bruyantes clameurs.

Venaient ensuite les prisonniers principaux, dont le nombre montait à plus de cent. Ceux qui avaient le grade de chef marchaient en avant : les uns liés sur leurs chevaux, vers la queue desquels leur visage était tourné; les autres attachés à de pesantes barres de fer qu'ils étaient obligés de porter dans leurs mains, comme les galériens qui voyagent en Espagne pour se rendre au port où ils doivent être embarqués. On portait en triomphe les têtes de ceux qui avaient péri, les unes au bout des piques, les autres dans des sacs, avec les noms de ces malheureux pour étiquette. Tels étaient les objets hideux qui

précédaient les victimes encore vivantes de cette procession, victimes qui semblaient dévouées à la mort auissi certainement que si elles avaient été coiffées du *san-benito* des hérétiques condamnés à figurer dans un *auto-da-fe*.

Derrière venait la foule obscure des prisonniers: les uns annonçaient par leurs regards fiers et intrépides qu'ils étaient encore convaincus de la justice de la cause pour laquelle ils avaient combattu, et que la mort même ne pouvait refroidir l'ardeur de leur enthousiasme; les autres, abattus et consternés, semblaient se reprocher l'imprudence qu'ils avaient commise en épousant un parti que la Providence avait abandonné, et déjà ils s'occupaient à chercher quelque subterfuge pour échapper au sort qui les menaçait: quelques-uns, accablés de faim, de soif et de lassitude, semblaient un troupeau de moutons qu'un boucher force à marcher vers la tuerie sans qu'ils sachent s'il s'agit de les tondre ou de les égorger; ils ne laissaient voir ni crainte, ni désir, ni espérance, absorbés par le sentiment de leur malheur, sans en avoir peut-être une idée bien distincte.

Une file de cavaliers bordait leurs rangs de chaque côté, et le reste de la cavalerie était précédé d'une musique militaire qui exécutait des airs de triomphe interrompus à chaque instant par les acclamations de la multitude.

Morton se sentit désolé à la vue d'un pareil spectacle; et, en reconnaissant, parmi les prisonniers et les têtes au bout des piques, des traits qui lui avaient été familiers pendant la courte durée de l'insurrection, il se laissa tomber sur une chaise, dans un état d'horreur et de stupéfaction, et il n'en fut retiré que par la voix

de Cuddy : il entra dans la chambre, pâle comme un mort; ses cheveux se dressaient sur sa tête, et les dents lui claquaient d'effroi.

— Que le ciel nous pardonne! monsieur Henry, s'écria-t-il; que Dieu ait pitié de nous! Il faut que nous paraissions à l'instant devant le conseil. Hé! mon Dieu, que veulent-ils donc qu'un pauvre homme comme moi dise devant tant de lords et de seigneurs? Mais ce n'est pas tout; ma mère est partie de Glascow. Elle vient pour me voir rendre témoignage, suivant son jargon; ce qui veut dire pour me voir pendre. Mais Cuddy n'est pas encore si bête, et s'il peut éviter la corde, au diable tous les témoignages! — Mais voici Claverhouse lui-même. — Dieu nous préserve ! dirai-je encore une fois.

Claverhouse entra en ce moment. — Il faut vous rendre de suite devant le conseil, M. Morton, lui dit-il en le saluant avec sa politesse et son aisance ordinaires. Votre domestique doit aussi vous y suivre. Vous n'avez rien à craindre pour votre sûreté ni pour la sienne; mais je vous avertis que vous serez peut-être témoin d'une scène qui vous sera pénible à supporter. J'aurais voulu vous l'éviter, mais je n'ai pu y réussir. Ma voiture nous attend. Partirons-nous?

C'était encore une de ces invitations dont Morton n'avait aucun moyen de se défendre, quoiqu'elle ne lui fût pas très-agréable. Il se leva sur-le-champ et suivit Claverhouse.

En descendant l'escalier : — Oui, lui dit Claverhouse, vous vous tirerez d'affaire à bon marché, et votre domestique en fera autant, s'il peut retenir sa langue.

Cuddy entendit ces paroles, et fut transporté de joie. — Ma langue sera bien tranquille, pensa-t-il; mais

pourvu que ma mère ne vienne pas mettre son doigt dans le pâté!

Comme il sortait, la vieille Mause, qui le guettait à la porte, le saisit par le bras. — Mon fils! mon fils! s'écria-t-elle, que je suis aise et glorieuse, quoique triste et humiliée en même temps, de voir que la bouche de mon fils va rendre témoignage à la vérité en plein conseil, comme son bras l'a fait sur le champ de bataille!

— Paix donc, ma mère, paix donc! s'écria Cuddy d'un air d'impatience, est-ce le moment de parler de pareilles choses? Je ne témoignerai rien d'un côté ni d'un autre; croyez-vous que j'aie envie d'être pendu? J'ai parlé à M. Poundtext, que j'imiterai; il a fait toutes les déclarations qu'on a voulu, et il a obtenu grace pour lui et pour son troupeau; et voilà un ministre qui gagne bien son argent. Je n'aime pas vos sermons qui finissent par un psaume à Grass-Market (1).

— Ah! Cuddy, mon cher Cuddy, je serais fâchée qu'il vous mésarrivât, dit Mause, partagée entre le désir de sauver l'ame ou le corps de son fils; mais souvenez-vous que vous vous êtes battu pour la foi, et n'allez pas, dans la crainte de perdre les consolations humaines, vous retirer de la sainte lutte!

— C'est bon! c'est bon!..... Sans doute je ne me suis que trop battu; mais je n'ai pas encore été pendu, et Dieu sait que je ne me laisserai pas pendre, si je puis l'empêcher.

— Mais, mon fils, songez bien que si vous souillez votre robe nuptiale.....

(1) Lieu des exécutions à Édimbourg. — Éd.

— Bah! bah! vous voyez qu'on m'attend, reprit Cuddy. Vous me parlez de mariage quand j'ai presque la corde au cou! Allons, ma mère, adieu, il s'agit de ne pas être pendu!

A ces mots, il pria les cavaliers qui veillaient sur lui de le conduire au conseil immédiatement. Claverhouse et Morton avaient pris les devans.

CHAPITRE XXXVI.

« Adieu donc, adieu, mon pays! »

LORD BYRON.

LE conseil privé d'Écosse, qui exerçait le pouvoir exécutif et l'autorité judiciaire depuis la réunion de ce royaume à l'Angleterre, était déjà assemblé dans la grande salle gothique, voisine de l'édifice où se tenaient autrefois les séances du parlement à Edimbourg, quand le général Claverhouse entra, et prit place parmi les juges.

— Vous nous avez apporté des plats de gibier singulièrement assortis, général, dit à Claverhouse, en regardant les trois prisonniers, un des juges qui étaient assis à la droite du président : un corbeau que nous allons entendre croasser, un étourneau qui a l'air de ne savoir où donner de la tête, et un... Comment nommerai-je le troisième?

— Sans chercher de métaphore, milord, répondit Claverhouse, nommez-le un homme à qui je prends un intérêt particulier.

— Je puis dire que c'est un whig au moins ! reprit le premier interlocuteur en tirant une langue qui semblait pouvoir à peine tenir dans sa bouche, et en cherchant à donner à ses traits grossiers une expression de malice qui semblait leur être familière.

— Oui, milord, dit Claverhouse avec son imperturbable sang-froid, un whig, tel que l'était Votre Seigneurie en 1641.

— Vous y êtes pris, milord, s'écria un des conseillers.

— Oui, oui, répondit-il avec un sourire qui ressemblait beaucoup à une grimace : depuis l'affaire de Drumclog on ne peut plus lui parler.

— Greffier, dit le duc de Lauderdale qui présidait le conseil, lisez l'écrit que vous avez préparé.

Le greffier fit lecture d'un acte par lequel le général Grahame de Claverhouse et lord Evandale se rendaient caution, jusqu'à concurrence de dix mille marcs d'argent chacun, qu'Henry Morton de Milnwood sortirait du royaume, et n'y rentrerait que lorsqu'il plairait à Sa Majesté de l'y rappeler. En cas d'infraction de son ban, la peine de mort était prononcée contre lui, et dix mille marcs d'amende pour chacune de ses cautions.

— M. Morton, dit le duc de Lauderdale, acceptez-vous le pardon que vous offre la clémence du roi à ces conditions ?

— Je n'ai pas d'autre choix à faire, milord, répondit Morton.

— Approchez donc, et venez signer votre soumission.

Morton s'avança sans répliquer, bien convaincu qu'il ne pouvait espérer un traitement plus favorable.

Pendant qu'il signait, Macbriar s'écria en gémissant : — Le voilà qui complète son apostasie et reconnaît le tyran charnel ! — « Astre déchu ! astre déchu ! »

— Silence ! dit le conseiller qui avait d'abord parlé à Claverhouse, et qui avait des prétentions à l'esprit : ne vous mêlez pas de goûter à la soupe des autres, vous trouverez la vôtre assez chaude, et elle pourra bien vous brûler le gosier.

— Faites avancer l'autre prisonnier, dit le président après avoir fait placer Morton sur un des sièges qui garnissaient les côtés de la salle ; il a l'air d'un de ces moutons qui sautent les fossés après avoir vu passer les autres.

Cuddy fut conduit par deux fusiliers près de la table devant laquelle les juges étaient assis. Il jeta un regard timide autour de lui, et baissa aussitôt les yeux, saisi de respect à la vue de tant de grands personnages qui s'occupaient de lui ; et, malgré les assurances que Claverhouse avait données à son maître, il n'était pas sans inquiétude sur les suites que pourrait avoir pour lui leur délibération.

Il fit mainte révérence d'un air gauche, et attendit qu'on l'interrogeât.

— Vous êtes-vous trouvé à l'affaire du pont de Bothwell ?

Telle fut la première question qu'on lui adressa, et elle produisit sur lui l'effet d'un coup de tonnerre. Il n'osait avouer la vérité, et il avait assez de bon sens

pour juger qu'en la niant il serait aisément convaincu de mensonge. Il chercha donc à se tirer d'embarras par une réponse évasive, en véritable calédonien.

— Je ne nie pas qu'il ne soit possible que j'y aie été.

— Répondez directement. — Oui ou non. Vous savez que vous y étiez?

— Il ne m'appartient pas de contredire Votre Grace.

— Encore une fois, y étiez-vous, ou n'y étiez-vous pas? dit le duc avec impatience.

— Qui peut savoir où il a été tous les jours de sa vie?

— Coquin, s'écria le général Dalzell, si tu ne réponds pas mieux, je vais te faire sauter les dents de la bouche avec le pommeau de mon poignard. — Crois-tu que nous puissions passer la journée à t'interroger et à te poursuivre de questions en questions comme des chiens qui courent un lièvre?

— Hé bien donc, puisque rien autre chose ne peut vous contenter, écrivez que je ne peux pas nier que je n'y aie été.

— Maintenant, dit le duc, croyez-vous que le fait de s'armer en cette occasion équivale à un acte de rébellion?

— Je ne suis pas trop libre de donner mon opinion sur ce qui pourrait mettre mon cou en danger; mais ce fait ne vaut guère mieux.....

— Mieux que quoi?

— Ne vaut guère mieux que rébellion, comme Votre Honneur l'appelle.

— A la bonne heure, dit le président, voilà ce qui s'appelle répondre. — Et si le roi daigne vous pardonner votre rébellion, prierez-vous le ciel pour le roi et pour son Église?

— Ah ! de tout mon cœur, milord ; et je boirai à sa santé, par-dessus le marché, quand l'ale sera bonne.

— Hé ! dit le duc, c'est un vrai coq !..... Mais qui vous a engagé, mon cher ami, à prendre part à cette révolte ?

— Le mauvais exemple, milord, et une vieille mère folle, sauf le respect que je dois à Votre Seigneurie.

— Fort bien. Je ne crois pas qu'on ait jamais à craindre que tu trames une trahison de ton propre chef. — Expédiez-lui son pardon pur et simple. — Faites avancer ce coquin qui est là-bas.

On amena Macbriar à la place que Cuddy venait de quitter.

On commença de même par lui demander s'il était à la bataille du pont de Bothwell.

— J'y étais, répondit-il d'une voix ferme et assurée.

— Étiez-vous armé ?

— Armé ? — Oui, — de la parole de Dieu, pour encourager ceux qui combattaient pour sa cause.

— C'est-à-dire que vous prêchiez la révolte contre le roi ?

— C'est toi qui l'as dit.

— Vous devez connaître John Balfour de Burley ?

— Si je le connais ! oui, et j'en rends grace à Dieu. C'est un chrétien sincère et zélé.

— Qu'est devenu ce pieux personnage ? où l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Je suis ici pour répondre pour moi-même, et non pour compromettre la sûreté des autres.

— Nous trouverons le moyen de te faire sortir les paroles de la bouche, s'écria Dalzell.

— Si vous pouviez lui persuader qu'il est dans un

conventicule, dit Lauderdale, il n'aurait pas besoin de vous pour parler. — Allons, mon garçon, parlez pendant qu'il en est encore temps. Vous êtes trop jeune pour endurer les souffrances auxquelles vous expose votre obstination.

— Je vous défie, répondit Macbriar en jetant sur les juges un regard de rage et de mépris. Ce n'est pas la première fois que j'ai subi la prison, la torture; et, tout jeune que je suis, j'ai vécu assez long-temps pour avoir appris à mourir quand mon heure sera venue.

— Fort bien! dit Lauderdale; mais il y a certaines choses fâcheuses qui peuvent vous arriver avant la mort; et en même temps il fit entendre le son d'une clochette d'argent qui était placée devant lui sur la table.

A l'instant on tira un rideau cramoisi qui cachait un enfoncement gothique dans le mur de la salle, et l'on y aperçut l'exécuteur des hautes-œuvres, homme de grande taille, d'un aspect hideux, placé devant une table de chêne sur laquelle étaient des instrumens propres à serrer les pouces, et une boîte de fer, appelée *la botte écossaise*, dont on se servait, à cette époque de tyrannie, pour torturer les accusés. Morton, qui ne s'attendait pas à ce spectacle, ne put s'empêcher de tressaillir; mais Macbriar le vit sans pâlir, et ne perdit rien de sa fermeté.

— Connaissez-vous cet homme? lui dit Lauderdale avec un ton de voix sévère et lugubre.

— C'est sans doute, répondit Macbriar, l'infame exécuteur de vos ordres sanguinaires contre la personne des élus de Dieu. Vous et lui, vous êtes également méprisables à mes yeux, et je bénis le ciel qui me donne la force de ne pas craindre les tourmens que vous pou-

vez ordonner, et qu'il peut me faire souffrir. La chair et le sang peuvent frémir dans les souffrances, la faiblesse humaine peut arracher des plaintes et des cris; mais mon ame, je l'espère, est appuyée sur le rocher des siècles.

— Faites votre devoir, dit le duc à l'exécuteur.

Le bourreau s'avança, et, d'une voix rauque, démanda sur quelle jambe du prisonnier il appliquerait d'abord son instrument.

— Qu'il choisisse lui-même, dit le duc; je veux l'obliger dans tout ce qui est raisonnable.

— Puisque vous me laissez ce choix, dit Macbriar en étendant sa jambe droite, prenez ma meilleure; je l'abandonne volontiers dans la cause pour laquelle je souffre.

Le bourreau, aidé de ses valets, enferma la jambe et le genou dans la *botte de fer,* et plaçant un coin du même métal entre le genou et le bord de la machine, prit un marteau et se tint prêt, en attendant de nouveaux ordres. Un homme décemment vêtu, chirurgien de profession, se posta de l'autre côté de la chaise du prisonnier, lui découvrit le bras à nu, et posa son pouce sur l'artère pour régler la torture d'après les forces du malheureux patient. Alors le président du conseil répéta la question d'une voix sévère :

— Où avez vous laissé John Balfour de Burley, la dernière fois que vous l'avez vu?

Le prisonnier, au lieu de répondre, leva les yeux au ciel comme pour implorer la grace divine, et murmura quelques mots dont on n'entendit que les derniers : — Tu as dit que ton peuple serait soumis au jour de ta puissance.

Le duc de Lauderdale promena ses regards sur les divers membres du conseil, comme pour recueillir leurs suffrages muets, et fit lui-même un signe au bourreau, dont le marteau descendit à l'instant sur le coin, qui, s'enfonçant entre le genou et la botte de fer, fit éprouver la douleur la plus cruelle au prisonnier, comme le prouva évidemment le changement qui s'opéra sur son visage. L'exécuteur leva son marteau, et se tint prêt à frapper un second coup.

— Voulez-vous dire, répéta le duc de Lauderdale, où vous avez laissé Balfour de Burley la dernière fois que vous l'avez vu?

— J'ai répondu, dit Macbriar avec résolution, et le second coup fut frappé, puis le troisième, puis le quatrième; mais au cinquième, lorsqu'un coin plus large fut introduit, le malheureux poussa un cri d'angoisse.

Le sang de Morton bouillait dans ses veines pendant cette scène barbare, il ne put en soutenir plus longtemps le spectacle; quoique sans armes et menacé lui-même du même supplice, il allait s'élancer au secours de Macbriar, lorsque Claverhouse, qui avait observé son émotion, le retint par force en lui mettant une main sur la bouche, et lui disant tout bas : — Pour l'amour de Dieu, songez où vous êtes!

Ce mouvement, par bonheur pour lui, échappa aux regards des autres conseillers, dont toute l'attention était fixée sur le patient.

— Il est évanoui, dit le chirurgien; la nature humaine, milords, n'en peut endurer davantage.

— Donnez-lui relâche, dit le duc; et, se tournant vers Dalzell, il ajouta : — Il n'ira guère à cheval aujourd'hui, quoiqu'il ait mis *ses bottes*. Il faut en finir, je

suppose : — Oui, qu'on dépêche sa sentence, et finissons-en avec lui ; il y a encore de la besogne après celle-ci.

On fit respirer des essences et des spiritueux au prisonnier jusqu'à ce qu'il eût repris ses sens, et alors le duc prononça contre lui sentence de mort pour crime de haute trahison, le condamnant à être pendu, pour avoir ensuite la tête et les mains coupées, et ordonnant la confiscation de tous ses biens au profit du trésor public.

— Doomster, continua-t-il, lisez au condamné sa sentence.

L'office de *doomster* ou *justicier* (1) était alors et fut encore long-temps après exercé en Écosse par l'exécuteur des hautes œuvres.

Cette charge, qu'il cumulait avec ses autres fonctions, consistait à répéter aux condamnés la sentence des juges. Cette lecture produisait dans leur esprit un nouveau degré d'horreur, en leur rappelant que celui par qui elle était faite allait en être l'exécuteur. Macbriar n'avait pu entendre que très-imparfaitement le jugement prononcé par le lord président du conseil ; mais il avait recouvré l'usage de ses sens quand le bourreau prit la parole ; et à ces derniers mots : — Telle est la sentence que je prononce, il répondit :

— Milords, je vous remercie. Vous m'avez accordé la seule grace que j'eusse voulu recevoir de vous, en envoyant à une si prompte mort ce corps torturé et épuisé par votre cruauté ! Peu m'importe en effet de périr en prison ou à la potence ; mais vous allez me fournir l'occasion de montrer au grand jour ce qu'un chrétien peut souffrir pour la bonne cause.

(1) Ce mot vient de *doom*, sentence.

— Je vous remercie du reste, milords; et pourquoi ne vous en remercierais-je pas? — Vous m'arrachez à la société de la poussière et des cendres pour m'envoyer à celle des anges et des justes. — Vous me faites passer des ténèbres à la lumière; — de la mort à l'immortalité; — en un mot, de la terre au ciel. — Si donc les remerciemens et le pardon d'un mourant peuvent vous être utiles, recevez-les; et puissent vos derniers momens être aussi tranquilles, aussi heureux que les miens!

On le transporta de la salle du conseil au lieu de l'exécution; ses traits étaient ceux d'un homme qu'on porte en triomphe, et il conserva jusqu'au dernier moment la même fermeté et le même enthousiasme.

Le conseil se sépara, et Morton se retrouva dans la voiture du général Grahame.

— Quel courage! quelle fermeté! dit-il en réfléchissant à la conduite de Macbriar. Quel dommage que tant de dévouement et d'héroïsme ait été mêlé au fanatisme de sa secte!

— Vous voulez parler, dit Claverhouse, de la sentence de mort qu'il avait prononcée contre vous? — Il l'aurait très-bien justifiée à ses propres yeux avec un texte comme celui-ci, par exemple: — Phineas se leva, et exécuta le jugement de Dieu. — Mais vous savez où vous vous rendez à présent, M. Morton.

— Nous suivons la route de Leith, à ce que je vois, répondit Morton. Ne puis-je, avant mon départ, prendre congé de mes amis?

— On a parlé à votre oncle, il refuse de vous voir: le bon homme est frappé d'épouvante. Il tremble, non sans quelque raison, que le crime de votre trahison ne

retombe sur ses biens. Il n'en sera rien cependant. Il vous envoie sa bénédiction, et une petite somme que voici. Lord Evandale est toujours très-malportant. Lady Bellenden est à Tillietudlem. Elle a de l'ouvrage pour y remettre les choses en ordre. Les coquins ont fait un grand dégât parmi les monumens respectables d'antiquité qui faisaient l'objet de la vénération de lady Margaret. Ils ont même brûlé le vieux fauteuil que la bonne dame appelait le trône de Sa Majesté. Y a-t-il quelque autre personne que vous désiriez voir?

— Non, dit Morton en soupirant profondément, non; mais, quelque prompt que doive être mon départ, encore faut-il quelques préparatifs indispensables.

— Lord Evandale a tout prévu, dit le général; votre porte-manteau est dans ma voiture, et vous trouverez dans une malle qui est derrière, les effets qui pourraient vous manquer. Voici des lettres de recommandation de lord Evandale pour la cour du stathouder, prince d'Orange; j'en ai moi-même ajouté une ou deux. J'ai fait sous lui mes premières campagnes, et c'est à la bataille de Sénef que j'ai vu le feu pour la première fois. — Voici encore des lettres de change, et vous en recevrez d'autres quand vous en demanderez.

Morton était étourdi et confondu de l'exécution si subite de la sentence de son bannissement.

— Et mon domestique! lui dit-il.

— J'en aurai soin. Je tâcherai de le faire rentrer au service de lady Bellenden. Je ne crois pas qu'il soit tenté désormais de manquer à une revue, mais je réponds bien qu'il ne s'avisera jamais de faire une seconde campagne avec les whigs. Nous voici sur le quai: descendons, on vous attend.

Des matelots se présentèrent à l'instant, prirent le bagage de Morton, et le portèrent dans la chaloupe.

— Puissiez-vous être heureux! dit Claverhouse en lui serrant la main, et puissions-nous nous revoir en Écosse dans des temps plus tranquilles! Je n'oublierai jamais votre conduite généreuse envers mon ami Evandale; elle vous fait d'autant plus d'honneur dans mon esprit, que je connais vos sentimens secrets, et que bien des gens à votre place n'auraient pas été fâchés de se trouver débarrassés d'un homme qui leur barrait le chemin, sans qu'on eût aucun reproche à leur faire.

Il lui serra de nouveau la main, et le quitta comme il allait descendre dans la chaloupe.

A peine Claverhouse avait-il disparu, que Morton sentit qu'on lui glissait dans la main un papier, plié de manière à occuper le moins de place possible. Il se tourna sur-le-champ. La personne qui le lui avait remis était enveloppée d'un grand manteau qui ne permettait pas de distinguer ses traits: elle mit un doigt sur sa bouche, et se perdit dans la foule.

Cet incident éveilla la curiosité de Morton, et lorsqu'il se trouva à bord d'un vaisseau faisant voile pour Rotterdam, il s'éloigna de ses compagnons de voyage, et ouvrant le billet qui lui avait été remis si mystérieusement, il y lut ce qui suit:

« — Le courage que tu as montré dans la fatale journée où Israël a fui devant ses ennemis, a en quelque manière expié les erreurs de ton érastianisme. Ce n'est pas le temps de faire combattre Ephraïm contre Israël. Je sais que ton cœur est avec la fille de l'étranger. Oublie-la, car de loin, de près, en exil, jusqu'à la mort, ma main sera levée contre sa maison, et le ciel m'a

donné les moyens de faire retomber sur elle les crimes dont elle est coupable. C'est la longue résistance du château qui a été la principale cause de notre défaite près du pont de Bothwell, et le sang de nos frères crie vengeance. N'y pense donc plus, et réunis-toi à nos frères exilés. Tu en trouveras en Hollande qui attendent toujours l'heure de la délivrance. Quand elle aura sonné, si tu es encore digne de travailler à la vigne du Seigneur, tu sauras toujours où me trouver, en demandant des nouvelles de Quintin Mackell d'Irongray, chez cette excellente chrétienne Bessie Maclure, qui demeure près de l'auberge de Niel. Telles sont les instructions de celui qui espère te retrouver encore fidèle à la fraternité, luttant dans le sang contre le péché. En attendant, sois patient. Garde ton épée à ta ceinture et ta lampe allumée comme l'homme qui veille la nuit. Car celui qui jugera le mont d'Esaü, qui rendra les faux prophètes comme la paille, et les méchans comme le chaume, celui-là viendra à la quatrième veille avec des vêtemens teints de sang; la maison de Jacob sera pour le pillage, et la maison de Joseph pour le feu.

« La main qui t'écrit est celle qui s'est appesantie sur les puissans dans le champ de bataille. »

Cette lettre extraordinaire était signée J. B de B. Mais ces initiales n'étaient pas nécessaires pour prouver à Morton qu'elle ne pouvait avoir été écrite que par John Balfour de Burley. Il fut surpris de l'audace et de l'opiniâtreté de cet homme indomptable, qui, au moment même où son parti venait d'être presque entièrement détruit, cherchait à renouer les fils d'une conspiration dont la trame était rompue. Il n'éprouva pourtant aucun désir d'entretenir avec lui une corres-

pondance qui n'aurait pas été sans danger, ou de renouveler une association qui avait failli de lui être si funeste. Il ne regarda les menaces que la lettre contenait contre la famille Bellenden que comme une preuve du ressentiment que Burley conservait de la belle défense qu'avait faite le château, et il ne put croire un instant qu'un ennemi fugitif et proscrit pût être à craindre pour ceux qui appartenaient au parti des vainqueurs.

Morton douta pourtant un moment s'il n'enverrait pas cette lettre à lord Evandale ou au major Bellenden; mais, comme elle pouvait aider à découvrir le refuge de Burley, il pensa que ce serait se rendre coupable d'un abus de confiance, et il put d'autant moins s'y déterminer qu'il ne s'agissait que de prévenir un mal qu'il regardait comme imaginaire. Il déchira donc le paquet, et en jeta les morceaux dans la mer, après avoir cependant pris note du nom sous lequel Burley lui marquait qu'il devait le demander, et du lieu où il pourrait avoir, au besoin, de ses nouvelles.

Cependant le navire était sorti du port, et un vent favorable de nord-ouest enflait ses blanches voiles. La proue fendait les vagues en mugissant, et laissait un long sillon derrière elle. La ville et le port disparaissaient dans l'éloignement; les collines se perdaient dans l'azur du ciel, et Morton se trouva séparé pour plusieurs années de sa terre natale.

CHAPITRE XXXVII.

« . . . . . Le temps fuit au galop. . . »

SHAKSPEARE. *Comme il vous plaira.*

Il est heureux pour les romanciers qu'ils ne soient pas assujettis, comme les écrivains dramatiques, aux unités de temps et de lieu, et qu'ils puissent, suivant leur bon plaisir, conduire leurs personnages à Athènes et à Thèbes, et les en ramener quand cela leur convient. Le temps, pour nous servir de la comparaison de Rosalinde (1), a jusqu'ici marché au pas avec notre héros, car, depuis le jour de la revue, où nous vîmes paraître Morton pour la première fois, jusqu'à son départ pour la Hollande, il s'est écoulé à peine deux mois; mais depuis lors, jusqu'au moment où nous pouvons reprendre notre récit, les années ont glissé rapidement, et l'on

(1) Dans la pièce de Shakspeare d'où est tirée l'épigraphe. — Éd.

peut dire que le temps a *galopé* dans cet intervalle. J'userai donc du privilège de mon titre, et je réclame l'attention du lecteur pour une histoire qui va dater d'une nouvelle ère, c'est-à-dire de l'année qui suivit immédiatement celle de la révolution anglaise (1).

L'Écosse commençait à se remettre de la commotion occasionée par un changement de dynastie; et, graces à la prudente tolérance du roi Guillaume, elle échappait à la prolongation d'une guerre civile. L'agriculture renaissait; et les habitans du pays, dont l'esprit avait été troublé par la double révolution survenue dans le gouvernement de l'Église et de l'état, songeaient enfin à leurs propres intérêts, au lieu de s'occuper des affaires publiques.

Les montagnards du nord de l'Écosse résistaient seuls à l'ordre de choses nouvellement établi. Ils étaient en armes sous les ordres du vicomte de Dundee, que nos lecteurs ont connu jusqu'ici sous le nom de Grahame de Claverhouse (2).

Mais les Hihglands jouissaient si rarement d'un état paisible, qu'un peu plus ou un peu moins de trouble n'affectait pas beaucoup la tranquillité générale du pays, tant que le désordre s'arrêtait aux limites des montagnes. Dans les How-Lands, les jacobites, devenus le parti vaincu, avaient cessé d'espérer aucun avantage immédiat d'une insurrection déclarée. A leur tour ils en étaient réduits à tenir des conciliabules secrets, et à former des associations de défense mutuelle que le gou-

(1) 1688-9. — Éd.

(2) A qui une victoire signalée qu'il avait remportée sous les murs de Dundee avait fait donner ce titre par Jacques II. — Éd.

vernement appelait des menées de conspirateurs, tandis que les jacobites criaient à la persécution.

Les whigs, triomphans lorsqu'ils avaient rétabli le presbytérianisme comme religion nationale, et rendu aux assemblées générales de l'Église toute leur influence primitive, étaient encore restés bien loin des prétentions extravagantes que les non-conformistes et les caméroniens proclamaient sous les rois Charles et Jacques. Ils ne voulurent écouter aucune proposition pour rétablir la ligue solennelle et le covenant; et ceux qui s'attendaient à trouver dans le roi Guillaume un monarque zélé covenantaire furent cruellement désappointés lorsqu'il intima avec le flegme caractéristique de sa nation, qu'il entendait tolérer toutes les formes de religion compatibles avec la sûreté de l'état. Les principes de tolérance ainsi adoptés par le gouvernement blessaient les whigs exagérés, qui les condamnaient comme diamétralement opposés à l'Écriture. A l'appui de cette doctrine étroite ils citaient divers textes, isolés, comme on pense bien, de leurs véritables conséquences, et empruntés pour la plupart aux passages du vieux Testament où il est recommandé aux Juifs de chasser les idolâtres de la terre promise. Ils murmuraient aussi contre l'influence qu'usurpaient certains séculiers dans le patronage ecclésiastique, ce qu'ils disaient être une violence faite à la chasteté de l'Église. Ces mêmes hommes censuraient et condamnaient comme entachées d'érastianisme la plupart des mesures par lesquelles, après la révolution, le gouvernement manifesta l'intention de s'immiscer dans les affaires de l'Église; enfin, ils refusèrent de prêter le serment d'allégeance au roi Guillaume et à la reine Marie, jusqu'à ce que les deux époux cou-

ronnés eussent juré le covenant et la *grande-charte* du presbytérianisme, comme ils l'appellaient eux-mêmes.

Ce parti était donc toujours mécontent, et ne cessait de répéter ses déclarations contre l'apostasie et les sujets de colère divine : si on l'eût persécuté comme sous les deux règnes précédens, il en serait résulté une révolte ouverte. Mais on laissa les mécontens s'assembler et témoigner tant qu'ils voulurent contre le socinianisme, l'érastianisme et toutes les désertions du temps : leur zèle, n'étant plus alimenté par la persécution, s'éteignit peu à peu ; le nombre des réfractaires diminua, et n'offrit plus que quelques fanatiques dispersés dont le Vieillard de la Mort, qui m'a fourni par ses légendes le sujet de cette histoire, présente assez fidèlement le caractère grave, scrupuleux, et innocemment enthousiaste.

Mais, pendant les premières années de la révolution, les caméroniens continuèrent à former une secte forte par le nombre, violente dans ses opinions politiques, et que le gouvernement cherchait à détruire tout en temporisant, par prudence, avec eux. Les épiscopaux et les jacobites, malgré leur ancienne animosité nationale, s'unirent plus d'une fois pour en appeler au mécontentement de ces sectaires, et les faire concourir à leurs projets de rétablir la famille des Stuarts sur le trône. Le gouvernement, à la révolution, était soutenu par la masse des intérêts du bas pays, où l'on penchait généralement vers un presbytérianisme modéré. C'était là aussi qu'était le parti qui antérieurement avait été anathématisé par les caméroniens pour avoir accepté la *tolérance* de Charles II. Tel était l'état des partis en Écosse après la révolution de 1688.

Ce fut à cette époque, et par une belle soirée d'été,

qu'un étranger, monté sur un bon cheval, et paraissant un militaire d'un grade distingué, descendit les sentiers d'une colline d'où l'on apercevait les ruines pittoresques du château de Bothwell, et la Clyde, qui serpente à travers les montagnes et les bois pour aller embrasser de ses eaux les tours antiques bâties par Aymer de Valence. Le pont de Bothwell terminait la plaine, qui, peu d'années auparavant, avait offert une scène sanglante de carnage et de désolation, et où tout respirait alors le calme et la tranquillité. Le souffle léger du vent du soir se faisait à peine entendre parmi les arbres et les buissons qui croissaient sur les rives de la Clyde, et les eaux de cette rivière semblaient adoucir leur murmure de peur d'interrompre le silence qui régnait sur leurs bords.

Le sentier que suivait le voyageur était çà et là bordé de grands arbres, le plus souvent par des haies et par des branches chargées de fruits.

L'habitation la plus proche était une ferme qui pouvait aussi bien-être la demeure d'un petit propriétaire, et située sur une rive couverte de pommiers et de poiriers. A l'entrée du sentier qui conduisait à cette habitation modeste était un petit *cottage*, qu'on aurait pu prendre, mais à tort, pour une loge de concierge. Cette chaumière paraissait être *confortable* et plus proprement arrangée que ne le sont ordinairement les chaumières d'Écosse. Elle avait son petit jardin, où quelques arbres fruitiers se mêlaient aux végéteaux culinaires. Une vache et six moutons paissaient dans un enclos voisin; le coq se pavanait, chantait, et rassemblait sa famille autour de lui devant la porte; des broussailles et de la tourbe artistement entassées indiquaient qu'on avait pris

quelques précautions contre l'hiver. Une légère vapeur d'azur, qui s'échappait du toit de chaume et s'élevait en serpentant du milieu du feuillage des arbres, annonçait que la famille qui habitait cette demenre songeait aux préparatifs du repas du soir. Pour compléter ce tableau champêtre, une jolie petite fille, âgée d'environ quatre ans, remplissait une cruche de l'eau limpide d'une fontaine qui sortait en murmurant des racines d'un vieux chêne à vingt pas de la chaumière.

L'étranger arrêta son cheval, et s'adressant à la petite nymphe lui demanda le chemin de Fairy-Knowe. L'enfant posa sa cruche à terre, et, séparant avec ses doigts de beaux cheveux blonds qui lui tombaient sur le front : — Que me dites - vous, monsieur? lui demanda-t-elle en fixant sur lui, avec un air de surprise, ses jolis yeux bleus. Cette réponse, si l'on peut appeler ces mots une réponse, est assez généralement celle que fait un paysan écossais à quelque question qu'on lui adresse.

— Je désire savoir le chemin de Fairy-Knowe.

— Mama, mama, s'écria l'enfant en courant à la porte de la chaumière, venez parler à ce monsieur.

La mère parut. C'était une jeune et fraîche paysanne, dont les traits annonçaient qu'elle avait dû être espiègle et maligne; mais le mariage lui avait donné cet air de décence et de gravité, caractère distinctif des villageoises écossaises. Elle portait dans ses bras un enfant encore au maillot; un autre, âgé d'environ deux ans et demi, tenait un coin de son tablier; et la fille aînée, que le voyageur avait vue la première, placée derrière sa mère, jetait souvent sur lui un regard à la dérobée.

— Que désirez - vous, monsieur? dit la fermière à l'étranger d'un air de prévenance respectueuse peu

commun parmi les gens de sa classe, mais sans trop de hardiesse.

Le voyageur la regarda avec attention, et ajouta : — Je désire aller à Fairy-Knowe, et je voudrais parler à un nommé Cuthbert Headrigg.

— C'est mon mari, monsieur, dit la jeune femme avec un sourire gracieux. Voulez-vous descendre, monsieur, et entrer dans notre pauvre demeure? Cuddy! Cuddy! (un petit blondin de quatre ans parut à la porte) cours, mon petit homme, et dis à ton père qu'un monsieur le demande. Non, reste. Jenny, vous ferez mieux la commission. Allez le chercher du côté du parc. — Monsieur, voulez-vous descendre, manger un morceau ou accepter un verre d'ale, en attendant que mon homme vienne. C'est de la bonne ale, quoique ce ne soit pas à moi de le dire, puisque je la brasse moi-même; mais les laboureurs ont un travail pénible, et il leur faut un peu de bonne liqueur pour leur soutenir le cœur : aussi j'ajoute toujours une bonne poignée de drèche.

L'étranger refusait, lorsque Cuddy, ancienne connaissance du lecteur, parut en personne. Son aspect offrait encore le même air de stupidité apparente, animée momentanément par ces éclairs de finesse dont le mélange caractérise fréquemment la classe de nos souliers ferrés (1). Il regarda l'étranger comme quelqu'un qu'il n'avait jamais vu, et, de même que sa femme et sa fille, il ouvrit la conversation par la question d'usage.

— Que désirez-vous de moi? monsieur.

— Je suis curieux de faire quelques questions sur ce pays, dit l'étranger, et l'on vous a désigné à moi comme un homme intelligent et en état de me satisfaire.

(1) Les paysans. — Tr.

— Sans doute, répondit Cuddy après un moment d'hésitation ; mais je voudrais savoir quelle sorte de questions. On m'en a fait de tant d'espèces dans ma vie, que vous ne devez pas être étonné si je suis devenu méfiant. Ma mère me fit apprendre en premier lieu le simple catéchisme, ce qui n'était pas très-amusant. Je fus ensuite à l'école de mes parrains et marraines pour plaire à la vieille femme, et je ne plus ni à elle ni aux autres. Puis, quand je fus à l'âge d'homme, il vint une autre mode de questions que j'aimais encore moins que *l'appel efficace,* et auxquelles on répliquait souvent par des coups. Vous voyez donc, monsieur, que j'aime à entendre une question avant d'y répondre.

— Vous n'avez rien à craindre des miennes, mon bon ami, je ne veux vous questionner que sur la situation du pays.

— Le pays, reprit Cuddy, le pays va bien, si ce n'était ce diable de Claverhouse, qu'on appelle aujourd'hui Dundee, et qui fait du bruit dans les montagnes, dit-on, avec les Donald, les Duncans, et les Dugald, qui portèrent toujours des jupons en guise de culottes. Nous sommes pourtant raisonnablement tranquilles ; mais Mackay (1) l'aura bientôt mis à la raison, n'en doutez pas. — Il lui donnera son compte, je vous le garantis.

— Et qui vous en rend donc si certain, mon ami?

— Je le lui ai entendu prédire de mes propres oreilles par un homme qui était mort depuis trois heures, dit Cuddy, et qui ressuscita exprès pour lui dire sa façon de penser. C'était à un endroit qu'on appelle Drumshinnel.

— En vérité! J'ai peine à vous croire, mon ami!

(1) Le général Mackay. — Éd.

— Vous pourriez le demander à ma mère si elle vivait encore, c'est elle qui me l'a expliqué, car moi je croyais que ce prophète avait seulement été blessé. Il annonça en propres termes l'expulsion des Stuarts, et la vengeance qui couvait pour Claverhouse et ses dragons. On appelait cet homme Habacuc Mucklewrath; son cerveau était un peu dérangé, mais il n'en prêchait pas moins bien.

— Il me semble, dit l'étranger, que vous vivez dans une contrée riche et paisible.

— Nous n'avons pas à nous plaindre, mais si vous aviez vu le sang couler sur ce pont là-bas, comme l'eau y coule dessous, vous n'en auriez pas dit autant.

— Vous voulez parler de la bataille qui a eu lieu il y a quelques années; j'étais près de Monmouth, et j'en vis quelque chose.

— Alors vous avez vu une bataille qui me suffira pour le reste de mes jours. Je devinais bien que vous étiez un troupier, à votre habit rouge galonné et à votre chapeau retroussé.

— Et de quel côté vous battiez-vous, mon ami? continua l'étranger questionneur.

— Holà! l'ami, répliqua Cuddy avec un regard plein de finesse, ou du moins voulant affecter cet air-là : je ne vois pas qu'il me serait utile de répondre à cette question sans savoir qui me l'adresse.

— Je loue votre prudence, mais elle n'est pas nécessaire, car je sais que vous serviez Henry Morton.

— Vous le savez! et qui vous a dit ce secret? reprit Cuddy avec surprise; mais n'importe, le soleil luit pour nous maintenant. Plût à Dieu que mon maître vécût encore pour en être témoin.

— Qu'est-il donc devenu ?

— Il s'était embarqué pour la Hollande. Tout l'équipage a péri, et jamais on n'en a eu de nouvelles. — Et à ces mots Cuddy soupira tristement.

— Vous lui étiez attaché ? continua le cavalier.

— Pouvais-je faire autrement ? Il ne fallait que le regarder pour l'aimer. C'était un brave soldat. Oh ! si vous l'aviez vu seulement se précipiter sur ce pont comme un dragon volant ! Il y avait avec lui ce whig qu'on appelle Burley..... Ah ! si deux hommes avaient pu suffire pour remporter une victoire, nous n'aurions pas eu sur l'échine ce jour-là.

— Vous parlez de Burley ? savez-vous s'il vit encore ?

— Ah ! c'est ce dont je ne m'inquiète guère. On ne sait pas trop ce qu'il est devenu. On assure qu'il est passé en pays étranger, mais qu'ayant été reconnu pour un des assassins de l'archevêque, aucun des nôtres n'a voulu le voir ; il est donc revenu en Écosse, plus intraitable que jamais, et il a rompu avec plusieurs presbytériens. Enfin, à l'arrivé du prince d'Orange il n'a pu obtenir aucun commandement, à cause de son caractère diabolique. On n'en a plus entendu parler ; seulement quelques-uns prétendent que l'orgueil et la colère l'ont rendu tout-à-fait fou.

— Et, et, — dit l'étranger après avoir hésité un moment, pourriez-vous me donner des nouvelles de lord Evandale ?

— Si je puis vous en donner ! et qui le pourrait mieux que moi? ne va-t-il pas épouser ma jeune maîtresse, miss Edith ?

— Le mariage n'a donc pas encore eu lieu ? dit vivement l'étranger.

— Il ne s'en faut guère, car ils sont fiancés. Jenny et moi nous avons été témoins, il y a quelques mois. Cela a bien tardé. Il n'y a que ma femme et moi qui savons pourquoi. Mais ne voulez-vous pas vous reposer? voyez les nuages s'épaissir du côté de Glascow, cela annonce la pluie, à ce qu'on dit.

En effet un noir nuage avait déjà caché le soleil; quelques gouttes tombaient, et le tonnerre grondait dans le lointain.

— Cet homme a le diable au corps, dit Cuddy en lui-même; je voudrais qu'il descendît de cheval, ou qu'il galopât jusqu'à Hamilton avant l'averse.

Mais le cavalier restait immobile sur son cheval comme un homme épuisé par un pénible effort; enfin, revenant à lui tout à coup, il demanda à Cuddy si lady Marguerite Bellenden vivait encore.

— Oui, mais les temps sont bien changés pour elle. Quel malheur d'avoir perdu le château de Tillietudlem, la baronnie, toutes les terres que j'ai labourées tant de fois, sans oublier mon petit potager qu'on m'aurait rendu! et tout cela faute de quelques morceaux de parchemin qui ne se sont pas trouvés au château quand elle y est rentrée.

— J'en avais appris quelque chose, dit l'étranger d'une voix émue: je prends beaucoup d'intérêt à cette famille: j'aurais grand plaisir à lui être utile; pouvez-vous me donner un lit chez vous pour cette nuit, mon ami?

— Nous n'avons qu'un petit coin, monsieur, mais nous chercherons à vous loger plutôt que de vous laisser en aller avec la pluie et l'orage; car, à vous dire vrai, vous n'avez pas l'air trop bien portant.

— Je suis sujet à des vertiges, dit l'étranger, mais cela passera bientôt.

— Nous ferons ce que nous pourrons pour vous bien traiter, monsieur, dit Cuddy, quoique nous ne soyons pas bien pourvus en lits ; car Jenny a tant d'enfans, Dieu les bénisse, elle et eux ! aussi j'ai envie de prier lord Evandale de nous donner une chambre de plus dans la ferme.

— Je serai facile à contenter, dit l'étranger en entrant.

— Et votre cheval sera bien soigné, ajouta Cuddy ; je m'y entends. — Vous avez là une bonne monture.

Cuddy mena le cheval à l'étable, et dit à sa femme de tout préparer pour héberger l'étranger.

Celui-ci s'assit à quelque distanee du feu, tournant le dos à la petite fenêtre. Jenny ou mistress Headrigg, si le lecteur préfère ce nom, le pria de déposer son manteau, son ceinturon et son chapeau ; mais il s'en défendit sous le prétexte qu'il avait froid, et, pour abréger le temps en attendant Cuddy, il entra en conversation avec les enfans, évitant avec soin les regards curieux de leur mère.

CHAPITRE XXXVIII.

« Hélas ! que de larmes cruelles,
» Que de morts avant de mourir !
» Que d'amis furent infidèles !
» Que d'amours qui jamais ne devaient nous trahir !

LOGAN.

CUDDY rentra bientôt en assurant à l'étranger, d'un ton de voix joyeux, que le cheval souperait bien, et que la ménagère du manoir lui donnerait pour lui un lit plus convenable que celui qu'il aurait trouvé sous son toit de chaume.

— La famille serait-elle à la maison ? demanda l'étranger d'une voix tremblante.

— Non, monsieur, ils sont tous absens avec leurs domestiques, qui ne sont que deux ; et ma femme est ici pour avoir soin de tout, quoiqu'elle ne soit pas servante. Elle a été élevée dans la famille et en a toute la confiance. S'ils étaient ici, nous ne nous permettrions

pas cette liberté sans prendre leurs ordres; mais, puisqu'ils n'y sont pas, ils seront charmés que nous rendions service à un étranger. Miss Bellenden obligerait tout le monde si elle pouvait, et lady Marguerite a un grand respect pour les membres de la noblesse, sans être méchante pour les pauvres gens. — Allons, femme, pourquoi ne préparez-vous pas la bouillie?

— Ne vous inquiétez pas, reprit Jenny. Elle sera servie à temps. Je sais que vous aimez la soupe bien chaude.

Cuddy répondit à cette agacerie par un regard d'intelligence, et il s'ensuivit entre Jenny et lui un dialogue assez insignifiant auquel l'étranger ne prit aucune part. Enfin il les interrompit tout à coup par cette question : — Pouvez-vous me dire quand aura lieu le mariage de lord Evandale?

— Bientôt, répondit Jenny prévenant son mari. Il serait déjà fait sans la mort du vieux major Bellenden.

— Le brave et excellent vieillard! dit l'étranger. J'ai appris sa mort à Edimbourg. A-t-il été long-temps malade?

— Il n'a pas eu un jour de bonheur depuis que sa sœur et sa nièce ont été dépouillées de leur héritage, et il avait lui-même emprunté beaucoup d'argent pour soutenir le procès. Mais c'était sur la fin du roi Jacques, et Basile Olifant, qui réclamait le domaine, se fit papiste pour plaire aux juges. Dès lors il n'y avait plus rien à lui refuser; et d'ailleurs lady Bellenden ne put jamais retrouver le chiffon de parchemin qui faisait son titre, de manière qu'après avoir plaidé pendant des années entières, elle a fini par être condamnée. C'a été pour le major un coup dont il ne s'est jamais relevé, et

la révolution l'a achevé; car, quoiqu'il ne dût pas aimer beaucoup le roi Jacques, qui venait de dépouiller sa belle-sœur et sa nièce, il était attaché au sang des Stuarts. Enfin il est mort. Il n'avait jamais été bien riche, le brave homme: jamais il n'avait pu voir personne dans le besoin sans le secourir. De sorte qu'après sa mort Charnwood a passé aux créanciers.

— Oui, c'était un digne homme: on le dit du moins, reprit l'étranger en balbutiant. — Ainsi donc, ajouta-t-il, ces dames se trouvent sans fortune et sans protection?

— Oh! elles ne manqueront jamais de rien tant que vivra lord Evandale. Il ne les a pas abandonnées comme ont fait tant d'autres: bien au contraire, et depuis le temps du patriarche Jacob, comme disait la vieille Mause, ma belle-mère, jamais homme n'a tant fait pour obtenir une femme.

— Et pourquoi, dit l'étranger avec émotion, pourquoi son attachement n'a-t-il pas été récompensé plus tôt?

— D'abord le procès, reprit Jenny, et puis divers arrangemens de famille.

— Allons donc, ajouta Cuddy, il y avait encore une raison, car la jeune dame.....

— Chut, retenez votre langue, et soupez avec votre bouillie, lui dit sa femme. Je vois que monsieur est loin d'être bien, et j'ai envie de tuer un poulet pour lui.

— Il n'en est pas besoin, répondit l'étranger: je vous prie de me donner seulement un verre d'eau, et de me laisser seul.

— Prenez donc la peine de me suivre, dit Jenny en

allumant une petite lanterne, et je vous montrerai le chemin.

Cuddy s'offrit aussi pour l'accompagner; mais sa femme lui rappela que les enfans pourraient se battre et tomber dans le feu. Il resta donc pour avoir soin du ménage.

Jenny passa la première dans un petit sentier tournant. Après avoir traversé quelques bosquets d'églantiers et de chèvre-feuilles, ils arrivèrent à la porte dérobée d'un petit jardin. Jenny leva le loquet, et après avoir passé au milieu d'un parterre, ils se trouvèrent devant une porte vitrée qu'elle ouvrit encore avec un passe-partout; allumant alors une chandelle sur une petite table, elle demanda à l'étranger la permission de le quitter quelques instans pour préparer son appartement. Au bout de cinq minutes elle eut fini; mais en rentrant elle fut effrayée de le trouver la tête appuyée sur la table, et le crut évanoui. En s'approchant cependant, elle reconnut, à ses sanglots, qu'il était seulement livré à quelque vive douleur; elle recula prudemment jusqu'à ce qu'il eût levé la tête. Alors, feignant de n'avoir pas remarqué son agitation, elle lui dit que le lit était prêt. L'étranger la regarda un moment, comme pour chercher le sens de ses paroles. Elle les répéta: il ne lui répondit que par un signe de tête et entra dans l'appartement qu'elle lui montrait du doigt. C'était une petite chambre à coucher, réservée à lord Evandale quand il venait à Fairy-Knowe, ce dont Jenny l'informa. Cette chambre était d'un côté attenante à un petit cabinet donnant sur le jardin, et de l'autre au salon, dont elle n'était séparée que par une mince boiserie.

Ayant souhaité le bonsoir et meilleure santé à l'étranger, la femme de Cuddy redescendit chez elle aussi vite qu'elle put.

— Cuddy, Cuddy, s'écria-t-elle, j'ai bien peur que nous soyons perdus.

— Comment donc ? — de quoi s'agit-il ? reprit l'imperturbable Cuddy, qui n'était pas de ces gens qui prennent si facilement l'alarme.

— Qui croyez-vous que soit ce monsieur ? et pourquoi lui avez-vous dit de s'arrêter ici ? s'écria Jenny.

— Eh bien, qui diable est-il ? il n'y a pas de loi qui défende de donner l'hospitalité aujourd'hui, répondit Cuddy ; ainsi, qu'il soit tory ou whig, que nous importe ?....

— Oui, c'est un homme qui fera manquer le mariage de miss Edith avec lord Evandale ; c'est l'ancien amoureux de miss Edith ! votre ancien maître !

— Au diable ! s'écria Cuddy ; j'aurais reconnu Henry Morton sur cent personnes. Me prendrez-vous pour un aveugle ?

— C'est vrai, vous avez de bons yeux ; mais j'y vois mieux que vous encore.

— A la bonne heure. Mais en quoi cet homme ressemble-t-il à M. Henry ?

— Je vous dis, répéta Jenny, que j'ai remarqué comme il détournait son visage et parlait en déguisant sa voix ; aussi l'ai-je éprouvé avec des contes du temps jadis ; et, quand j'ai parlé de la soupe chaude, il a eu peine à s'empêcher de rire, quoiqu'il semble si triste. Et, comme son chagrin vient du mariage de miss Edith, jamais je n'ai vu homme plus véritablement amoureux, je dirais jamais femme non plus, si

je ne me rappelais quelle fut la désolation de miss Edith quand elle apprit que vous et lui vous marchiez sur Tillietudlem avec les rebelles. Mais que faites-vous là ?

— Ce que je fais! dit Cuddy en remettant les vêtemens qu'il avait déjà ôtés, je vais aller voir mon pauvre maître.

— Vous n'irez pas, Cuddy, dit Jenny d'un air froid et résolu.

— Elle a le diable au corps, s'écria Cuddy : croyez-vous donc que je me laisserai mener toute ma vie par des femmes ?

— Et qui vous mènera donc, si ce n'est moi? répondit Jenny. Écoutez-moi, mon ami : il n'y a que nous qui sachions que M. Henry vit encore. Puisqu'il se cache, je vois que son intention serait de se retirer sans rien dire, si miss Edith était mariée ou sur le point de l'être ; mais, si miss Edith le savait en vie, fût-elle en présence du ministre avec lord Evandale, elle dirait *non*, quand il faudrait dire *oui*.

— Eh bien! que m'importe tout cela? Si miss Edith préfère l'ancien amoureux au nouveau, n'est-elle pas libre de le reprendre? — Vous-même, Jenny, n'aviez-vous pas promis à Holliday de l'épouser? cela est sûr, car il l'a dit partout.

— Holliday est un menteur, et vous êtes un imbécile de le croire : mais, quant à miss Edith, ah! mon Dieu!... Je suis sûre que tout l'or que possède M. Morton est dans la broderie de son habit. Comment donc pourrait-il faire vivre lady Marguerite et miss Edith ?

— Et n'y a-t-il pas Milnwood? dit Cuddy : et, quoique le vieux laird l'ait laissé en mourant à la vieille

Alison, sa vie durant, parce qu'il ne savait ce qu'était devenu son neveu, je suis sûr qu'il n'y a qu'un mot à dire à la brave femme, et ils y vivront tous parfaitement bien.

— Ta, ta, ta, dit Jenny : vous n'y entendez rien. Croyez-vous que des dames de leur rang veuillent faire maison avec la vieille Alison, quand elles sont trop fières pour accepter les bienfaits de lord Evandale lui-même? Non, non. Si miss Edith épouse M. Morton, il faudra qu'elle le suive à l'armée.

— Et la vieille dame aussi, dit Cuddy : elle ne voudrait pas quitter miss Edith; et à coup sûr elle ferait fort mauvaise figure parmi les bagages d'une armée.

— Et que de disputes entre eux sur les whigs et les torys! continua Jenny.

— La vieille dame, dit Cuddy, est un peu chatouilleuse sur ce point.

— Et enfin, Cuddy, ajouta sa chère moitié, qui avait réservé son argument le plus puissant pour le dernier, — si le mariage de lord Evandale est rompu, que deviendrons-nous avec trois enfans? Adieu la petite ferme, le jardin potager et l'enclos pour la vache; il nous faudra courir le monde.

Quelques larmes ajoutèrent à l'éloquence de sa harangue. Cuddy, la tête baissée, présentait la véritable image de l'indécision. — Mais, Jenny, lui dit-il, au lieu de tout ce verbiage, ne pourriez-vous me dire ce qu'il convient de faire?

— Rien du tout, répondit Jenny. Ne reconnaissez M. Morton que lorsqu'il voudra vous reconnaître lui-même. Ne parlez de lui à personne; ne dites à ame qui vive qu'il soit venu ici. Je ne vous en aurais même rien

dit, si je n'avais craint que demain matin vous n'eussiez fait quelque bévue en le voyant. Je parie qu'il s'en ira sans se faire connaître, et qu'il ne reviendra plus.

— Mon pauvre maître! dit Cuddy. Quoi! je le verrais, je lui parlerais, sans lui dire que je le reconnais ! c'est impossible, Jenny; je partirai avant le jour pour aller labourer, et je ne rentrerai qu'à la nuit tombante.

— C'est bien pensé, Cuddy. Personne n'a plus de bon sens que vous, quand vous jasez de vos affaires avec quelqu'un; mais vous ne devriez jamais agir d'après votre tête.

— Il est bien vrai, dit Cuddy en se déshabillant et en se mettant au lit, que, depuis que je me connais, j'ai toujours eu quelque femelle qui s'est mêlée de mes affaires, et qui m'a fait marcher à sa guise, au lieu de me laisser suivre la route que je voulais prendre. D'abord ma vieille mère, ensuite lady Marguerite; encore n'étaient-elles pas d'accord, et je me trouvais entre elles deux aussi embarrassé que le boulanger que j'ai vu aux marionnettes de la foire, et qui est tiré par le diable d'un côté, et par polichinel de l'autre : et maintenant que j'ai une femme, ajouta-t-il en se roulant dans sa couverture, il paraît qu'il faut encore que je marche comme elle l'entend !

— Ne suis-je pas le meilleur guide que vous ayez eu de votre vie? dit Jenny. Et elle finit la conversation en prenant place auprès de son mari, et en éteignant la chandelle.

Laissant reposer ce couple, nous allons, sans plus tarder, informer le lecteur que le lendemain matin deux

dames à cheval, suivies de leurs domestiques, arrivèrent à Fairy-Knowe; et Jenny fut on ne peut plus confuse de reconnaître miss Bellenden et lady Emilie Hamilton, sœur de lord Evandale.

— Si vous vouliez vous asseoir ici un moment, leur dit Jenny, étourdie de cette apparition inattendue, j'irais mettre tout en ordre dans l'appartement.

— Cela est inutile, dit Edith, nous n'avons besoin que du passe-partout. Gudyil ouvrira les fenêtres du petit parloir.

— Il est impossible d'en ouvrir la porte : la serrure est dérangée, dit Jenny, qui se rappela que la clé du petit parloir ouvrait aussi la chambre où se trouvait Morton.

— Hé bien, nous irons dans la chambre rouge, dit miss Bellenden. Et, prenant les clés, elle s'avança vers la maison par un chemin différent de celui qu'avait pris Morton.

— Tout va se découvrir, pensa Jenny, à moins que je ne vienne à bout de le faire sortir secrètement. J'aurais mieux fait de dire tout naturellement à ces dames qu'il y avait un étranger dans la maison. Mais alors elles l'auraient peut-être prié à déjeuner.

En se parlant ainsi à elle-même, elle faisait le tour de la maison pour y entrer par le jardin, et voir si elle pourrait en faire sortir son hôte incognito. — Allons, allons, dit-elle en y arrivant, voilà Gudyil dans le jardin! mon Dieu! mon Dieu! que faire? que devenir?

Dans cet état de perplexité, elle s'approcha du *ci-devant* sommelier pour l'attirer hors du jardin; mais malheureusement John Gudyil, depuis qu'il vivait à

Fairy-Knowe, s'était pris de belle passion pour le jardinage, et Jenny trouva qu'il tenait au jardin autant que les arbustes qui y étaient les mieux enracinés. Il arrosait, bêchait, mettait des tuteurs à de jeunes arbrisseaux, faisait une dissertation sur les vertus de chaque plante qu'il rencontrait; et la pauvre Jenny, tremblante de crainte, d'inquiétude et d'impatience, désespéra de réussir dans son projet.

Mais le destin avait résolu dans cette fatale matinée de la contrarier complètement. Le hasard voulut que miss Bellenden se rendît précisément dans le salon d'où Jenny aurait voulu l'éloigner. Cette pièce n'était séparée de la chambre où se trouvait Morton que par une cloison si mince, qu'on ne pouvait dire un mot, ni faire un pas dans l'une des deux pièces, sans être entendu dans l'autre.

Miss Edith s'y étant assise avec son amie : — Comment se fait-il qu'il ne soit pas arrivé ? lui dit-elle : pourquoi nous donne-t-il rendez-vous ici au point du jour, au lieu de venir nous joindre à Castle-Dinan, chez vous, où il devait ramener ma mère aujourd'hui ?

— Evandale n'agit jamais par caprice, dit lady Émilie. Il nous donnera de bonnes raisons pour se justifier, et, s'il ne le fait pas, je vous aiderai à le gronder.

— Ma plus grande crainte, c'est qu'il ne se trouve engagé dans quelqu'un de ces complots si fréquens dans le malheureux temps où nous vivons. Je sais que son cœur est avec Claverhouse, et je crois qu'il l'aurait rejoint depuis long-temps, sans la mort de mon oncle, qui lui a occasioné tant d'embarras à cause de nous. N'est-il pas étonnant qu'un homme si raisonnable, qui connaît si bien les fautes et les erreurs qui ont

privé du trône la famille des Stuarts, soit prêt à tout sacrifier pour l'y rappeler?

— Que vous dirai-je? c'est un point d'honneur pour Evandale. Notre famille a toujours été distinguée par sa loyauté. Il a servi long-temps dans le régiment des gardes dont le vicomte Dundee était colonel. Beaucoup de ses parens voient son inaction de mauvais œil, et l'attribuent à un défaut d'énergie. Vous devez savoir, ma chère Edith, que bien souvent des raisons de famille, des liaisons d'amitié, ont sur notre conduite plus d'influence que les meilleurs raisonnemens. J'espère pourtant qu'il pourra continuer à demeurer tranquille, quoiqu'à vous dire vrai vous puissiez seule le retenir.

— Comment cela serait-il en mon pouvoir?

— En lui fournissant le prétexte mentionné dans l'Évangile..... Il a pris une femme, et par conséquent il ne peut venir.

— J'ai promis, dit Edith d'une voix faible, mais j'espère que quant au temps de l'accomplir, on me laissera libre de le fixer.

— C'est ce que je vais laisser à Evandale le soin de discuter avec vous, dit lady Emilie, car je l'aperçois.

— Restez, lady Émilie, restez, je vous en supplie, s'écria Edith en tâchant de la retenir.

— Non, en vérité, répondit-elle, un tiers fait souvent une sotte figure en certaines occasions. Je vais me promener dans la prairie, près du ruisseau; vous me ferez avertir quand il s'agira de déjeuner.

Comme elle sortait du salon lord Evandale y entra.
— Bonjour, mon frère, lui dit-elle en riant, et adieu jusqu'au déjeuner. J'espère que vous donnerez à miss Bellenden quelques bonnes raisons pour l'avoir obligée

à se lever si matin. Et en parlant ainsi elle sortit sans attendre sa réponse.

Miss Edith allait lui faire la même demande; mais, en jetant les yeux sur lui, elle vit dans ses traits une expression si extraordinaire, un air d'agitation si marqué, qu'elle s'écria : — Mon Dieu, milord, qu'avez-vous?

— Les fidèles sujets de Sa Majesté Jacques II, dit lord Evandale, viennent de remporter près Blair d'Athole une victoire signalée, et qui paraît devoir être décisive; mais mon brave ami, le lord Dundee.....

— Est mort? s'écria miss Edith devinant sur-le-champ le reste de la nouvelle.

— Il est vrai! il n'est que trop vrai! mort dans les bras de la victoire, et il n'est plus un seul homme qui ait assez de talens et d'influence pour le remplacer au service du roi Jacques; ce n'est pas le temps, Edith, de composer avec mon devoir; j'ai ordonné la levée de mes vassaux, et il faut que je prenne congé de vous ce soir.

— Pourriez-vous y penser, milord? Ne savez-vous pas combien votre vie est précieuse pour vos amis? Ne la risquez pas dans une entreprise si téméraire : pouvez-vous seul, avec quelques vassaux, espérer de résister aux forces de toute l'Écosse, si l'on en excepte les clans des montagnards.

— Écoutez-moi, Edith, mon entreprise n'est pas aussi téméraire que vous le pensez; des motifs de la plus haute importance doivent me décider à la démarche que je vais faire. Le régiment des gardes dans lequel j'ai servi si long-temps, ajouta-t-il en baissant la voix comme s'il eût craint que les murs du salon ne prissent des

oreilles pour l'entendre, conserve un secret attachement pour la cause de son légitime souverain. Dès que j'aurai le pied dans l'étrier, deux autres régimens de cavalerie se rendront sous mon drapeau; ils l'ont juré : ils n'attendaient pour se déclarer que l'arrivée du vicomte de Dundee dans le bas pays. Maintenant qu'il n'existe plus, quel officier osera se décider à une telle démarche, s'il n'y est encouragé par le soulèvement des troupes? Si je diffère, leur zèle se refroidira. Je dois les amener à se déclarer pendant que leur cœur s'enorgueillit encore de la victoire obtenue par leur ancien chef, et qu'ils brûlent du désir de venger sa mort prématurée.

— Et c'est, dit Edith, sur la foi de soldats prêts à passer à chaque instant d'un parti dans un autre que vous allez faire un pas si dangereux!

— Il le faut, je le dois : l'honneur et la loyauté m'en imposent l'obligation.

— Et tout cela pour un prince dont vous-même n'approuviez pas la conduite quand il était sur le trône?

— Il est vrai : citoyen libre, je ne pouvais voir sans peine ses innovations dans l'Église et dans le gouvernement; mais il est dans l'adversité, sujet fidèle je soutiendrai ses droits. Que des flatteurs et des courtisans adorent le pouvoir et abandonnent l'infortune, leur conduite ne servira jamais de modèle à la mienne.

— Mais puisque vous êtes déterminé, milord, à une démarche que mon faible jugement me présente comme inconsidérée, pourquoi, dans un pareil moment, avez-vous désiré cette entrevue?

— Ne me suffirait-il pas de vous répondre, dit lord Evandale avec tendresse, que je ne pouvais me résoudre à partir pour l'armée sans revoir celle à qui je suis si

glorieux d'être déjà fiancé? Me demander les motifs d'un pareil désir, c'est douter de l'ardeur de mes sentimens, et me donner une preuve de l'indifférence des vôtres.

— Mais pourquoi fallait-il que notre entrevue eût lieu en cet endroit, et avec cette apparence de mystère?

— Parce que j'ai une demande à vous faire, miss Bellenden, une demande que je n'ose expliquer, ajouta-t-il en lui présentant une lettre, avant que vous n'ayez lu ce billet.

Edith jeta promptement les yeux sur l'adresse de la lettre, y reconnut l'écriture de son aïeule, et lut ce qui suit :

« Ma chère enfant.

« Je n'ai jamais été plus contrariée du rhumatisme qui me retient dans mon fauteuil, qu'en vous écrivant cette lettre, tandis que je voudrais être où elle va bientôt se trouver, c'est-à-dire à Fairy-Knowe, près de la fille unique de mon pauvre Willie. Mais c'est la volonté de Dieu que je sois éloignée d'elle en ce moment, comme ce l'est aussi que je souffre de mon rhumatisme, puisqu'il n'a cédé ni aux cataplasmes de camomille, ni aux décoctions de moutarde, avec lesquels j'ai si souvent soulagé ceux des autres.

« Il faut donc que je vous dise par écrit, au lieu de vous le dire de ma propre bouche, comme je l'aurais souhaité, que lord Evandale, étant appelé à l'armée par l'honneur et le devoir, désire vivement qu'avant son départ les saints nœuds du mariage l'unissent irrévocablement à vous. Je n'ai vu aucune objection à cette demande, puisque vous êtes fiancés, et que ce n'est que

le complément du lien qui existe déjà entre vous. Je me flatte donc que mon Edith, qui a toujours été une fille soumise et respectueuse, n'élèvera pas des difficultés qui ne seraient pas raisonnables.

« Il est bien vrai que dans notre famille les mariages ont toujours été célébrés d'une manière plus convenable à notre rang ; qu'ils n'ont jamais eu lieu en secret, avec peu de témoins, et comme une chose dont on aurait à rougir ; mais telle est la volonté du ciel, comme ce fut celle des hommes qui gouvernent ce pays, de nous priver de nos biens, et notre roi de son trône. Je me flatte pourtant que Dieu rétablira l'héritier légitime dans ses droits, et convertira son cœur à la foi protestante. Pourquoi ne me flatterais-je pas de voir encore cet heureux événement malgré ma vieillesse? N'ai-je pas vu Sa Majesté le roi Charles II, d'heureuse mémoire, triompher des rebelles ligués contre lui, peu de temps après qu'il eut daigné accepter un déjeuner?... »

Nous n'abuserons pas de la patience de nos lecteurs en mettant sous leurs yeux le reste de la lettre de lady Marguerite. Nous nous contenterons de dire qu'elle se terminait par une injonction solennelle à sa petite-fille de procéder sans délai à la célébration de son mariage avec lord Evandale.

— Je n'aurais jamais cru jusqu'à ce moment, dit Edith, que lord Evandale pût manquer de générosité.

— Manquer de générosité, Edith! s'écria lord Evandale : pouvez-vous interpréter ainsi le désir que j'éprouve de vous appeler mon épouse, avant de vous quitter, peut-être pour toujours?

— Lord Evandale aurait dû se rappeler, dit miss Bellenden, que lorsque sa persévérance, et je dois ajouter

mon estime pour lui, la reconnaissance des obligations que nous lui avons, ont enfin obtenu de moi le consentement de lui donner un jour ma main, j'y ai mis pour condition qu'on ne me presserait pas quant à l'époque où j'accomplirais ma promesse; et maintenant il se prévaut de son crédit sur la seule parente qui me reste, pour me forcer à une démarche si importante sans m'accorder un seul instant de réflexion! N'y a-t-il pas, milord, dans une telle conduite plus d'égoïsme que de générosité?

Lord Evandale parut blessé de ce reproche; il fit deux ou trois tours dans l'appartement avant d'y répondre. Enfin, se rapprochant de miss Bellenden: — Vous m'auriez épargné, lui dit-il, une accusation qui m'est si pénible, si j'avais osé vous dire quel est le principal motif qui m'a déterminé à vous faire cette demande. Vous me forcez de vous le faire connaître, et je suis sûr qu'il ne peut manquer d'avoir du poids sur votre esprit, non par rapport à vous, mais en ce qu'il concerne votre respectable aïeule lady Marguerite. Je pars pour l'armée, et le destin de mon ami le vicomte de Dundee m'y attend peut-être: dans ce cas, tous mes biens passent à un parent éloigné, par la loi de substitution; ou je puis être déclaré traître par le gouvernement usurpateur, et une confiscation peut me dépouiller au profit du prince d'Orange ou de quelque favori hollandais. Dans l'un comme dans l'autre cas, ma respectable amie lady Marguerite et ma chère fiancée miss Bellenden resteraient sans fortune et sans protection; au lieu que lady Evandale trouverait, dans les droits que lui donnerait son mariage, les moyens d'assurer à sa digne aïeule une vieillesse tranquille, et jouirait ainsi d'un plaisir qui la

consolerait d'avoir accordé sa main à un homme qui n'ose se flatter d'en être digne.

Cet argument, auquel Edith ne s'attendait point, ne lui laissa rien à répondre. Elle fut forcée de reconnaître que la conduite de lord Evandale était inspirée par la délicatesse autant que par la générosité.

— Et cependant, milord, telle est la bizarrerie de mon imagination, que mon cœur (ajouta-t-elle en pleurant), se reportant vers le passé, ne peut sans un pressentiment sinistre penser à remplir si subitement mes engagemens.

— Vous savez, ma chère Edith, reprit lord Evandale, que le résultat de toutes nos informations, de toutes nos recherches, a été de nous convaincre que nos regrets étaient superflus.

— Il n'est que trop vrai! dit Edith en soupirant profondément.

A l'instant même elle entendit son soupir répété comme par un écho imprévu dans l'appartement voisin. Elle tressaillit, et se rassura à peine quand lord Evandale lui eut fait observer que ce qu'elle avait cru entendre ne pouvait être que l'écho de sa propre voix.

— Tout ce que j'entends, dit Edith, se convertit en sinistre augure, tant je suis agitée.

Lord Evandale s'efforça alors de nouveau de la déterminer à une mesure qui, quoique en apparence un peu précipitée, était cependant le seul moyen qui pût la mettre, ainsi que son aïeule, à l'abri des événemens futurs. Il lui mit sous les yeux les droits que lui donnaient déjà leurs fiançailles, les désirs de son aïeule, la nécessité d'assurer son indépendance, l'attachement qu'il lui avait voué depuis si long-temps. Il n'appuya pas sur

les services qu'il leur avait rendus, mais moins il les faisait valoir, plus ils se représentaient à l'esprit d'Edith. Enfin, n'ayant à opposer à ses sollicitations qu'une répugnance sans motif raisonnable, et qu'elle rougissait presque d'avouer dans un instant où son amant lui donnait une nouvelle preuve de la noblesse de ses sentimens, elle ne trouva plus à lui alléguer que l'impossibilité que la cérémonie eût lieu dans un si court délai.

Mais lord Evandale avait tout prévu. Il se hâta de lui expliquer que l'ancien chapelain de son régiment l'avait suivi avec un fidèle domestique, qui avait servi dans le même corps, et qui serait témoin de leur mariage, ainsi que lady Emilie, Cuddy Headrigg et sa femme. Il ajouta qu'il avait choisi Fairy-Knowe pour la célébration, afin d'en assurer le secret, parce que, devant partir sur-le-champ, cette précipitation donnerait nécessairement des soupçons au gouvernement, si elle était connue; car comment concevoir qu'un mari quitte sa nouvelle épouse quelques heures après son mariage, sans les motifs les plus puissans?

Ayant ainsi victorieusement répondu au dernier argument d'Edith, et n'attendant plus de nouvelles objections, il alla sur-le-champ avertir sa sœur de retourner près de son amie, et courut prévenir les personnes dont la présence était nécessaire pour procéder à la cérémonie.

Quand lady Emilie arriva, elle trouva Edith fondant en larmes; elle en chercha vainement la cause: elle était du nombre de ces demoiselles qui ne voient rien de terrible ni d'effrayant dans le mariage, surtout quand le futur époux possède tous les avantages que réunissait lord Evandale. Elle employa, pour rappeler le courage d'Edith, tous les argumens obligés en faveur du lien con-

jugal ; mais quand elle vit que ses pleurs continuaient à couler sur ses joues décolorées, qu'elle était insensible à ses caresses et à ses consolations, que la main qu'elle pressait restait froide et sans mouvement, sa fierté s'en offensa, et l'amitié fit place au dépit.

— Je dois avouer, miss Bellenden, lui dit-elle, que je ne comprends rien à votre conduite. Vous avez promis d'épouser mon frère quand vous avez consenti à être fiancée à lui ; et maintenant qu'il s'agit de remplir votre promesse, vous gémissez comme si vous aviez à tenir un engagement pénible et déshonorant ! Je crois pouvoir répondre pour lord Evandale qu'il ne voudra jamais obtenir la main d'une femme contre son gré, et, quoique je sois sa sœur, je puis ajouter qu'il ne me paraît pas fait pour souffrir les mépris de personne. Vous me pardonnerez, miss Bellenden, mais les pleurs que je vous vois répandre me semblent d'un mauvais augure pour le bonheur de mon frère, et je dois vous dire que votre douleur est un triste retour pour un attachement dont il vous a donné tant de preuves depuis si long-temps.

— Vous avez raison, lady Emilie, dit Edith en essuyant ses yeux, et en s'efforçant de calmer son agitation. Ce n'est point ainsi que je devrais répondre à l'honneur que me fait lord Evandale en me choisissant pour son épouse ; mais ma consolation en ce moment, c'est qu'il connaît la cause de mes larmes, car je n'ai rien de caché pour lui. Vous n'en avez pas moins raison. Je mérite d'être blâmée de m'abandonner encore à de pénibles souvenirs et à de vains regrets ; mais c'est pour la dernière fois. Ma destinée va être unie à celle de lord Evandale; rien désormais ne pourra exciter ses plaintes ni le mécontentement de sa famille. Je ne souf-

frirai pas que de vaines illusions, me rappelant le passé...

A ces mots, comme elle avait la tête tournée vers une fenêtre à laquelle était adaptée une jalousie à demi fermée, elle poussa un cri effrayant et s'évanouit. Les yeux de lady Emilie prirent à l'instant la même direction, mais elle ne vit que l'ombre d'un homme qui semblait disparaître de la croisée. Plus épouvantée de l'état où elle voyait Edith que de l'espèce d'apparition dont elle venait d'être témoin, elle jeta de hauts cris, et appela du secours. Son frère arriva sur-le-champ avec l'aumônier et Jenny Dennison; mais il se passa quelque temps avant qu'on parvînt à lui rendre la connaissance, et elle ne put d'abord s'exprimer que par des phrases entrecoupées.

— Ne me pressez pas davantage! dit-elle à lord Evandale; cela est impossible! Le ciel et la terre, les vivans et les morts s'y opposent! Prenez tout ce que je peux vous accorder : la tendresse d'une sœur, une bien vive amitié. Ne parlez plus de mariage.

L'étonnement de lord Evandale ne peut se décrire.

— C'est un de vos tours, Emilie, dit-il vivement à sa sœur: pourquoi faut-il que je vous aie envoyée près d'elle! Vous l'aurez rendue folle par quelqu'une de vos extravagances.

— Sur ma parole, mon frère, dit lady Emilie, vous êtes bien en état de rendre folles toutes les femmes d'Écosse! Parce que votre maîtresse veut s'amuser à vos dépens, ou se rendre intéressante à vos yeux, vous faites une querelle à votre sœur à l'instant où elle vient de prendre votre parti, et où elle se flattait de lui avoir fait entendre raison? Et qui nous a valu cette excellente scène tragique? la vue d'un homme qui a paru à une

fenêtre, et que sa sensibilité exaltée lui a fait prendre pour vous ou pour tout autre.

— Quel homme? quelle fenêtre? s'écria lord Evandale d'un ton d'impatience : miss Bellenden est incapable de vouloir me jouer.

— Paix, milord, paix! dit Jenny, qui se sentait intéressée à empêcher toute explication; parlez plus bas, de grace, miss Edith commence à revenir à elle.

Dès qu'Edith eut repris l'usage de ses sens, elle pria qu'on la laissât seule avec lord Evandale. Chacun se retira : Jenny avec son air de simplicité officieuse, lady Emilie et l'aumônier avec celui d'une curiosité peu satisfaite.

Edith, restée seule avec Evandale, le pria de s'asseoir près du sopha sur lequel on l'avait couchée; saisissant alors la main du lord, elle la porta à ses lèvres malgré sa surprise et sa résistance, et, rassemblant ce qui lui restait de forces, elle se leva brusquement et se jeta à ses pieds.

— Pardonnez-moi, milord, s'écria-t-elle, pardonnez-moi! Il faut que je sois ingrate envers vous, que je rompe un engagement solennel. Vous avez mon amitié, mon estime, ma reconnaissance sincère; bien plus, vous avez ma parole et ma foi; mais pardonnez-moi un tort involontaire : vous n'avez pas mon amour, et je ne puis vous épouser sans être coupable.

— Vous sortez d'un rêve pénible, ma chère Edith, dit lord Evandale en la relevant et en la replaçant sur le sopha; vous vous laissez égarer par votre imagination, par les illusions d'une ame trop sensible. Celui que vous me préférez est dans un monde meilleur où vous ne pouvez le suivre par vos inutiles regrets; et si

vous l'y suiviez, vous ne feriez que diminuer son bonheur.

— Vous vous trompez, lord Evandale, reprit Edith, je n'ai fait aucun rêve, et mon imagination n'est point égarée. Je ne l'aurais jamais pu croire, si quelqu'un me l'avait dit. Mais je l'ai vu, et je dois en croire mes yeux.

— Vu! qui? s'écria lord Evandale, aussi surpris que confondu.

— Henry Morton, répondit Edith; et elle articula ces deux mots comme s'ils eussent été les derniers qu'elle dût prononcer de sa vie.

— Miss Bellenden, dit lord Evandale, vous me traitez comme un enfant, ou comme un insensé. Si vous vous repentez de votre engagement avec moi, ajouta-t-il d'un ton piqué, je ne suis pas homme à en profiter pour contrarier vos inclinations; mais traitez-moi comme un homme, et ne plaisantez pas ainsi.

A ces mots il se disposait à la quitter, quand, jetant sur elle un dernier regard, il vit, à la pâleur de ses joues et à l'égarement de ses yeux, que le trouble qu'elle éprouvait n'était que trop véritable: quelles que fussent les causes qui avaient agi sur son imagination, son esprit semblait dans un désordre qu'il ne pouvait concevoir. Il changea de ton aussitôt, reprit sa place auprès d'elle, et essaya de lui faire avouer les causes secrètes de tant de terreur.

— Je l'ai vu, répéta-t-elle, j'ai vu Henry Morton à cette fenêtre! Il regardait dans cet appartement au moment où j'allais abjurer son souvenir pour toujours. Sa figure était pâle, maigre; il était enveloppé d'un grand manteau; son chapeau lui couvrait les yeux; l'expres-

sion de sa figure était la même que le jour où il fut interrogé par Claverhouse à Tillietudlem. Demandez à votre sœur si elle ne l'a pas vu comme moi. — Je sais ce qui l'a appelé. — Il venait me reprocher d'oser donner ma main à un autre pendant que mon cœur est avec lui au fond de la mer où il a péri. Milord, c'en est fait entre vous et moi. — Quelles qu'en soient les conséquences, *elle* ne peut se marier celle dont le mariage trouble le repos des morts.

— Grand Dieu! dit Evandale en traversant la chambre, troublé lui-même presque jusqu'au délire par la surprise et la douleur. Sa raison est égarée, et cela par l'effort que lui a coûté son consentement à ma proposition prématurée! Sa raison est perdue à jamais si des soins et du repos ne la lui rendent bientôt.

En ce moment la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer Holliday, qui avait quitté le régiment des gardes en même temps que lord Evandale, lors de la révolution, et qui depuis était toujours resté à son service. Sa figure était pâle, et il semblait trembler d'une terreur qui ne lui était pas ordinaire.

— Qu'y a-t-il de nouveau? Holliday, s'écria son maître en se levant vivement. Aurait-on découvert....?

Il eut assez de présence d'esprit pour s'arrêter au milieu de cette phrase dangereuse, qui pouvait trahir ses projets.

— Non, milord, répondit Holliday, ce n'est pas cela, ce n'est rien de semblable, mais je viens de voir un esprit.

— Un esprit! s'écria lord Evandale perdant patience; tout le monde conspire donc aujourd'hui pour me rendre fou! Et quel esprit avez-vous vu, imbécile?

— L'esprit d'Henry Morton, le capitaine whig du pont de Bothwell. Il a paru tout à coup à côté de moi dans le jardin, et s'est évaporé comme un feu follet.

— Vous êtes fou, s'écria lord Evandale, ou il y a là-dessous quelque noir complot. Jenny, prenez soin de votre maîtresse, et je vais tâcher de trouver la clef de ce mystère.

Toutes les recherches de lord Evandale n'aboutirent à rien. Jenny seule aurait pu lui donner l'explication qu'il désirait, si elle l'avait voulu ; mais elle jugeait que son intérêt exigeait qu'elle laissât la vérité dans les ténèbres, depuis que la possession d'un mari actif et affectionné avait dompté toute sa coquetterie. Elle avait fort adroitement profité des premiers momens de confusion pour faire disparaître de la chambre voisine toutes les traces qui auraient pu prouver que quelqu'un y avait passé la nuit. Elle avait même poussé les précautions jusqu'à effacer les empreintes de pieds d'homme sur une plate-bande près de la fenêtre d'où elle conjecturait que miss Edith avait aperçu Morton, qui voulait sans doute, avant de partir, jeter un dernier regard sur celle qu'il allait perdre pour toujours. Il était évident qu'il avait aussi passé près d'Holliday dans le jardin, et Jenny apprit de l'aîné de ses garçons, par qui elle avait fait seller et brider le cheval de l'étranger, qu'il avait couru à l'étable, jeté une guinée à l'enfant, puis qu'il s'était dirigé au galop vers la Clyde. Le secret était donc renfermé dans la famille de Jenny, et elle était résolue à ne pas l'en laisser sortir.

— Car, pensait-elle, quoique miss Edith et Holliday aient reconnu M. Morton au grand jour, ce n'est pas une raison pour que j'aie dû le reconnaître à la clarté

d'une chandelle ; d'autant plus qu'il se cachait de Cuddy et de moi.

Elle se tint donc constamment sur la négative lorsqu'elle fut interrogée par lord Evandale. Quant à Holliday, tout ce qu'il put dire, c'est que, comme il entrait dans le jardin, l'esprit avait paru à ses côtés comme un éclair, et qu'il avait fui avec un air de colère mêlée de douleur.

— Je l'ai fort bien reconnu, ajouta-t-il, je ne pouvais m'y tromper, puisqu'il a été sous ma garde quand il était prisonnier; et j'avais fait son signalement dans le cas où il parviendrait à s'échapper. D'ailleurs on ne voit pas beaucoup d'hommes qui soient tournés comme M. Morton. Mais pourquoi revient-il ? c'est ce que je ne puis concevoir, puisqu'il n'a été ni fusillé, ni pendu, ni assassiné, et que sa mort a été naturelle.

Lady Émilie déclara qu'elle avait bien certainement vu un homme se retirer de la fenêtre.

John Gudyil venait de quitter le jardin pour aller déjeuner, au moment de l'apparition ; Cuddy était aux champs; le valet de lady Émilie attendait ses ordres dans la cuisine, et n'avait rien vu. Tels étaient tous les individus qui se trouvaient à la maison, et qui furent inutilement interrogés.

Lord Evandale se trouva contrarié au plus haut degré, en voyant renverser par cette aventure romanesque un plan qu'il avait adopté moins encore pour assurer son propre bonheur que pour mettre Edith à l'abri des événemens. Il la connaissait trop bien pour la supposer capable d'avoir cherché un prétexte pour se dégager de l'obligation de remplir sa promesse, mais il aurait attribué l'apparition qu'elle prétendait avoir vue

à une imagination exaltée, sans le témoignage d'Holliday, qui n'avait aucun motif pour penser en ce moment à Morton plutôt qu'à toute autre personne.

Lord Evandale avait trop d'esprit et de jugement pour croire aux apparitions ; mais il lui était tout aussi difficile de penser que Morton, qui avait, pensait-il, perdu la vie avec tout l'équipage du vaisseau *le Wryheid* de Rotterdam, sur lequel il s'était embarqué, eût échappé à la mort par un miracle ; qu'il eût été près de cinq ans sans donner de ses nouvelles à qui que ce fût, et que toutes les recherches faites pour s'assurer de son existence eussent été infructueuses. Enfin, en supposant qu'il fût vivant et en Écosse, quelle raison pourrait l'obliger à se cacher, maintenant que son parti triomphait, que la révolution survenue dans le gouvernement lui permettait de se montrer, et que tous ceux qui avaient été bannis par les Stuarts avaient été rappelés par Guillaume, lors de son avénement au trône?

Le chapelain, à qui lord Evandale confia aussi ses doutes un peu à-contre-cœur, lui fit un long discours sur les esprits et les apparitions, lui cita Delrio, Burthoog et De L'ancre, et finit par lui dire que son opinion bien certaine et bien fixée était ou que l'esprit de Morton était réellement apparu ce matin, événement dont, comme théologien et comme philosophe, il n'était pas préparé en ce moment à admettre ou à nier la possibilité ; ou que ledit Henry Morton était encore vivant, *in rerum naturâ*, et s'était montré en propre personne ; ou enfin qu'une ressemblance qui n'était pas sans exemple avait abusé les yeux de miss Bellenden et d'Holliday. — Laquelle de ces hypothèses est la plus probable? ajouta le docteur, c'est sur quoi je n'oserais prononcer ; mais

je répondrais sur ma tête que l'une des trois est la véritable.

Lord Evandale eut bientôt un autre sujet d'inquiétude. Miss Bellenden, quelques heures après cette aventure, se trouva malade très-sérieusement.

— Je ne partirai point qu'elle ne soit hors de danger, pensa-t-il. Quelle que soit la cause immédiate de sa maladie, c'est moi qui y ai donné lieu par mes malheureuses sollicitations.

Lady Marguerite avait été instruite par un exprès de l'indisposition de sa petite-fille; et, malgré son rhumatisme, elle s'était fait transporter le même jour à Fairy-Knowe. Lady Émilie ne voulut pas quitter la malade; et la présence de ces deux dames y autorisa celle de lord Evandale, qui résolut d'y rester jusqu'à ce que la santé d'Edith se trouvât assez bien rétablie pour lui permettre d'avoir avec elle une explication définitive.

—Jamais je ne souffrirai, dit le généreux jeune homme, que l'engagement qu'elle a contracté avec moi soit à ses yeux une chaîne et un devoir qui la forcent à une union dont l'idée seule paraît déranger son esprit.

CHAPITRE XXXIX.

« Rochers, vallons, délicieux ombrages,
» Est-ce bien vous qu'en ce jour je revois?
» C'est en ces lieux que j'errais autrefois,
» Sans craindre encor le monde et ses orages. »

Ode sur une vue du collège d'Eton.

Ce n'est pas seulement par les infirmités du corps et par l'absence des dons de la fortune que les hommes les plus distingués par leurs talens sont quelquefois rabaissés au niveau des autres créatures dont se compose la masse du genre humain. Il y a des instans où les esprits les plus fermes, en proie à une vive agitation, ne conservent rien qui les distingue des plus faibles, et paient la dette commune à la nature. Leur situation alors est d'autant plus déplorable, qu'ils sentent qu'en s'abandonnant à leur chagrin ils blessent les règles de la religion et de la philosophie, qui devraient toujours conser-

ver leur influence sur les actions et les passions des hommes.

Telle était la situation d'esprit du malheureux Morton quand il s'éloigna de Fairy-Knowe. Savoir que cette Edith qu'il aimait depuis si long-temps était sur le point d'épouser son ancien rival, un rival à qui tant de services avaient donné des droits sur son cœur, était un coup qu'il ne pouvait supporter, quoiqu'il n'en fût pas frappé sans s'y être attendu. Pendant son séjour en pays étranger, il lui avait écrit une seule fois. C'était pour lui dire adieu pour toujours, et lui offrir ses vœux pour son bonheur. Il ne l'avait pas priée de lui répondre, mais il s'était flatté de recevoir de ses nouvelles. Il n'en reçut point, et la raison en est simple : jamais sa lettre ne lui était parvenue. Morton, ignorant cette circonstance, en conclut qu'il était complètement oublié d'après sa propre demande. Lorsqu'il arriva en Écosse, il apprit qu'elle était fiancée à lord Evandale ; il croyait même qu'elle pouvait être déjà son épouse : — mais quand même elle ne le serait pas, pensait-il, il était trop généreux pour chercher à troubler son repos, peut-être son bonheur, en faisant revivre des droits que le temps et l'absence paraissaient avoir frappés de prescription. Pourquoi vint-il donc visiter la demeure où un revers de fortune avait forcé lady Margaret Bellenden et sa petite-fille de chercher une retraite? Il céda, nous devons le reconnaître, à l'impulsion irréfléchie d'un désir inconséquent que tant d'autres eussent éprouvé comme lui.

Le hasard lui avait appris en chemin que les dames étaient absentes de Fairy-Knowe, et que Jenny et Cuddy étaient leurs principaux domestiques. Il n'avait pu résister à l'envie de s'arrêter à leur chaumière, afin d'avoir

des renseignemens certains sur la situation où se trouvait alors miss Bellenden, qu'il n'osait plus nommer son Edith. Nous avons vu quelles furent les suites de cette résolution imprudente. Morton partit de Fairy-Knowe, convaincu qu'Edith l'aimait encore, et forcé par l'honneur de renoncer à elle pour toujours. Quels furent ses sentimens pendant l'entretien d'Edith avec lord Evandale, dont il entendit involontairement la plus grande partie? Le lecteur peut se les figurer, et nous n'entreprendrons pas de les lui décrire. Il fut tenté cent fois de s'écrier : — Edith, je vis encore! Mais le souvenir de la foi qu'elle avait déjà promise à lord Evandale, les services que ce lord avait rendus à la famille de sa maîtresse, la reconnaissance qu'il lui devait lui-même, car il était persuadé, avec raison, que c'était à son influence sur Claverhouse qu'il avait dû la vie après la bataille du pont de Bothwell : tous ces motifs firent taire son amour, et le détournèrent d'une démarche qui pouvait faire le malheur d'un rival qu'il estimait, et ajouter aux chagrins de sa chère Edith, sans lui donner l'espoir d'en être lui-même plus heureux. Il lui en coûta de sacrifier ainsi les plus doux sentimens de son cœur.

— Non, Edith, pensa-t-il, jamais je ne troublerai la paix de ton ame! Que la volonté du ciel s'accomplisse! — J'étais mort pour elle quand elle a promis de devenir l'épouse de lord Evandale; jamais elle ne saura qu'Henry Morton respire encore.

A l'instant où il forma cette résolution, se méfiant de ses forces, et craignant de ne pouvoir la garder s'il écoutait plus long-temps le son de la voix d'Edith, il sortit promptement par la fenêtre qui donnait sur le jardin. Il ne put cependant s'arracher de l'endroit où il

venait d'entendre pour la dernière fois celle qui lui était si chère, sans concevoir le désir irrésistible de contempler un instant ses traits ; et, quand le cri que poussa Edith lui fit soupçonner qu'elle l'avait vu en relevant tout à coup ses yeux baissés, il s'enfuit comme s'il eût été poursuivi par des furies, passa près d'Holliday sans le reconnaître, et même sans le voir, courut à l'étable, monta à cheval, et prit le premier sentier qui se présenta à lui plutôt que la grande route d'Hamilton.

Selon toutes ces probabilités, ce fut ce qui empêcha lord Evandale de savoir si Morton existait réellement. La nouvelle de la victoire remportée par les montagnards sur les troupes du roi Guillaume à Killiecrankie avait fait craindre que les jacobites du bas pays ne fissent quelque mouvement. On avait donc établi des postes en ces deux endroits, et l'on y examinait avec attention tous les voyageurs qui s'y présentaient. Mais ce fut en vain que lord Evandale y fit prendre des informations, aucun inconnu n'y avait passé dans la matinée. Il fut donc réduit à croire qu'Edith avait pris pour la réalité un fantôme qui n'avait d'existence que dans son imagination troublée, et à supposer que, par une coïncidence aussi extraordinaire qu'inexplicable, la même superstition s'était présentée à l'esprit d'Holliday.

Cependant Morton, qui avait mis son cheval au grand galop, se trouva en quelques minutes sur les bords de la Clyde. C'était un endroit qui servait d'abreuvoir, comme l'annonçaient des traces récentes. Le cheval de Morton, pressé à chaque instant par les coups d'éperon, y entra sans hésiter, et se trouva bientôt à la nage. Morton ne s'en aperçut que par le froid qu'il res-

sentit quand il se trouva dans l'eau jusqu'à mi-corps; et, revenant à lui, il vit la nécessité de songer aux moyens de sauver sa vie et celle de sa monture; car la rivière était très-rapide. Habile dans tous les exercices, il savait diriger un coursier dans l'eau comme sur une esplanade; il lui fit suivre le courant quelques instans, pour ne pas épuiser ses forces, et parvint à s'approcher de la rive opposée; mais elle se trouva trop escarpée; le cheval n'y put monter, il fallut se résoudre à suivre le cours de la rivière; enfin, au bout de quelques minutes, il se trouva à pied sec sur le bord de la Clyde.

— Où irai-je maintenant? dit Morton dans l'amertume de son cœur. Et qu'importe? Ah! si je pouvais le désirer sans crime, je voudrais que ces eaux m'eussent englouti, et m'eussent fait perdre le souvenir du passé et le sentiment du présent.

A peine avait-il fait cette réflexion, qu'il fut honteux qu'elle se fût présentée à son esprit. Il se rappela de quelle manière presque miraculeuse sa vie, dont il faisait un tel mépris en ce moment, avait été sauvée deux fois. — Je suis un insensé, dit-il, plus qu'un insensé, de murmurer contre la Providence, qui m'a donné tant de marques de protection. N'ai-je donc plus rien à faire en ce monde? quand je ne ferais que supporter avec courage les souffrances auxquelles je suis condamné! Ai-je rien vu, ai-je rien entendu à quoi je ne dusse m'attendre? Mais eux-mêmes sont-ils plus heureux? ajouta-t-il sans oser prononcer le nom de ceux auxquels il pensait: *elle* est dépouillée de ses biens, *il* s'engage dans une entreprise qui paraît dangereuse, quoiqu'il en ait parlé si bas que je n'ai pu bien com-

prendre ce dont il s'agit. Ne puis-je trouver quelques moyens de les aider, de les secourir, de veiller sur eux ?

Il finit par s'arracher au sentiment de ses propres regrets, pour s'occuper uniquement des intérêts d'Edith et de ceux de son futur époux ; la lettre de Burley, oubliée depuis long-temps, lui revint à la mémoire, et un nouvel éclair de lumière brilla à son esprit.

— Leur ruine est son ouvrage ! s'écria-t-il, j'en suis bien convaincu. Si elle peut être réparée, ce ne saurait être que par le moyen des informations qu'on obtiendra de lui. Il faut que je le cherche, que je le trouve, que je reçoive de lui des renseignemens certains. Qui sait s'ils n'auront pas quelque influence salutaire sur la fortune de ceux que je ne dois plus voir, et qui n'apprendront probablement jamais que j'oublie en ce moment mes propres chagrins pour m'occuper de leur bonheur.

Animé par cette espérance, quoique le fondement en fût bien léger, il chercha à regagner la grande route ; et, comme il connaissait parfaitement tous ces environs, qu'il avait tant de fois parcourus en chassant, il se trouva bientôt sur le chemin qui conduisait à la petite ville dans laquelle il était entré triomphant cinq ans auparavant, comme capitaine du Perroquet. Une sombre mélancolie régnait toujours dans son cœur ; mais il était sorti de cet état de désespoir auquel il avait été sur le point de succomber. Tel est l'effet d'une résolution vertueuse et désintéressée ; si elle ne peut rappeler le bonheur, elle rétablit au moins la tranquillité de l'ame.

Il fit un effort sur lui-même pour ne plus penser

qu'aux moyens de découvrir Burley, et à la possibilité de lui arracher quelque renseignement favorable à celle dont la cause l'intéressait. Il résolut enfin de ne rien négliger pour le trouver, espérant, d'après ce que Cuddy lui avait dit d'une scission entre les presbytériens et leur ancien chef, que celui-ci serait moins mal disposé à l'égard de miss Bellenden, et pourrait même exercer favorablement pour elle l'influence qu'il assurait avoir sur sa fortune.

Il était environ midi quand notre voyageur se trouva près du château de son oncle, qui était situé devant un petit bois à une portée de fusil de la route qu'il suivait. Sa vue fit naître en lui mille souvenirs qui produisaient sur son cœur une sensation douce et douloureuse en même temps, et qu'une ame sensible éprouve toujours lorsque après avoir traversé les tempêtes d'une vie agitée, elle retrouve les lieux où elle a passé le temps calme et heureux de l'enfance. Il sentit le désir d'y entrer.

— La vieille Alison, pensa-t-il, ne me reconnaîtra sûrement pas plus que Cuddy et sa femme ne m'ont reconnu hier soir. Je puis satisfaire mon envie, et repartir sans lui faire connaître qui je suis. On m'a dit que mon oncle lui a légué son domaine ; soit! je ne m'en plains pas ; j'ai des chagrins qui me touchent de plus près : le bien de nos ancêtres aurait pu être mieux placé ; mais n'importe, je veux au moins voir encore une fois la vieille maison.

L'aspect du manoir de Milnwood n'inspirait pas la gaieté sous son ancien maître ; mais il paraissait maintenant encore plus sombre et plus triste qu'autrefois. Il était en bon état de réparations. Pas une tuile ne man-

quait à la toiture, pas un carreau de vitre n'était cassé ; mais l'herbe croissait épaisse dans la cour ; la porte principale n'en avait pas été ouverte depuis longtemps, puisque les toiles d'araignée en tapissaient le linteau et les gonds. Morton frappa plusieurs fois sans voir paraître personne, sans entendre le moindre bruit dans la maison ; enfin il vit ouvrir la petite lucarne par où l'on venait reconnaître ceux qui se présentaient à la porte, et il aperçut au travers la figure d'Alison, couverte de quelques rides ajoutées à celles qui s'y trouvaient déjà quand il avait quitté l'Écosse. Elle avait sur la tête un *toy* (1), d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux gris, qui produisaient un effet plus pittoresque qu'agréable.

— Que demandez-vous ? dit-elle d'une voix aigre et cassée.

— Je désire, dit Henry, parler un instant à Alison Wilson qui demeure ici.

— Elle n'y est point, répondit mistress Wilson elle-même, à qui l'état de sa parure inspira peut-être l'envie de se nier ainsi. Mais vous êtes un malappris. Cela vous aurait-il fait mal à la langue de dire *mistress* Wilson de Milnwood ?

— Pardon, dit Henry, souriant en lui-même de trouver que la vieille Alison conservait toujours ses prétentions au respect qu'elle croyait lui être dû ; pardon, j'arrive de pays étranger, et j'y suis resté si long-temps que j'ai presque oublié ma propre langue.

— Vous venez des pays étrangers ? dit Alison. Y auriez-vous par hasard entendu parler d'un jeune homme de ce pays, nommé Henry Morton ?

(1) Toy, ancienne coëffure nationale des femmes d'Écosse. — Éd.

— J'ai entendu prononcer ce nom en Allemagne.

— Attendez-moi un moment. Non, écoutez-moi bien. Tournez autour de la maison, vous trouverez une porte de derrière qui n'est fermée qu'au loquet. Vous l'ouvrirez; vous entrerez dans la basse-cour, mais prenez garde de tomber dans le tonneau d'eau qui est près de la porte, car l'entrée est obscure. Vous tournerez à droite; vous irez ensuite droit devant vous. Vous tournerez encore une fois à droite; et, en entrant dans la cour, vous prendrez garde à l'escalier de la cave. Là, vous verrez la porte de la petite cuisine : c'est la seule qui serve à présent au château. Vous y entrerez, je viendrai vous rejoindre, et vous pourrez me dire ce que vous voulez à mistress Wilson.

Malgré les instructions minutieuses d'Alison, un étranger aurait eu peine à se reconnaître dans le labyrinthe qu'elle venait de tracer. Mais, graces à la connaissance des lieux, Morton évita les deux écueils qui lui avaient été indiqués; d'un côté, Scylla, sous la forme d'une cuve de lessive, et de l'autre, Charybde, qui l'attendait dans les profondeurs d'un escalier de cave. Le seul obstacle qu'il eut à vaincre vint d'un petit épagneul qui aboyait avec acharnement contre lui. Il lui avait pourtant autrefois appartenu; mais, différent du fidèle Argus, le chien d'Ulysse, il ne reconnut pas son maître.

— Et lui aussi! dit Morton. Pas une créature vivante ne me reconnaîtra!

Il entra dans la cuisine, et, quelques instans après, il entendit sur l'escalier le bruit des talons élevés dont étaient armés les souliers d'Alison, et de la canne à bec de corbin dont elle se servait pour se soutenir.

Avant qu'elle arrivât, il eut le temps de jeter un coup d'œil sur la cuisine. Quoique le charbon ne manquât pas dans les environs, un feu économique brûlait sous une petite marmite contenant le dîner préparé pour Alison et pour son unique servante, jeune fille de douze ans; et la vapeur qui s'en exhalait annonçait qu'elle ne se permettait pas un ordinaire plus succulent que du temps de son ancien maître.

Lorsqu'elle entra, Henry reconnut de suite en elle cet air d'importance qu'elle aimait tant à se donner, ces traits dans lesquels la mauvaise humeur, suite de l'habitude et de l'indulgence accordée à une servante maîtresse, disputait la place à la bonté de cœur qui lui était naturelle; enfin ce bonnet rond, cette robe bleue et ce tablier blanc, qu'il lui avait vus tant de fois. Mais un ruban sur sa tête et quelques autres articles de toilette extraordinaire, dont elle s'était revêtue à la hâte, annonçaient la différence qui existait entre Alison, l'ancienne femme de charge de sir David, et mistress Wilson de Milnwood.

— Que désirez-vous de mistress Wilson, monsieur? lui dit-elle : je suis mistress Wilson. Les cinq minutes qu'elle avait passées à sa toilette lui avaient paru suffisantes pour lui donner le droit de reprendre son nom, et de pouvoir par là exiger plus sûrement le respect auquel elle prétendait. Henry ne savait trop que répondre à sa question; car, quoiqu'il ne voulût pas s'en faire reconnaître, il n'avait pas songé à se préparer quelque prétexte pour motiver son introduction dans la maison. Mais Alison ne le laissa pas long-temps dans l'embarras; car, sans attendre sa réponse, elle lui demanda vivement :

— Que désiriez-vous de moi, monsieur ? Vous avez donc vu M. Henry Morton en Allemagne ?

— Pardonnez-moi, madame, répondit Henry, c'est du colonel Silas Morton que je parlais.

L'expression de plaisir qui brillait dans les yeux de la bonne femme s'évanouit aussitôt.

— C'est donc son père que vous avez connu, le frère du feu laird de Milnwood. Mais vous ne pouvez l'avoir connu en pays étranger ! vous me paraissez trop jeune. Il était de retour en Écosse avant que vous fussiez né. J'espérais que vous m'apportiez des nouvelles de son fils, du pauvre M. Henry.

— C'est mon père, dit Henry, qui m'a appris à connaître le colonel Silas Morton. Quant à son fils, j'ai entendu dire qu'il avait péri dans un naufrage sur les côtes de Hollande.

— Hélas ! cela n'est que trop probable, et il en a coûté bien des larmes à mes pauvres yeux. Son oncle m'en parlait encore le jour de sa mort. Il venait de me donner des instructions sur la quantité de vin et d'eau-de-vie qu'il faudrait préparer le jour de son enterrement, pour ceux qui y assisteraient ; car, mort comme vivant, c'était un homme prudent, économe, et prenant garde à tout. — Ailie, me dit-il... — il me nommait toujours ainsi, nous étions de si vieilles connaissances, — Ailie, ayez bien soin de la maison, car le nom de Morton de Milnwood est oublié comme le dernier refrain d'une vieille chanson. — Ce furent ses dernières paroles, si ce n'est qu'un instant avant de mourir il me dit qu'une chandelle à la baguette était bien assez pour un mourant, car il ne pouvait souffrir qu'on se servît de chan-

delles moulées, et il y en avait malheureusement une qui brûlait sur une table.

Tandis que mistress Wilson racontait ainsi les derniers discours du vieil avare, l'épagneul, revenu de sa première surprise, et reconnaissant son maître, faisait autour de lui tant de gambades, qu'il était sur le point de le trahir.

— A bas, Elphin! à bas, monsieur, cria Henry d'un ton d'impatience.

— Vous savez le nom de notre chien! s'écria Alison toute surprise. Il n'est pourtant pas commun. Mais je vois qu'il vous connaît aussi! Bonté divine! s'écria-t-elle d'une voix de plus en plus émue, c'est mon pauvre enfant! c'est M. Henry!

A ces mots, la bonne vieille étendit les bras vers Morton, le serra sur son cœur, l'embrassa avec la même tendresse que si elle eût été sa mère, et finit par pleurer de joie. Henry, sensible à ces marques d'attachement, lui prodigua aussi des preuves d'affection. Il ne pensait plus à dissimuler avec elle : il n'en aurait pas eu le courage, s'il en avait conservé l'intention.

— Oui, ma chère Alison, c'est bien moi. Je vis encore pour vous remercier de votre attachement si fidèle! et pour me réjouir de retrouver au moins dans mon pays une amie qui me revoit avec plaisir.

—Oh! des amis, M. Henry, vous n'en manquerez pas : on a toujours des amis quand on a de l'argent, et, Dieu merci! vous en aurez, et beaucoup; tâchez d'en faire un bon usage, de ne pas le dissiper! Mais, mon Dieu, ajouta-t-elle en le repoussant un peu comme pour le considérer d'une distance plus convenable à sa vue, que vous êtes changé, mon enfant! vos couleurs sont pas-

sées, vos joues sont creuses, vos yeux sont enfoncés, vous êtes maigri. Ah! ces maudites guerres, combien de mal n'ont-elles pas fait! Et depuis quand êtes-vous de retour? et où avez-vous été? et qu'avez-vous fait? et pourquoi ne nous avez-vous pas écrit? et comment se fait-il qu'on vous ait cru mort? et pourquoi êtes-vous venu dans votre maison comme un étranger, pour surprendre ainsi la pauvre Alison? Elle riait et pleurait en parlant ainsi.

Il se passa quelque temps avant qu'Henry fût assez maître de son émotion pour pouvoir répondre à toutes ces questions.

Si nos lecteurs partagent la curiosité de la bonne vieille femme, nous la satisferons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XL.

« Il se nommait Aumerle : il a perdu ce nom
» Pour avoir de Richard embrassé la défense,
» Et s'appelle Rutland aujourd'hui, par prudence. »

SHAKSPEARE. *Richard* III.

MALGRÉ l'impatience qu'éprouvait Alison d'entendre la réponse d'Henry aux questions multipliées qu'elle venait de lui faire, elle ne voulait pas souffrir qu'il restât plus long-temps dans la petite cuisine, et elle le fit monter dans son appartement, qui était le même qu'elle occupait lorsqu'elle n'était que femme de charge.

— Il est moins exposé au vent, lui dit-elle, que celui du rez-de-chaussée, qui, dangereux pour mes rhumatismes, et me rappelant d'ailleurs le pauvre défunt, me donnait des idées tristes ; quant au grand salon boisé en chêne, qui ne servait que pour les occasions solennelles, je ne l'ai jamais ouvert que pour lui donner de l'air, le laver, et en essuyer la poussière.

Ils s'assirent donc dans la chambre de la ci-devant femme de charge, au milieu de légumes conservés, de fruits secs et de confitures de toute espèce, qu'elle continuait de préparer par habitude, et qui finissaient toujours par se gâter, parce que ni elle ni personne n'y touchait.

Morton, adaptant sa narration à l'intelligence de celle qui l'écoutait, la resserra autant qu'il lui fut possible de le faire. Il lui apprit que le vaisseau qu'il montait, assailli par une tempête, avait péri ainsi que tout l'équipage, excepté deux matelots et lui qui s'étaient sauvés dans une chaloupe, et avaient heureusement gagné le port de Flessingue. Là, il eut le bonheur de rencontrer un ancien officier qui avait servi avec son père. D'après son avis il ne se rendit pas à La Haye, et de toutes ses lettres de recommandation il n'envoya que celle que Claverhouse lui avait remise pour le stathouder.

— Notre prince, dit l'ancien officier, doit politiquement se maintenir en bonne intelligence avec son beau-père et votre roi Charles. Il serait imprudent à lui d'accorder quelque faveur à un Écossais du parti des mécontens. Attendez donc ses ordres, sans avoir l'air de vouloir le forcer à penser à vous. Soyez prudent, vivez dans la retraite, changez de nom, évitez la société des Écossais exilés, et, croyez-moi, vous n'aurez pas à vous repentir de cette conduite prudente.

L'ancien ami de Silas Morton ne se trompait pas. Peu de temps après, le prince d'Orange, voyageant dans les Provinces-Unies, vint à Flessingue, où Morton commençait à s'ennuyer de son inaction. Il eut avec lui une entrevue particulière, et le prince parut charmé de son intelligence, de sa prudence, de la manière libérale

dont il voyait les diverses factions qui déchiraient son pays, et de la clarté avec laquelle il lui en développa les vues et les projets.

— Je vous attacherais volontiers à ma personne, lui dit Guillaume, mais je ne pourrais le faire sans donner d'ombrage à l'Angleterre. Je n'en suis pas moins disposé à vous rendre service, autant par intérêt pour vous-même, que par égard pour la recommandation que vous m'avez envoyée de la part d'un officier que j'estime. Voici une commission pour un régiment suisse qui se trouve dans une des provinces les plus éloignées de ma capitale, et où vous ne trouverez probablement pas d'Écossais. N'entretenez aucune correspondance avec votre pays; continuez à être le capitaine Melville, et laissez dormir le nom de Morton jusqu'à un moment plus favorable.

— C'est ainsi que ma fortune a commencé, continua Morton. J'ai eu le bonheur de réussir dans différentes missions dont j'ai été chargé, et mes services ont été distingués et récompensés par Son Altesse royale, jusqu'au moment où ce prince a été appelé en Angleterre, pour y être notre libérateur et notre roi. L'ordre qu'il m'avait donné doit me faire pardonner le silence que j'ai gardé avec le petit nombre d'amis que j'avais laissés en Écosse. Quant au bruit de ma mort, il devait se répandre d'après le malheureux naufrage du vaisseau sur lequel j'étais parti; et ce qui a dû contribuer à le confirmer, c'est que je n'ai fait usage ni des lettres de crédit qui m'avaient été remises, ni de mes lettres de recommandation, excepté celle pour le prince, qui, m'ayant commandé le silence, l'a bien certainement gardé lui-même.

— Mais comment se fait-il, mon cher enfant, que

pendant cinq ans vous n'ayez pas rencontré un Écossais qui vous reconnût ? je m'imaginais qu'il n'en existait pas un qui ne connût Morton de Milnwood.

— Faites attention, bonne Alison, que j'ai passé les trois premières années dans une province éloignée ; et quand, après ce temps, j'ai été à la cour du prince d'Orange, il aurait fallu une affection aussi vive et aussi sincère que la vôtre pour reconnaître le petit Morton dans le major-général Melville.

— Melville ! c'était le nom de votre mère ; mais celui de Morton sonne mieux à mes vieilles oreilles. En reprenant possession de l'ancien domaine de votre famille, il faut reprendre aussi votre ancien nom.

— Je ne veux faire ni l'un ni l'autre, Alison ; j'ai les plus fortes raisons pour désirer que mon retour en Écosse, mon existence même, y soient ignorés. Quant au domaine de Milnwood, je sais qu'il vous appartient, et je le trouve en bonnes mains.

— En bonnes mains ! s'écria Alison ; j'espère, mon cher enfant, que vous ne parlez pas sérieusement ? Que voulez-vous que je fasse de vos terres et de vos rentes ? Ce n'est qu'un fardeau pour moi. Je suis trop ancienne pour prendre un aide, quoique Wylie Mactricket le procureur, se soit montré civil et très pressant ; mais je suis une trop vieille chatte pour écouter celui-là, quoiqu'il en ait enjolé bien d'autres. D'ailleurs je n'ai jamais perdu l'espérance de vous revoir. Je pensai que j'entretiendrais toujours la maison, et que j'y aurais encore ma soupe au lait comme du temps de feu votre oncle. Ne serai-je pas assez heureuse de vous voir gouverner sagement vos biens ? Vous devez avoir appris cela en Hollande, car on est économe dans ce pays, à ce que j'en-

tends dire. Cependant, je crois que vous pourrez vous faire un peu plus d'honneur de votre fortune que le défunt. Par exemple, je voudrais que vous eussiez un plat de viande de boucherie trois fois par semaine; cela chasse les vents de l'estomac.

Une si grande munificence, qui, dans le caractère et les actions d'Ailie, se mêlait à des habitudes si parcimonieuses, étonna Morton, ainsi que le singulier contraste de cette manie d'épargner et de cette indifférence pour la propriété. — Nous parlerons de cela une autre fois, dit-il, vous saurez que je ne suis ici que pour quelques jours; et je vous le répète, ma chère Alison, ne dites à personne que vous m'avez vu. Je vous apprendrai plus tard mes motifs et mes intentions.

— Ne craignez rien, mon enfant, je sais garder un secret comme mes voisins, et le vieux Milnvood le savait bien, le brave homme : il m'avait dit où il cachait son argent, et c'est ce qu'on dit le moins volontiers. Mais venez donc avec moi, que je vous fasse voir le salon lambrissé; vous verrez qu'il est tenu propre comme si vous eussiez été attendu tous les jours. Il n'y a que moi qui en prenait soin; c'était mon amusement; et cependant je me disais quelquefois, les larmes aux yeux : — A quoi bon frotter la grille du feu, rendre les chandeliers bien brillans, brosser le tapis, secouer les coussins? celui à qui tout cela appartient ne reviendra peut-être jamais!

En parlant ainsi, elle le conduisait dans ce *sanctum sanctorum* dont le soin faisait son occupation journalière, et la propreté son orgueil. Morton, en y entrant, fut grondé parce qu'il n'avait pas essuyé ses pieds. Il se rappela qu'étant enfant il éprouvait un respect presque re-

ligieux lorsque, dans de grandes occasions, on lui permettait d'entrer un instant dans ce salon, dont il ne pensait pas alors que le pareil pût se trouver dans les palais des princes. On croira aisément que les chaises à pied très-bas et à dossiers très-élevés, les immenses chenets de cuivre doré, et la tapisserie de haute-lice, perdirent beaucoup de leur mérite à ses yeux, et qu'il ne vit plus qu'une grande salle aussi sombre que triste. Deux objets cependant, — les portraits représentant l'image de deux frères (1), qui, différents l'un de l'autre comme ceux que décrit Hamlet, lui firent éprouver diverses sensations : l'un représentait son père, couvert d'une armure complète, dans une attitude qui indiquait son caractère mâle et déterminé ; l'autre était celui de son oncle : revêtu d'un habit de velours, avec des manchettes et un jabot de dentelles, il paraissait honteux et surpris de sa parure, quoiqu'il ne la dût qu'à la libéralité du peintre.

— C'est une singulière idée, dit Alison, d'avoir donné à ce pauvre cher homme un si bel habit, et tel qu'il n'en a jamais porté. Il aurait eu bien meilleure mine avec sa redingote de drap gris de raploch, et son col étroit.

Au fond du cœur, Morton ne put s'empêcher de partager son opinion ; car un habit habillé n'aurait pas mieux convenu à la tournure gauche et ridicule du défunt, qu'un air de générosité à ses traits bas et ignobles.

Il quitta alors Alison pour aller visiter le parc et les jardins, et elle profita de cet intervalle pour ajouter quelque chose au dîner qui se préparait ; circonstance que nous ne remarquons que parce qu'elle coûta la vie

(1) Hamlet.

à un poulet qui, sans un événement aussi important que l'arrivée de Henry Morton, aurait chanté tranquillement jusqu'à la vieillesse la plus reculée dans la basse-cour de Milnwood.

Mistress Wilson assaisonna le repas de souvenirs du bon vieux temps et de projets pour l'avenir, représentant toujours Henry comme le maître du château, y maintenant l'ordre et l'économie de son défunt propriétaire, et se peignant elle-même comme remplissant avec zèle et dextérité ses anciennes fonctions. Morton laissa la bonne femme s'amuser à bâtir des châteaux en l'air, et se réserva de lui faire part, dans un autre moment, de la résolution qu'il avait formée de retourner sur le continent et d'y finir ses jours.

Après le repas il quitta son costume militaire, qui ne pouvait que nuire à la recherche qu'il allait faire de Burley; il l'échangea contre un pourpoint et un manteau gris qu'il portait autrefois quand il était à Milnwood, et qu'Alison avait soigneusement conservé dans le tiroir d'une commode, sans oublier de le mettre à l'air et de le brosser de temps en temps.

Morton garda seulement son épée et ses pistolets, armes sans lesquelles on ne voyageait guère dans ces temps de troubles. Quand il parut aux yeux de mistress Wilson dans son nouveau costume, elle s'écria qu'il lui allait à merveille, parceque, dit-elle, quoique vous n'ayez pas grossi, vous avez un air bien plus mâle que lorsque vous partîtes de Milnwood.

Elle s'étendit alors sur la manière de tirer parti des vieux habits pour en faire de neufs; elle était bien avancée dans l'histoire d'un manteau de velours qui avait appartenu à sir David, était devenu ensuite un pourpoint

de velours, s'était métamorphosé en une paire de culottes, et qui, à chacun de ces changemens, était toujours aussi bon que s'il eût été neuf, quand Morton l'interrompit pour lui annoncer qu'il était obligé de se remettre en route le même soir.

Ce fut un coup que mistress Wilson eut peine à supporter.

—Et pourquoi vous en aller? —et où allez-vous? — et où serez-vous mieux que chez vous, après en avoir été absent pendant tant d'années?

—Vous avez raison, Alison; mais je m'y trouve forcé. C'est pour cette raison que je ne me suis pas fait connaître à vous en arrivant; je me doutais bien que vous voudriez me retenir.

—Mais où allez-vous? répéta-t-elle encore; on n'a jamais vu rien de semblable. A peine êtes-vous arrivé, et vous repartez comme une flèche!

— Il faut que j'aille chez Niel Blane, dans la ville voisine. Je présume qu'il pourra me donner un lit.

—Bien certainement il le pourra, et il saura bien vous le faire payer. Mais, mon cher enfant, avez-vous donc laissé votre esprit dans les pays étrangers, pour aller ainsi payer un lit et un souper, quand vous pouvez avoir tout cela pour rien ici, et avec des remerciemens par-dessus le marché?

—Je vous assure, Alison, qu'il s'agit d'une affaire de grande importance pour moi, et que je puis y perdre ou y gagner beaucoup.

—Je ne le comprends pas trop, si vous commencez par dépenser sans raison deux shellings d'Écosse pour votre souper. Mais les jeunes gens ne connaissent pas le prix de l'argent. Mon pauvre vieux maître était plus

prudent; jamais il ne touchait à ce qu'il avait une fois mis en réserve.

Morton, persistant dans sa résolution, remonta à cheval, et prit congé de mistress Wilson, après lui avoir fait promettre de nouveau qu'elle ne parlerait de son retour à personne avant qu'elle l'eût revu.

— Je ne suis pas prodigue, pensait-il en s'éloignant, mais si je restais avec Alison, comme elle le désire, je crois que mon défaut de ce qu'elle appelle économie lui fendrait le cœur avant la fin de la première semaine.

CHAPITRE XLI.

> » Voyons, où donc est-il cet hôte si joyeux?
> » C'est ma coutume à moi de causer avec l'hôte. »
>
> *Le Voyage d'un amant.*

Morton arriva sans aventure à la ville, et descendit à l'auberge de Niel. Il avait pensé plus d'une fois en chemin que l'habit qu'il avait porté dans sa jeunesse pouvait bien favoriser ses recherches, mais rendrait peut-être aussi son incognito plus difficile; mais quelques années d'absence et de campagnes avaient tellement changé ses traits, qu'il espérait que personne ne reconnaîtrait dans l'homme mûr, au regard pensif et résolu, le jeune vainqueur de l'exercice du Perroquet, et risquer seulement de rencontrer quelques whigs de ceux qu'il avait commandés jadis, et qui pourraient bien se souvenir du capitaine des *tireurs* de Milnwood; mais il n'y avait aucune précaution à prendre contre une telle chance.

18.

L'auberge était pleine, et paraissait jouir encore de son ancienne célébrité. La vue de Niel, plus joufflu et moins civil que par le passé, lui prouva que sa bourse était aussi arrondie que sa personne; car en Écosse la civilité d'un cabaretier pour ses hôtes décroît en proportion que sa situation pécuniaire s'améliore. Sa fille avait acquis l'air d'une servante d'auberge fort entendue, et que ni le bruit des armes ni les soucis de l'amour n'étaient en état de distraire des fonctions dont elle avait à s'acquitter. Tous deux n'accordèrent à Morton que le degré d'attention que peut espérer un étranger qui voyage sans train et sans domestique : il résolut donc de se conformer au rôle de l'humble personnage qu'il représentait en ce moment. Il conduisit lui-même son cheval à l'écurie, lui fit donner l'avoine, et retourna ensuite dans la salle destinée au public; car demander une chambre particulière, c'eût été se donner un air de trop d'importance.

C'était là que quelques années auparavant il avait célébré sa promotion au grade de capitaine du Perroquet; cérémonie qui, n'étant d'abord qu'un jeu, avait eu pour lui des conséquences si sérieuses. Il sentait, comme on le suppose, qu'une grande révolution s'était opérée en lui depuis ce jour de fête, et cependant l'assemblée réunie dans la salle paraissait composée presque des mêmes groupes qu'il y avait vus autrefois. Quelques bourgeois buvaient avec réflexion leur petite mesure d'eau-de-vie; des soldats vidaient leur pinte d'ale, en jurant de ce que la tranquillité du canton ne leur permettait pas une boisson plus dispendieuse; leur cornette ne jouait pas, il est vrai, au tric-trac avec le desservant en soutane, mais il buvait une petite mesure d'*eau admirable* avec le ministre presbytérien en manteau gris.

C'était, sous certains rapports, la même scène que cinq ans auparavant, mais les personnages étaient changés.

— Le flux et le reflux du monde peut croître et décroître, pensa Morton, mais les places que le hasard rend vacantes ne manqueront jamais d'être remplies. Dans les occupations, comme dans les amusemens de la vie, les hommes se succèdent comme les feuilles des arbres, avec les mêmes différences individuelles, et la même ressemblance générale.

Lorsqu'il se fut assis pendant quelques minutes, sachant par expérience quelle était la meilleure manière d'obtenir des égards dans une auberge, il demanda une pinte de vin de Bordeaux, que l'hôte lui apporta fraîchement tirée, et moussant encore dans la mesure, car on n'était pas encore, à cette époque, dans l'usage de mettre le vin en bouteilles. Morton, qui avait ses projets, invita Niel, qui avait le sourire sur les lèvres, à s'asseoir et à en prendre sa part. Niel, habitué à recevoir souvent de pareilles invitations de ceux qui n'avaient pas meilleure compagnie, l'accepta sans façon.

Tout en vidant la pinte, dont Morton eut soin de lui faire boire la plus grande partie, Niel jasa des nouvelles du pays, des naissances, des mariages, des morts, des mutations de propriété, de la ruine d'anciennes familles, et de la fortune faite par quelques parvenus; mais il n'ouvrit pas la bouche sur les affaires politiques, quoique ce fût alors un texte fécond de conversation et d'éloquence; ce ne fut que d'après une question de Morton qu'il répondit d'un air d'indifférence : — Oh oui, nous avons toujours des soldats dans le pays, plus ou moins : il y a une troupe de cavalerie à Glascow; leur commandant s'appelle, je crois, Wittybody, ou

quelque chose d'approchant. C'est bien un Hollandais; je n'ai jamais vu personne si grave et si flegmatique!

— Vous voulez dire Wittenbold, sans doute, dit Morton : n'est-ce pas un vieillard, avec des cheveux gris, des moustaches noires, parlant fort peu.....

— Et fumant toujours, dit Niel. Je vois que vous le connaissez. Ce peut être un brave homme, pour un soldat et un Hollandais; mais fût-il dix fois plus général et Wittybody, il n'entend rien à la cornemuse; il me fit interrompre un jour, au milieu de l'air de Torphichan, le plus bel air de cornemuse qu'on ait jamais entendu.

— Les militaires que je vois ici appartiennent-ils à son corps?

— Oh, non! ce sont d'anciens dragons écossais; nos chenilles du pays; ils ont servi sous Claverhouse, et, s'il voulait, je crois bien qu'ils ne tarderaient pas à le rejoindre.

— Ne dit-on pas qu'il a été tué?

— Le bruit en court, mais j'en doute encore; il n'est pas aisé de tuer le diable. Mais quant à ces dragons, je e répète, s'il paraissait ici, ils seraient sous ses drapeaux aussi vite que je vais boire ce verre de vin. Au fait, ils sont aujourd'hui les soldats du roi Guillaume, mais il n'y a pas long-temps qu'ils étaient ceux du roi Jacques. La raison en est toute simple. Pour qui se battent-ils? pour celui qui les paie; ils n'ont ni terres ni maisons à défendre. Cependant il résulte toujours une bonne chose du changement des affaires, de la révolution, comme on dit; c'est que chacun peut parler tout haut, dire librement son avis sans crainte d'aller coucher en prison, et d'être pendu sans plus de cérémonie que je n'en mets à déboucher une bouteille.

Il y eut ici une petite pause, et Morton, voyant qu'il avait fait quelques progrès dans la confiance de l'hôte, après avoir hésité un instant, comme le fait naturellement tout homme qui attache une certaine importance à la réponse qui doit suivre la question qu'il va faire, lui demanda s'il connaissait dans son voisinage une femme nommée Élisabeth Maclure.

— Si je connais Bessie Maclure? dit Niel : si je connais la sœur du premier mari de ma défunte femme? La paix soit avez elle ! c'est une brave femme, mais elle a eu bien des malheurs. Elle a perdu deux de ses garçons dans le temps de la persécution, comme on l'appelle aujourd'hui, et elle n'a pas passé un mois sans avoir des dragons à loger; car n'importe quel parti ait le dessus, c'est toujours sur nous, pauvres aubergistes, que tombe le fardeau.

— Elle tient donc une auberge?

— Un petit cabaret, dit Niel en jetant autour de lui un regard de satisfaction. Elle vend de l'ale aux gens qui voyagent à pied, mais sa maison n'a rien qui puisse attirer le chaland.

— Pouvez-vous me donner un guide pour me conduire chez elle?

— Est-ce que vous ne logerez pas ici cette nuit? Vous ne trouverez pas toutes vos aises chez Bessie Maclure, dit Niel, dont l'intérêt qu'il prenait à sa belle-sœur n'allait pas jusqu'à lui envoyer les voyageurs qu'il pouvait retenir chez lui.

— J'ai rendez-vous chez elle avec un ami. Je ne me suis arrêté ici que pour boire le coup de l'étrier, et m'informer du chemin.

— Vous ferez mieux de rester ici, dit l'hôte avec

persévérance, et de faire dire à votre ami de venir vous y joindre.

— Je vous dis que cela est impossible, répondit Morton d'un ton d'impatience. Il faut que je me rende sur-le-champ chez cette femme, et je vous prie de me trouver un guide.

— Vous en êtes bien le maître, monsieur; mais du diable si vous avez besoin de guide. Vous n'avez qu'à suivre la rivière pendant deux milles, comme si vous vouliez aller à Milnwood. Alors vous trouverez à main gauche, en face d'un vieux frêne, une mauvaise route qui conduit dans les montagnes, et deux milles plus loin la maison de Bessie Maclure. Il n'y a pas de danger de vous tromper, car vous ferez dix milles d'Écosse, qui en valent vingt d'Angleterre, avant de rencontrer une autre maison. Je suis fâché que vous vouliez partir de chez moi la nuit; mais, après tout, ma belle-sœur est une brave femme: et ce qui tombe dans la poche d'un ami n'est pas perdu pour nous.

Morton paya son écot, et partit sur-le-champ.

Les derniers rayons du soleil disparaissaient, lorsqu'il aperçut le vieux tronc du frêne, et il entra dans le sentier qui conduisait aux montagnes.

— C'est ici, pensa-t-il, que commencèrent tous mes malheurs; c'est ici que Burley allait me quitter, quand une femme assise sous ce même arbre vint l'avertir que des soldats gardaient la route qui conduit aux montagnes! N'est-il pas bien étrange que ma destinée ait été ainsi liée à celle de cet homme, sans que j'aie fait autre chose que remplir à son égard un devoir prescrit par l'humanité et la reconnaissance? Que ne puis-je recouvrer la paix et la tranquillité à l'endroit où je l'ai perdue!

Il pressait son cheval tout en faisant ces réflexions, et l'obscurité s'épaississait ; mais la lune, qui commençait à paraître, lui permettait d'examiner le pays qu'il parcourait.

Il était alors dans une étroite vallée bordée de montagnes, autrefois couvertes de bois, mais où il n'en restait plus que quelques bouquets sur les sommets escarpés, qui semblaient défier l'invasion des hommes, comme ces tribus errantes qui, dans un pays ravagé, cherchent un refuge sur le haut des rochers. Ces arbres mêmes, à demi détruits par le temps, semblaient, dans leur végétation épuisée, n'exister encore que pour indiquer ce qu'avait jadis été le paysage; mais un ruisseau, qui serpentait entre leurs vieux troncs, donnait à ce lieu toute la vie qu'un site sauvage et désert peut recevoir d'une onde sortie des montagnes, et ce charme que les habitans de ces contrées regrettent même à l'aspect d'une plaine fertile, arrosée par un fleuve majestueux, qui va baigner les murs de riches palais. Le sentier suivait le cours du ruisseau, qui tantôt était visible, et tantôt ne se distinguait plus que par son murmure sur les cailloux, ou de temps en temps entre les fentes des rochers.

— Pourquoi murmures-tu ainsi contre les rochers qui, pour un moment, interrompent ton cours rapide? dit Morton dans l'enthousiasme de ses pensées : l'océan te recevra dans son sein, comme l'éternité s'ouvre à l'homme à la fin de son pénible pèlerinage. Nos craintes, nos espérances, nos peines, nos plaisirs, comparés aux objets qui doivent nous occuper pendant la succession éternelle des siècles, sont encore bien moindres que le tribut de tes faibles eaux pour la vaste mer où elles vont se jeter !

Tandis qu'il moralisait ainsi, il entrait dans un endroit de la vallée qui avait plus de largeur. Un champ cultivé et une petite prairie annonçaient la main et la présence de l'homme. Un peu plus loin, sur le bord de la route, s'élevait une petite chaumière dont les murs n'avaient guère plus de cinq pieds de hauteur. Le chaume qui la couvrait, vert de mousse, de joubarbe et de gazon, offrait çà et là quelques brèches qu'y avaient faites deux vaches, dont cette apparence de verdure avait tenté l'appétit; une inscription mal écrite et plus mal orthographiée annonçait au voyageur qu'il y trouverait *bon logis, à pied comme à cheval.* Malgré la mauvaise apparence de la chaumière, cette invitation n'était pas à mépriser, quand on faisait attention au pays aride qu'on venait de parcourir pour y arriver, et à la région plus sauvage encore qui s'offrait ensuite aux regards au-delà de ce modeste asile.

— Ce n'est que dans un endroit semblable, pensa Morton, que Burley pouvait trouver une confidente digne de lui.

En approchant de la maison, il en aperçut la maîtresse. Elle était assise près de la porte, et s'occupait à filer.

— Bonsoir, la mère, dit le voyageur; ne vous nommez-vous pas mistress Maclure?

— Élisabeth Maclure, monsieur, une pauvre veuve, pour vous servir.

— Pouvez-vous me loger cette nuit?

— Oui, monsieur, si vous voulez bien vous contenter du peu que je pourrai vous offrir.

— J'ai été soldat, ma bonne femme; ainsi j'ai vécu à l'école de la sobriété.

— Soldat, monsieur! dit la vieille en soupirant, que le ciel vous accorde un autre métier!

— N'est-ce donc pas une profession honorable? j'espère que vous n'en penserez pas de moi plus défavorablement pour cela.

— Je ne juge personne, monsieur, et le son de votre voix prévient en votre faveur. Mais j'ai vu faire tant de mal à ce pauvre pays par les soldats, que je me console d'avoir perdu la vue, en songeant que je n'en pourrai plus voir.

Comme elle parlait ainsi, Morton remarqua qu'elle était aveugle.

— Mais ne vous incommoderai-je pas, ma bonne femme? lui dit-il d'un ton de compassion : l'état où vous êtes ne paraît pas vous permettre de vous livrer aux travaux de votre profession.

— Ne craignez rien, monsieur, je connais la maison, et j'y marche comme si j'avais encore mes yeux. D'ailleurs, j'ai une jeune fille pour m'aider, et quand les dragons reviendront de leur patrouille, pour une bagatelle ils auront soin de votre cheval. Ils sont à présent plus honnêtes qu'autrefois.

D'après cette assurance, Morton mit pied à terre.

— Peggy, dit l'hôtesse en appelant une fille d'environ douze ans qui était dans la maison, menez le cheval de monsieur à l'écurie, ôtez-lui sa selle, son mors et sa bride, et jetez dans le râtelier une botte de foin, en attendant que les dragons arrivent.... Entrez, monsieur, dit-elle alors à Morton : la maison n'est pas belle, mais au moins elle est propre. Morton la suivit dans la chaumière.

CHAPITRE XLII.

« Elle dit, et la vieille mère
» En parlant répandit des pleurs.
» Jenny, je t'avais dit naguère
» De ne pas suivre les chasseurs.

Ancienne ballade.

En entrant dans la chaumière, Morton reconnut que son hôtesse ne l'avait pas trompé. L'intérieur n'était pas ce qu'on l'aurait cru d'après les dehors de cette habitation. Elle était propre, confortable même, surtout dans la pièce où mistress Maclure le conduisit, et dans laquelle il devait souper et coucher. Elle lui fit servir un repas frugal ; Morton n'en avait pas un pressant besoin ; il se mit pourtant à table afin de retenir son hôtesse et de pouvoir plus aisément la faire jaser. Malgré la privation de sa vue, elle veillait avec assiduité à ce que rien ne manquât à son hôte, et une sorte d'instinct lui faisait trouver à l'instant ce dont elle avait besoin.

— N'avez-vous que cette jolie enfant pour vous aider à servir les voyageurs? lui demanda Henry assez naturellement, pour entamer la conversation.

— Oui, monsieur. Je demeure seule comme la veuve de Zarephta : il vient peu de monde dans cette petite auberge, et je ne gagne pas assez pour payer une servante. J'ai eu deux fils qui veillaient à tout autrefois; Dieu me les avait donnés, Dieu me les a retirés : que son nom soit béni! Même depuis que je les ai perdus, j'ai été plus à l'aise que vous ne me voyez; mais c'était avant la dernière révolution.

— En vérité? Vous êtes pourtant presbytérienne, à ce que je crois?

— Je le suis, monsieur; bénie soit la lumière qui m'a éclairée pour me conduire dans le droit chemin!

— Comment se fait-il donc que la révolution vous ait causé quelque préjudice?

— Si elle a fait le bien du pays, si elle a procuré la liberté de conscience, qu'importe ce qu'elle a produit pour un pauvre vermisseau comme moi?

— Mais encore, je ne vois pas comment elle a pu vous nuire?

— C'est une longue histoire, monsieur. Une nuit, c'était environ six semaines avant la bataille du pont de Bothwell, un jeune gentilhomme s'arrêta à cette pauvre chaumière. Il était pâle, couvert de blessures, perdait tout son sang, et il était hors d'état d'aller plus loin. Son cheval même était tellement épuisé, qu'il ne pouvait mettre un pied devant l'autre : il était poursuivi, et c'était un de nos ennemis. Que devais-je faire, monsieur? Vous qui êtes un soldat, vous me traiterez peut-être de vieille folle; mais je le fis entrer chez moi, j'ar-

rêtai le sang qui coulait de ses blessures, et je le cachai jusqu'à ce qu'il pût partir sans danger.

— Et qui oserait vous blâmer d'avoir agi ainsi?

— Il est pourtant vrai que cela me fit regarder de mauvais œil par notre parti : on dit que j'aurais dû me conduire envers lui comme Jaël envers Sisara ; mais je n'avais pas reçu l'inspiration de répandre le sang. Il me semblait, au contraire, que le ciel m'ordonnait de l'épargner, et de sauver mon semblable : jamais je ne m'en suis repentie, quoiqu'on m'ait reproché de ne pas avoir un cœur de mère, puisque j'avais secouru un homme appartenant au corps qui avait assassiné mes deux fils.

— Assassiné vos deux fils?

— Oui, quoique vous puissiez donner à leur mort un autre nom : l'un est mort en combattant pour le covenant trahi; l'autre.... ah! mon Dieu! les dragons vinrent l'arrêter ici, et ils le fusillèrent en face de la maison, sous mes propres yeux, qui n'ont plus fait que verser des larmes depuis ce moment; c'est alors que ma vue a commencé à décliner, et il n'y a guère qu'un an que je l'ai perdue tout-à-fait; mais, je vous le demande, monsieur, aurais-je rendu la vie à mon Johny et à Ninian, en sacrifiant celle de lord Evandale?

— De lord Evandale! s'écria Morton, c'est à lord Evandale que vous avez sauvé la vie?

— Oui, monsieur, reprit la vieille, et depuis ce temps il a eu bien des bontés pour moi. Il m'a donné une vache et un veau, du blé, de l'argent; et tant qu'il a eu de l'autorité, personne n'aurait osé m'insulter. Mais nous sommes vassaux du château de Tillietudlem; Basile Olifant, le laird actuel, plaida long-temps contre lady Marguerite pour la propriété de ce domaine, et lord

Evandale soutenait la vieille dame pour l'amour de miss Edith, qui est une des meilleures et des plus jolies filles d'Écosse, à ce qu'on dit dans tout le pays; mais enfin Basile gagna le château et les terres, Dieu sait comment! — en abandonnant sa croyance. Quand vint la révolution, il fut encore le premier à changer, jurant qu'il n'avait été papiste qu'extérieurement, qu'il avait toujours été bon presbytérien au fond du cœur; et il s'insinua dans les bonnes graces du nouveau gouvernement; lord Evandale, au contraire, perdit tout crédit, parce qu'il était trop fier et trop franc pour changer à tout vent, quoique plusieurs de nos gens sachent comme moi que, quels que fussent ses principes, il nous épargnait autant qu'il le pouvait. Mais enfin Basile Olifant, qui ne pouvait lui pardonner de s'être déclaré contre lui dans son procès, était un homme vindicatif. Ne pouvant rien contre lui personnellement, que fit-il? il persécuta la pauvre Bessie Maclure, parce qu'il savait que lord Evandale la protégeait. Il a fait vendre mes vaches pour des arrérages de rente que je lui devais; il a eu soin que j'eusse continuellement des dragons à loger; enfin il a cherché tous les moyens de me ruiner, et tout cela pour chagriner lord Evandale; mais il s'est bien trompé; car lord Evandale n'en sait rien, et il se passera long-temps avant que je l'en instruise. Je sais supporter les peines que le ciel m'envoie; et la perte des biens de ce monde n'est pas la plus grande.

Morton entendit avec autant d'admiration que d'intérêt la peinture naïve de la résignation, de la reconnaissance et du désintéressement de cette bonne femme, et il ne put s'empêcher de maudire le lâche qui avait cherché le plaisir d'une si misérable vengeance.

— Ne le maudissez pas! reprit-elle : j'ai entendu dire qu'une malédiction était comme une pierre lancée en l'air, et qui peut retomber sur la tête de celui qui la jette; mais si vous connaissez lord Evandale, conseillez-lui de prendre garde à lui, car j'ai entendu prononcer son nom plusieurs fois par les soldats qui sont ici, et l'un d'eux va souvent à Tillietudlem. On l'appelle Inglis : il est comme le favori de Basile Olifant, quoiqu'il ait été un des plus cruels persécuteurs du pays, si l'on en excepte le brigadier Bothwell. Tout cela me donne des soupçons.

— Je prends le plus vif intérêt à la sûreté de lord Evandale, dit Morton; et vous pouvez compter que je trouverai le moyen de lui faire savoir ce que vous venez de m'apprendre. Mais en récompense, ma bonne femme, permettez-moi de vous faire une question. Pouvez-vous me donner quelques nouvelles de Quintin Mackell d'Irongray?

— Des nouvelles de qui? s'écria la vieille aveugle d'un ton de surprise et d'effroi.

— De Quintin Mackell d'Irongray. Ce nom a-t-il quelque chose d'effrayant?

— Non...., non, répondit-elle en hésitant. Mais l'entendre prononcer par un étranger, par un soldat! Que le ciel me protège! De quel nouveau malheur suis-je encore menacée?

— Aucun dont je puisse être cause, reprit Morton; soyez-en bien sûre. Celui dont je vous parle n'a rien à craindre de moi, si, comme je le suppose, son véritable nom est John Bal.....

— Ne prononcez pas ce nom! s'écria la vieille en mettant un doigt sur sa bouche. Je vois que vous connais-

sez son secret, et que vous avez le mot d'ordre ; je puis donc vous parler librement. Mais, pour l'amour de Dieu, parlez bas. Vous m'assurez bien que votre intention n'est pas de lui nuire ? Cependant vous m'avez dit que vous étiez militaire.

— Il est vrai ; mais un militaire dont il n'a rien à craindre. Je commandais avec lui à la bataille du pont de Bothwell.

— Est-il possible ? Il y a dans votre voix quelque chose qui, à la vérité, inspire la confiance ; et puis vous parlez rondement, sans chercher vos paroles, comme un homme franc et honnête.

— Et j'ose me flatter que je le suis, dit Morton.

— C'est que, soit dit sans vous offenser, monsieur, dans ce malheureux temps, les frères sont armés les uns contre les autres ; et Burley n'a pas moins à craindre du nouveau gouvernement que de l'ancien.

— Vraiment ? j'ignorais cela. Mais je dois vous dire que j'arrive tout récemment des pays étrangers.

— Écoutez-moi donc, dit la vieille en lui faisant signe d'approcher. Elle garda un instant le silence, tourna lentement la tête autour d'elle, pour qu'à défaut des yeux qui lui manquaient, ses oreilles pussent l'assurer que personne ne les écoutait ; puis, n'entendant aucun bruit : — Vous savez, reprit-elle, combien il a travaillé pour la délivrance des élus ! Après la déroute de l'armée, il passa en Hollande : là, ceux même de nos frères qui étaient exilés en ce pays refusèrent de le voir, et le prince d'Orange lui fit ordonner d'en sortir. Ce fut une épreuve bien dure pour lui, qui avait tant souffert et tant fait..... trop fait peut-être ? mais est-ce à moi de le juger ? Il retourna donc près de moi et dans

son ancien lieu de refuge, qu'il connaissait depuis long-temps, et où il était encore caché deux jours avant la grande victoire de Loudon-Hill; car je me souviendrai toujours qu'il y revenait le soir du jour où le jeune Milnwood fut capitaine du Perroquet, mais j'eus soin de l'ávertir de ne pas s'y exposer.

— Quoi! dit Morton, c'est donc vous qui, couverte d'un manteau rouge, et assise sur le bord du chemin, lui dîtes qu'un lion était dans le chemin qui conduisait aux montagnes!

— Au nom du ciel! qui êtes-vous donc? s'écria la vieille aveugle, interrompant sa narration. Mais, qui que vous soyez, continua-t-elle d'un ton plus calme, pouvez-vous trouver mauvais que j'aie voulu sauver la vie de mes amis comme de mes ennemis?

— Non, vraiment, ma bonne femme, dit Morton. Continuez, je vous prie, votre récit. J'ai seulement voulu vous prouver que je connais assez bien les affaires de celui dont nous parlons, pour que vous puissiez me confier ce qui vous reste à m'apprendre.

— Il y a un ton d'autorité dans votre son de voix, dit la vieille aveugle, et en même temps beaucoup de douceur. Je n'ai plus que peu de choses à vous apprendre. Les Stuarts ont été détrônés, Guillaume et Marie règnent à leur place; mais il n'est pas plus question du covenant que s'il n'existait pas. Ils ont accueilli le clergé toléré, et une assemblée érastienne au lieu de l'Église sainte d'Écosse. Nos fidèles champions, qui ont porté témoignage, sont encore plus mal avec ces hypocrites qu'avec la tyrannie déclarée des jours de persécution; car les ames sont endurcies, et les multitudes affamées reçoivent de vaines paroles de morale au lieu

du verbe d'en-haut pour s'exciter à la grande œuvre..... plusieurs.....

— En un mot, dit Morton qui voulut couper court à cette discussion, que l'enthousiasme de la bonne vieille aurait sans doute trop prolongée, — en un mot, vous n'êtes pas pour le nouveau gouvernement, et Burley pense comme vous.

— Plusieurs de nos frères croient que nous avons combattu, jeûné, prié, souffert pour la grande ligue nationale du covenant, et qu'on oubliera tout-à-fait que nous avons combattu, jeûné, prié et souffert. D'abord on avait cru qu'on parviendrait à quelque chose en rappelant l'ancienne dynastie avec de nouvelles conditions; et après tout, si le roi Jacques a été banni, j'ai entendu dire que les grands reproches que lui adressaient les Anglais étaient en faveur de sept prélats impies. De sorte que, bien qu'une partie des nôtres aient adopté le régime actuel, et levé un régiment sous les ordres du comte d'Angus, — notre brave ami, et quelques autres hommes justes, préférèrent écouter les jacobites plutôt que de se déclarer contre eux, craignant de tomber comme un mur mal cimenté, ou comme celui qui s'assied entre deux tabourets.

— Se sont-ils bien adressés pour obtenir liberté de conscience? il me semble.....

— O! mon cher monsieur, le jour naturel se lève à l'orient; mais la lumière spirituelle peut venir du nord, pour nous autres mortels aveugles.

— Et Burley a été la chercher dans le nord?

— Oui, monsieur, et il y a vu Claverhouse lui-même, qu'on appelle aujourd'hui Dundee.

— Est-il possible! s'écria Morton; j'aurais juré que cette rencontre aurait coûté la vie à l'un d'eux.

— Non, non, monsieur, en des temps de troubles on voit d'étranges changemens. — Montgomerry, Ferguson et tant d'autres, qui étaient les plus grands ennemis de Jacques, sont maintenant pour lui. Claverhouse reçut bien notre ami, et l'envoya se consulter avec lord Evandale; mais ce fut ce qui rompit tout. Lord Evandale ne voulut ni le voir ni l'entendre; et depuis, notre ami est dans un délire plus terrible encore que jamais, jurant de tirer vengeance de lord Evandale, et ne parlant que de brûler et tuer. O quels affreux accès de colère! ils troublent son ame, et donnent un triste avantage à l'Ennemi.

— L'ennemi! demanda Morton; quel ennemi?

— Quel ennemi! Vous connaissez familièrement John Balfour de Burley, et vous ignorez qu'il a des combats cruels et fréquens à soutenir contre l'esprit du mal? Ne l'avez-vous jamais vu, seul, la Bible à la main, et son épée nue sur ses genoux? N'avez-vous jamais, dormant avec lui dans la même chambre, entendu sa lutte contre les illusions de Satan? Oh! vous le connaissez mal, si vous ne l'avez vu que le jour. Je l'ai vu, moi, après ces agitations cruelles dont aucun homme peut-être n'a jamais été témoin, je l'ai vu trembler si fort qu'un enfant l'eût arrêté, pendant que les gouttes de sueur ruisselaient sur son front comme l'eau d'un orage sur mon pauvre toit de chaume.

Morton commença à se rappeler l'aspect de Burley, pendant son sommeil, dans le grenier de Milnwood, quelques expressions de Cuddy, et les bruits répandus parmi les caméroniens, qui citaient souvent les extases

de Burley et ses combats avec l'esprit des ténèbres. Il en conclut que cet homme était victime de ses propres illusions, quoique son ame, naturellement forte, pût non-seulement dissimuler sa superstition à ceux dans l'opinion de qui elle aurait pu décréditer son jugement, mais encore, par une énergie analogue à celle de certains épileptiques, différer les accès de son délire jusqu'à ce qu'il fût loin de tous les yeux, ou en présence de ceux à qui ils donnaient encore une plus haute idée de lui. Il était naturel de supposer que les regrets de l'ambition, la ruine de ses espérances, et celle du parti auquel il avait voué une fidélité à toute épreuve, avaient, selon toute apparence, fait dégénérer son enthousiasme en une démence irrégulière. Ce n'était pas une chose sans exemple dans ces malheureux temps, que des hommes, tels que sir Henry Vane, Harrison, Overton, et d'autres, excités par un aveugle enthousiasme, pussent se conduire dans le monde non-seulement avec adresse et bon sens au milieu des crises les plus difficiles, et avec courage dans le danger, mais encore avec l'intelligence et la valeur bien dirigée des grands capitaines. La suite de l'entretien confirma à Henry la justesse de ces réflexions.

— Au point du jour, dit mistress Maclure, ma petite Peggy vous conduira, avant que les soldats soient levés. Mais il vous faudra laisser passer son heure de danger, comme il l'appelle, avant de le surprendre dans son lieu de refuge. Peggy vous avertira. Elle y est accoutumée, car c'est elle qui lui porte tous les jours les provisions dont il a besoin pour soutenir sa vie.

— Et quelle retraite, dit Morton, ce malheureux a-t-il choisie?

— Un des lieux les plus imposans où jamais créature vivante se soit retirée : on l'appelle la caverne de Linklater. — C'est un endroit lugubre ; mais il le préfère à tout autre, parce qu'il y a trouvé souvent sa sûreté. Il s'y plaît plus que dans une chambre tapissée et sur un lit de duvet. Vous le verrez : je l'ai vu moi-même plus d'une fois. J'étais une jeune folle alors, et pensais peu à tout ce qui devait arriver. — Désirez-vous quelque chose, monsieur, avant de vous coucher, car il faudra vous lever de grand matin ?

— Rien du tout, ma bonne mère, dit Morton ; et il lui souhaita le bonsoir.

Morton se recommanda au ciel, se jeta sur son lit, entendit en sommeillant les dragons qui revenaient de la patrouille, et puis s'endormit profondément, malgré la pénible agitation de son ame.

CHAPITRE XLIII.

« Dans l'antre ténébreux les voilà descendus.
» L'homme maudit, étendu sur le sable,
» Rêvait, d'un air farouche, à son sort déplorable. »

SPENCER.

L'AURORE commençait à peine à paraître, quand Morton entendit frapper doucement à sa porte, et la jeune fille lui demanda à voix basse s'il voulait venir à la caverne avant que les gens se levassent.

Il s'habilla à la hâte, et joignit sa petite conductrice, Elle marchait lestement devant lui, portant un petit panier à son bras. Elle ne suivait aucun chemin ni sentier tracé; elle gravissait des montagnes, traversait des vallons; plus ils avançaient, plus la nature prenait un aspect sombre et sauvage; enfin, après avoir marché une demi-heure, ils ne virent plus que des rochers parsemés de quelques bruyères.

— Sommes-nous encore loin du lieu où nous allons? demanda Morton.

—Encore un mille environ, répondit la petite fille, nous y serons bientôt.

—Faites-vous ce chemin bien souvent?

—Tous les deux jours, pour porter des provisions et du lait.

—Et vous n'avez pas peur de vous trouver seule dans de pareils lieux?

— De quoi aurais-je peur? Jamais ame vivante ne vient ici, et ma grand'mère dit qu'on n'a jamais rien à craindre quand on fait le bien.

—Forte de son innocence comme d'un triple acier qui couvrirait son sein! pensa Morton. —Et il la suivit sans lui parler davantage.

Ils arrivèrent bientôt dans un endroit qui paraissait avoir été couvert de bois autrefois, mais des ronces et des épines y remplaçaient les chênes et les sapins. Là, la jeune fille tourna tout à coup entre deux montagnes, et conduisit Morton vers un ruisseau. Un bruit sourd, qu'il entendait depuis quelque temps, et qui augmentait à mesure qu'ils avançaient, l'avait préparé en partie au spectacle qui s'offrit à lui, et dont la vue excitait la surprise et la terreur. En sortant de la gorge de rochers par où ils avaient passé, ils se trouvèrent sur la plate-forme d'un roc bordé par un ravin qui paraissait avoir plus de cent pieds de profondeur, et où le ruisseau, qui descendait d'une autre montagne, se précipitait en écumant. L'œil cherchait en vain à pénétrer la profondeur de sa chute, et ne pouvait saisir qu'une vapeur et une étroite issue, jusqu'à ce qu'il fût arrêté par les angles saillans des rochers qui hérissaient le passage,

et dérobaient à la vue le sombre abîme où étaient reçues les eaux bouillonnantes. Plus loin, à la distance peut-être d'un quart de mille, reparaissait le cours sinueux de l'onde sur un lit de plus en plus élargi. Mais jusque-là elle était perdue comme si elle eût passé sous les voûtes d'une caverne, tant les fragmens rapprochés des rochers à travers lesquels elle avait coulé étaient près de s'entre-croiser.

Pendant que Morton admirait ce spectacle bruyant qui semblait fuir tous les yeux, à cause des touffes de verdure et des rochers qui cachaient les eaux, son jeune guide, le tirant par la manche, lui dit, en lui faisant signe d'approcher son oreille afin de pouvoir l'entendre : — Écoutez, l'entendez-vous?

Morton écouta attentivement, et, du fond du gouffre et au milieu du tumulte de la cascade, il crut distinguer des cris, des gémissemens, et même des paroles articulées, comme si le démon de l'onde mêlait ses plaintes aux mugissemens de ses flots en courroux.

— Voici le chemin, monsieur, dit la petite fille : suivez-moi, s'il vous plaît; mais prenez bien garde à vous. En même temps, quittant la plate-forme où ils se trouvaient, s'aidant des pieds et des mains, s'accrochant à quelques bruyères et à des saillies de rochers, elle se mit à descendre vers le précipice au bord duquel ils se trouvaient. Morton, aussi adroit qu'intrépide, n'hésita pas à la suivre; et, descendant comme elle à reculons, il cherchait à assurer son pied avant de lâcher le soutien dont sa main s'était assurée.

Ayant descendu environ vingt pieds, ils trouvèrent un endroit où ils purent s'arrêter. Ils étaient à environ trente pieds au-dessous de l'endroit d'où les eaux se je-

taient dans l'abîme, et à soixante-dix du fond du précipice qui les recevait. La cataracte tombait si près d'eux, qu'ils étaient mouillés par les vapeurs qu'elle produisait. Il fallut pourtant s'en approcher encore davantage, et, quand ils en furent à environ dix pas, Morton vit un vieux chêne que le hasard semblait avoir renversé, et qui formait sur l'abîme un pont aussi effrayant que périlleux. La tête de l'arbre se trouvait de son côté, et les racines, sur l'autre bord, touchaient à une ouverture étroite qui lui parut l'entrée d'une caverne, et au travers de laquelle il vit une lumière rouge et sombre formant un contraste frappant avec les rayons du soleil, qui commençaient à dorer le sommet de la montagne.

Sa jeune conductrice le tira encore par l'habit, et lui montrant le vieux chêne, car le bruit de la cataracte ne lui permettait plus de faire entendre sa voix, lui indiqua qu'il fallait y passer.

Morton la regarda d'un air de surprise. Il n'ignorait pas que sous les règnes précédens les presbytériens persécutés avaient souvent cherché une retraite au milieu des bois, sur les montagnes, et dans le creux des cavernes; mais jamais son imagination ne s'était figuré une demeure aussi affreuse que celle qu'il avait en cet instant sous les yeux. Il fut même surpris qu'admirateur comme il l'était des scènes sublimes et imposantes qu'offre la nature, ce lieu eût échappé à ses recherches pendant tout le temps qu'il avait habité ce canton. Mais il réfléchit que ni la chasse ni aucun autre motif n'ayant pu le conduire dans cet endroit désert et sauvage, et que cette caverne étant destinée à cacher quelques victimes de la persécution, le secret de son existence était soigneuse-

ment gardé par le petit nombre de ceux qui le connaissaient.

Il réfléchissait encore comment il pourrait franchir ce pont doublement dangereux par l'eau de la cataracte qui le mouillait, et le rendait glissant. L'espace à traverser n'était pas très-large; mais un abîme de soixante à quatre-vingts pieds, prêt à le recevoir, méritait quelque attention. Il était pourtant déterminé à risquer l'aventure, lorsque Peggy, comme pour lui inspirer du courage, passa sur l'arbre sans hésiter, et y repassa sur-le-champ une seconde fois pour venir le rejoindre.

Combien il envia les petits pieds nus de la jeune fille, qui, en saisissant les aspérités qu'offrait l'écorce du chêne, rendaient sa marche plus assurée!

Il n'hésita pourtant pas plus long-temps, il s'avança intrépidement sur le terrible pont, et fixant ses regards sur la rive opposée, sourd au bruit de la cataracte qui tombait près de lui, et oubliant le précipice qu'il avait sous les pieds, il se trouva en un instant sur l'autre bord, près de l'ouverture d'une étroite caverne. Là il s'arrêta un instant, la lueur d'un feu de charbon lui permettant d'en voir l'intérieur, et la pointe d'un rocher qui le couvrait de son ombre l'empêchant de pouvoir être aperçu de celui qu'elle recelait.

Ce qu'il observa n'aurait guère encouragé un homme moins déterminé que lui.

Burley ne lui parut changé que par une barbe grise, qu'il avait laissée croître depuis leur dernière rencontre. Debout au milieu de la caverne, il tenait d'une main sa Bible, et de l'autre son épée nue. Son visage, à demi éclairé par la lueur de la flamme, ressemblait à celui d'un démon dans la lugubre atmosphère du Pandémonion;

ses gestes et ses paroles, autant qu'on pouvait les comprendre, étaient également violens et sans suite. Seul et dans un lieu presque inaccessible, il avait l'air d'un homme qui défend ses jours contre un ennemi mortel.

— Ah! ici, ici! s'écria-t-il, accompagnant chaque mot d'un coup frappé de toute la force de son bras dans le vide de l'air. — Ne l'avais-je pas dit? — J'ai résisté, et tu as fui! — Lâche que tu es! viens avec toutes tes terreurs, — viens avec toutes mes erreurs et mes fautes, qui te rendent encore plus terrible; — ce livre est assez puissant pour me délivrer. — Que parles-tu de cheveux blancs! plus les épis sont mûrs, plus ils demandent la faucille. — Es-tu parti? — es-tu parti? tu fus toujours un lâche.

Après ces exclamations, il abaissa la pointe de son épée, et resta debout et immobile comme un maniaque après ses accès.

— L'heure dangereuse est passée, dit la jeune fille; elle ne dure guère après que le soleil est sur cette colline. Vous pouvez vous avancer et lui parler; je vais vous attendre de l'autre côté de l'eau. Il n'aime pas à voir deux personnes ensemble.

Morton s'offrit à la vue de son ancien collègue en s'avançant avec prudence et à pas lents.

— Quoi! tu viens quand ton heure est passée! Telle fut la première exclamation de Burley, qui brandit son épée avec un geste et un air de terreur mêlée de rage.

— Je viens, M. Balfour, dit Morton avec calme, je viens pour renouveler avec vous une connaissance qui a été interrompue depuis la journée du pont de Bothwell.

Dès que Burley eut reconnu que c'était Morton cn

personne qu'il avait devant lui, idée qui le frappa promptement, il exerça tout à coup sur son imagination déréglée cet ascendant supérieur qui était un des traits saillans de son étrange caractère. Il laissa retomber son épée, et la mettant dans le fourreau, il dit quelques mots sur le froid et l'humidité, qui réduisaient un vieux soldat à la nécessité de cultiver l'exercice de l'escrime. Après quoi il reprit son genre d'entretien froid et solennel.

—Tu as tardé long-temps, Henry Morton, lui dit-il; tu viens dans la vigne quand la douzième heure a sonné. Hé bien, es-tu prêt à mettre la main à l'œuvre? es-tu un de ceux qui foulent aux pieds les trônes et les dynasties, qui n'écoutent que la voix d'en-haut?

—Je suis surpris, dit Morton, qui voulait éviter de répondre à ces questions, que vous m'ayez reconnu après une si longue absence.

—Les traits de ceux qui ont voulu opérer avec moi la rédemption d'Israël sont gravés dans mon cœur. Et qui aurait osé me venir chercher dans cette retraite, si ce n'est le fils de Silas Morton?—Vois-tu ce pont fragile qui unit mon asile à la demeure des hommes? un seul effort de mon pied peut le précipiter dans l'abîme, me mettre en état de braver la rage des ennemis qui seraient sur l'autre bord, et laisser à ma discrétion celui qui aurait osé y passer pour pénétrer jusqu'ici.

—Je crois que vous n'avez guère besoin ici de recourir à ce genre de défense.

—Le crois-tu! dit Burley d'un ton d'impatience.—Le crois-tu, quand les démons incarnés de la terre sont ligués contre moi, et que Satan lui-même....?—Mais n'importe, ajouta-t-il en se reprenant, c'est assez que

j'aime ce lieu de refuge, — ma caverne d'Adullam, que je ne voudrais pas changer pour les plus beaux lambris du château des comtes de Torwood avec leurs vastes domaines et leur baronnie... A moins que ta folle passion ne soit évanouie, tu dois penser autrement.

— C'est justement de ce château et de ces domaines que j'ai à vous entretenir, reprit Morton ; et je ne doute pas que je ne trouve M. Burley aussi raisonnable que je l'ai vu quelquefois lorsque nous combattions pour la même cause.

— Oui ! dit Burley. En vérité ! telle est ton espérance ! T'expliqueras-tu un peu plus clairement ?

— Volontiers. Vous avez exercé, par des moyens qui me sont inconnus, une influence secrète sur la fortune de lady Marguerite Bellenden et de sa petite-fille : il en est résulté qu'elles ont été dépouillées des biens auxquels elles avaient des droits légitimes, et que l'injustice en a investi ce vil scélérat Basile Olifant.

— Tu crois cela? dit Burley.

— J'en suis convaincu, et vous ne chercherez pas à nier une chose dont la lettre que vous m'avez écrite est une preuve.

— Et en supposant que je ne le nie point, et en supposant que j'aie le pouvoir et la volonté de détruire l'ouvrage de mes mains, de rétablir la fortune de la maison de Bellenden, quelle sera ta récompense ? espères-tu obtenir la main de la belle héritière, et tous ses biens ? Dis-moi, en es-tu assuré ?

— Je n'en ai pas la moindre espérance.

— Et pour qui donc as-tu entrepris de venir dans l'antre du lion pour lui arracher sa proie ? Sais-tu que cette tâche n'est pas moins difficile à exécuter que ne

le fut jadis le plus périlleux des travaux de Samson? Qui doit donc en recueillir le fruit?

— Lord Evandale et sa fiancée, répondit Morton avec fermeté. Pensez mieux du genre humain, M. Burley, et croyez qu'il existe des hommes capables de sacrifier leur bonheur à celui des autres.

— Hé bien, répliqua Burley, de tous les êtres qui portent l'épée, qui savent dompter un cheval, tu es, sur mon ame, le plus pacifique et le moins sensible aux injures! Quoi! tu veux mettre dans les bras de ce maudit Evandale la femme que tu aimes depuis si long-temps! C'est pour un rival que tu veux lui faire rendre des biens dont de puissantes considérations l'ont privée! Tu crois qu'il rampe sur la terre un autre homme, offensé plus que toi peut-être, et cependant assez insensible, assez humble pour penser ainsi; et tu as osé supposer que cet homme sera John Balfour!

— Je ne dois compte qu'au ciel, M. Burley, des sentimens qui m'animent. Quant à vous, que vous importe que le domaine de Tillietudlem appartienne à Basile Olifant ou à lord Evandale?

— Tu es dans l'erreur. Il est bien vrai que tous deux sont des enfans de ténèbres, aussi étrangers à la lumière que l'enfant qui n'a pas encore ouvert les yeux; mais ce Basile Olifant est un Nabal, un misérable dont la fortune et le pouvoir sont à la disposition de celui qui peut l'en priver. La rage de n'avoir pu obtenir la possession de ces biens l'a jeté dans notre parti; il s'est fait papiste pour s'en rendre le maître; il est maintenant partisan de Guillaume, afin de les conserver; et il sera tout ce que je voudrai qu'il devienne, tant que je vivrai, tant que j'aurai entre les mains la pièce qui peut l'en

déposséder, et dont je ne me suis jamais dessaisi : les biens qu'il possède sont un mors dont je tiens les rênes, et il faut qu'il suive la route que je lui prescrirai. Il les conservera donc, à moins que je ne sois sûr de les donner à un ami ardent et véritable. Mais lord Evandale est un réprouvé dont le cœur est de pierre et le front de diamant. Les biens de ce monde ne sont pour lui que les feuilles desséchées tombées d'un arbre et enlevées par le vent; il verrait le tourbillon les entraîner loin de lui sans en être ému, sans faire un pas pour les ressaisir. Les vertus mondaines des hommes qui lui ressemblent sont plus dangereuses pour notre cause que la cupidité sordide de ceux qui sont gouvernés par leur intérêt personnel, — esclaves de l'avarice, dont on peut diriger la marche, et forcés de travailler à la vigne du Seigneur, ne fût-ce que pour le salaire de l'iniquité.

— Tout cela pouvait être fort bon il y a quelques années, dit Morton; j'aurais pu alors trouver une apparence de justesse dans vos raisonnemens, quoique je ne les eusse jamais regardés comme fondés sur la droiture et l'équité. Mais dans le temps où nous sommes, il me semble sans utilité pour vous de conserver sur Olifant l'influence dont vous me parlez. Quel usage en pouvez-vous faire? Nous jouissons de la paix, de la liberté civile et religieuse : que désirez-vous de plus?

— Ce que je veux de plus? s'écria Burley en tirant son épée hors du fourreau avec une promptitude qui fit presque tressaillir Morton. Regarde les brèches de cette arme; il y en a trois, les vois-tu?

— Oui, répondit Morton; mais que voulez-vous dire?

— Le fragment d'acier qui manque à cette première

brèche resta dans le crâne du perfide qui le premier introduisit l'épiscopat en Écosse; cette seconde entaille fut faite sur le sein d'un impie, le plus fier des soutiens de la cause des prélats, à Drum-Clorg; la troisième est la trace d'un coup sur le casque de l'officier qui défendait la chapelle d'Holy-Rood lorsque le peuple s'insurgea, et qui lui fendit la tête malgré le fer qui la couvrait. Ce glaive a fait plus d'un grand exploit, et chacun de ses coups a été une délivrance pour l'Église. — Oui, ajouta-t-il en le replongeant dans le fourreau, mais il lui reste encore davantage à faire. Il lui faut extirper l'hérésie pestilentielle de l'érastianisme, venger la liberté de l'Église, rendre au covenant sa gloire, — qu'ensuite la rouille la consume à côté des ossemens de son maître.

— Songez donc, Burley, dit Morton, que vous n'avez ni les forces suffisantes ni les moyens nécessaires pour renverser un gouvernement aussi fermement établi que le nôtre l'est en ce moment. En général le peuple est tranquille et satisfait; on ne voit que quelques mécontens, et ce sont ceux qui tiennent encore pour le roi Jacques. Mais vous ne voudriez certainement pas vous joindre à des gens qui ne se serviraient de vos armes que pour faire réussir leurs projets particuliers.

— Ce sont eux, au contraire, qui, sans le vouloir, assureront notre triomphe. J'ai été dans le camp du réprouvé Claverhouse, comme David dans celui des Philistins. J'étais convenu avec lui d'un soulèvement général; sans ce misérable Evandale, tout l'ouest serait en armes aujourd'hui. — Je le massacrerais, ajouta-t-il en grinçant les dents, embrassât-il les pieds de l'autel. — Si tu voulais, reprit-il d'un ton plus calme, toi le fils de mon

ancien ami, déjouer ses projets sur Edith Bellenden et l'épouser toi-même; si tu me faisais serment de mettre la main au grand œuvre avec un zèle égal à ton courage, ne crois pas que je préférasse l'amitié d'un Basile Olifant à la tienne, je te remettrais à l'instant cette pièce (il lui montra un parchemin), qui est le testament du comte de Torwood, et tu lui rendrais la possession des biens de ses pères. — Ce désir, continua Burley, n'est plus sorti de mon cœur depuis l'instant où je t'ai vu combattre si vaillamment pour la défense du pont de Bothwell. Edith t'aimait, et tu l'aimais toi-même.

— Burley, dit Morton, je ne veux pas dissimuler même avec vous; j'étais venu vous voir dans un but louable, dans l'espérance de vous décider à un acte de justice, et non dans aucune vue d'intérêt personnel. Je n'ai pas réussi; j'en suis fâché pour vous plus encore que pour ceux qui sont victimes de cette iniquité.

— Vous refusez donc mes offres? dit Burley les yeux étincelans de rage.

— Sans hésiter un instant. Si l'honneur et la conscience avaient sur vous quelque empire, vous me remettriez ce parchemin, sans condition, pour le rendre à ceux à qui il appartient légitimement.

— Qu'il soit donc anéanti! s'écria Burley ne se possédant plus de fureur; et, jetant le testament au milieu du brasier enflammé qui était devant lui, il le poussa avec le pied au milieu des charbons pour le faire consumer plus promptement.

Morton s'élança aussitôt pour le sauver des flammes. Burley saisit Morton au collet, et il s'ensuivit une lutte entre eux. Tous deux étaient robustes, et la passion qui les animait redoublait encore leurs forces. Morton

parvint pourtant à se dégager des liens serrés que formaient autour de son corps les bras de son adversaire; mais il n'était plus temps, la pièce importante était réduite en cendres.

L'énergumène jeta alors sur Morton des yeux où brillaient le plaisir de la vengeance satisfaite et une rage féroce: — Je ne puis plus rien pour toi maintenant, lui dit-il, mais tu as mon secret : il faut mourir, ou faire serment d'entrer dans tous mes projets.

— Je méprise vos menaces, répondit froidement Morton, j'ai pitié de votre délire, et je vous quitte.

En parlant ainsi, Morton s'avançait vers l'entrée de la caverne : Burley s'y précipite, et, poussant du pied le chêne qui offrait le seul moyen d'en sortir, il le fait rouler dans l'abîme avec un bruit semblable à celui du tonnerre.

— Hé bien! dit-il d'une voix qui rivalisait avec le mugissement de la cataracte et le bruit de la chute du chêne, te voilà en mon pouvoir, rends-toi ou meurs; et, se tenant à l'entrée de la caverne, il brandissait son épée.

— Je n'ai pas encore appris à céder aux menaces, dit Morton, je ne veux pas combattre l'homme qui a sauvé les jours de mon père, et je lui épargnerai un lâche assassinat.

A ces mots, s'élançant avec la légèreté qui lui était naturelle, et que peu d'hommes possèdent, il sauta pardessus le gouffre que Burley croyait devoir être pour lui un obstacle insurmontable. Dès qu'il fut sur l'autre bord, il s'éloigna aussitôt, et en tournant la tête il vit Burley, qui le regarda un moment avec un air de surprise et de fureur, et qui bientôt s'enfonça dans la caverne.

Morton rejoignit sa petite conductrice, que la chute duc hêne avait effrayée. Il lui dit que cet événement était l'effet d'un accident, et apprit d'elle qu'il n'en pouvait résulter aucun inconvénient pour Burley, attendu qu'on avait eu la précaution de préparer dans la caverne plusieurs autres arbres pour former de nouveaux ponts, en cas que quelque circonstance imprévue obligeât ceux qui habitaient cet antre à détruire pour leur sûreté ce moyen de communication.

Les aventures de la matinée n'étaient pourtant pas encore terminées. Comme ils approchaient de la chaumière, la petite fille fit un cri de surprise en voyant venir au-devant d'eux sa vieille grand'mère, quoique son état de cécité ne lui permît guère de s'éloigner de son habitation.

— Peggy, cria-t-elle dès qu'elle eut reconnu la voix des deux voyageurs, courez bien vite, allez brider le cheval de monsieur, et conduisez-le derrière la haie d'épines, où vous l'attendrez.

— Sommes-nous seuls? dit-elle ensuite à Morton, personne ne peut-il nous entendre?

Inquiet et impatient de savoir ce qu'elle avait de nouveau à lui apprendre, Morton l'assura qu'elle pouvait s'expliquer sans crainte.

— Si vous voulez du bien à lord Evandale, dit-elle alors, voici maintenant ou jamais le moment de le prouver : il court le plus grand danger. Que le ciel soit loué de m'avoir laissé l'ouïe quand il m'a retiré la vue! — Non, non, il ne faut pas entrer. Venez par ici, suivez-moi.

Elle le conduisit derrière la maison, près d'une fenêtre donnant dans une chambre où se trouvaient deux

dragons qui vidaient un pot de bière. Morton ne pouvait ni les voir ni en être vu, mais il entendit très-distinctement la conversation suivante.

— Plus j'y pense, disait l'un, moins cela me plaît. Lord Evandale était un bon officier, c'était l'ami du soldat, et s'il nous a punis après l'affaire de Tillietudlem, ma foi, Inglis, il faut convenir que nous l'avions bien mérité.

— Que le diable m'emporte si je lui pardonne pour cela, répondit Inglis; mais n'importe, je vais lui donner à mon tour du fil à retordre.

— Nous ferions mieux de nous réunir à lui, et d'aller joindre les montagnards. N'avons-nous pas mangé le pain du roi Jacques ?

— Tu n'es qu'un âne! Il a laissé passer l'instant, parce qu'Holliday, l'imbécile! a vu un esprit, et parce que sa maîtresse a des bluettes. Le secret ne sera pas gardé à présent pendant deux jours : et pour qui sera la récompense? pour celui qui aura chanté le premier.

— C'est pourtant vrai! — Mais ce coquin, ce Basile Olifant, paiera-t-il bien?

— Comme un prince. Il n'y a personne au monde qu'il haïsse autant qu'Evandale, et il craint toujours d'avoir avec ce lord quelque procès pour les biens de Tillietudlem lorsqu'il aura épousé miss Bellenden; et s'il se trouvait une bonne fois hors de son chemin, adieu toute inquiétude.

— Mais aurons-nous un mandat d'arrêt contre lui, et une force suffisante pour l'exécuter? Nous ne trouverons pas beaucoup de gens disposés à agir contre lui, et il ne se laissera pas prendre au trébuchet. Il se défendra comme un lion, il aura pour lui Holliday,

et probablement quelques autres de nos camarades.

— Tu es un fou, et tu parles comme si tu étais un poltron. Il demeure seul à Fairy-Knowe pour ne pas donner de soupçons. Il ne peut avoir avec lui qu'Holliday et le vieux Gudyil, qui ne vaut plus un coup de sabre. Olifant est juge de paix, il signera un mandat, et nous donnera quelques-uns de ses gens. Il m'a dit qu'il nous ferait accompagner par un ancien chef de puritains, un diable incarné, nommé Quintin Mackell, qui se battra d'autant mieux qu'il a une vieille dent contre Evandale.

— A la bonne heure. Au surplus vous êtes mon supérieur, et si cela tourne mal...

— J'en prends le blâme sur moi. Allons, encore un pot de bière, et partons pour Tillietudlem. — Holà, eh! Bessie Maclure. — Où donc est la vieille sorcière?

— Retenez-les autant que vous le pourrez, dit Morton à son hôtesse en lui mettant sa bourse dans la main; je n'ai besoin que de gagner du temps.

Il courut à l'endroit où son cheval l'attendait.

— Où irai-je? dit-il en y montant. A Fairy-Knowe? Non, je ne suffirais pas seul pour les défendre. Courons à Glascow : Wittenbold, qui y commande, me donnera un détachement, et me procurera le secours de l'autorité civile. — Allons, Moorkopf, dit-il à son cheval, c'est aujourd'hui qu'il faut faire preuve de vitesse.

CHAPITRE XLIV.

« Fixant ses yeux mourans sur sa chère Émilie,
» Qu'à peine apercevait sa vue appesantie,
» Il voulait lui parler, il lui pressait la main....
» Son heure était sonnée, et cet effort fut vain.

Chancer. *Palamon et Arcite.*

L'indisposition d'Edith la retint au lit le jour où l'apparition subite de Morton lui avait occasioné une émotion si soudaine; mais elle se trouva tellement mieux le lendemain, que lord Evandale reprît son projet de quitter Fairy-Knowe dans l'après-midi. Lady Émilie entra dans l'appartement d'Edith, et après lui avoir fait et en avoir reçu les complimens d'usage, d'un air grave et sérieux, elle lui dit que cette journée serait fort triste pour elle, quoiqu'elle dût délivrer miss Bellenden d'un grand fardeau. — Mon frère nous quitte aujourd'hui, finit-elle par dire.

— Nous quitte? s'écria Edith : j'espère que c'est pour retourner chez lui.

— Je ne le pense pas ; je crois qu'il se prépare à faire un plus long voyage. Qu'a-t-il qui puisse le retenir dans ce pays?

— Grand Dieu! s'écria Edith, suis-je donc destinée à causer la ruine de tout ce qu'il y a de plus noble et de plus généreux sur la terre? Que faut-il faire pour l'empêcher de courir ainsi à sa perte? Je vous en supplie, lady Émilie, dites-lui que je le conjure de ne point partir sans m'avoir vue : je descends à l'instant.

— Volontiers, miss Bellenden ; mais cela sera inutile.

Elle sortit de la chambre avec la même gravité qu'elle y était entrée, et elle alla informer son frère que miss Bellenden se trouvait assez bien pour avoir projeté de descendre avant son départ.

— Je suppose, ajouta-t-elle avec un ton d'aigreur, que la perspective d'être promptement débarrassée de notre compagnie l'a guérie de ses vapeurs.

— Voilà de l'injustice, ma sœur, dit lord Evandale, si ce n'est pas de l'envie?

— De l'injustice ! cela est possible ; mais de l'envie, dit-elle en jetant un coup d'œil sur un miroir, je n'aurais jamais cru qu'on pût me soupçonner d'en concevoir sans de plus justes motifs. Mais allons rejoindre la vieille dame. Elle a préparé un déjeuner qui aurait suffi pour tout votre régiment, quand vous en aviez un.

Lord Evandale la suivit sans lui répondre ; car il savait qu'il n'était pas facile de l'apaiser quand son amour-propre se trouvait prévenu et offensé. La table était couverte avec profusion de différens mets préparés par les soins de lady Marguerite.

— Vous voudrez bien, milord, dit-elle à lord Evandale, vous contenter d'un déjeuner frugal, tel que ma situation actuelle me permet de vous l'offrir. Je n'aime pas à voir les jeunes gens se mettre en route l'estomac vide; c'est ce que je dis à Sa Majesté quand elle daigna déjeuner à Tillietudlem en l'an de grace 1651, et elle eut la bonté de me répondre, en buvant à ma santé un verre de vin du Rhin : — Lady Marguerite, vous parlez comme un oracle d'Écosse. — Ce sont les propres paroles de Sa Majesté : ainsi donc, milord peut juger si je n'ai pas raison d'insister pour qu'on déjeune avant de commencer un voyage.

On peut supposer que lord Evandale perdit quelque chose du discours de la bonne dame. Il était plus occupé à écouter s'il n'entendrait pas arriver miss Bellenden. Sa distraction fut si forte, qu'il ne remarqua même point l'accident dont nous allons faire part à nos lecteurs, circonstance malheureuse qui décida de son sort.

Tandis que lady Marguerite faisait les honneurs de la table, ce qui était un de ses grands plaisirs, et ce dont elle s'acquittait à merveille, John Gudyil l'interrompit pour lui annoncer qu'un homme demandait à lui parler; formule dont il se servait habituellement quand il voulait lui faire sentir qu'il ne s'agissait que d'une personne d'une qualité inférieure.

— Un homme, Gudyil? dit lady Bellenden en se redressant, et quel homme? n'a-t-il pas de nom? On dirait que je tiens une boutique, et qu'on n'a besoin que de m'appeler.

— Certainement il a un nom, milady, reprit Gudyil; mais c'est un nom que milady n'aime pas à entendre.

— Et quel est ce nom, imbécile?

— Hé bien, milady, c'est Gibby, répondit Gudyil d'un ton un peu brusque. L'épithète ne lui plaisait pas plus que de raison, et il pensait qu'un ancien serviteur de la famille, qui lui avait donné des preuves non interrompues d'attachement et de désintéressement, aurait mérité un peu plus d'égards. C'est Gibby, puisque milady veut le savoir, Gibby, qui garde maintenant les vaches d'Edie-Henshaw, qui était autrefois garçon de basse-cour à Tillietudlem, et qui, il y a cinq ans, le jour du vappen-schaw.....

— Taisez-vous, Gudyil. Vous êtes bien impertinent de croire que je consente à parler à un pareil être? Demandez-lui ce qu'il veut me dire.

— Je l'ai fait, milady; mais il m'a dit que celui qui l'envoie lui a donné ordre de ne parler qu'à vous-même; pour dire la vérité, je crois qu'il avait trop bu d'un coup, et il a l'air aussi bête qu'il l'a toujours été.

— Chassez-le, et dites-lui de repasser demain matin, quand il sera à jeun. Il vient sans doute solliciter quelques secours, comme ancien serviteur de la maison?

— Cela est probable, milady, car il est en guenilles, le pauvre garçon.

Gudyil, en annonçant à Gibby qu'il ne pouvait entrer, fit de nouveaux efforts pour savoir ce qu'il avait à dire à sa maîtresse; mais il n'y put réussir. Gibby remit dans sa poche un billet qu'il tenait à la main; et, trop fidèle à exécuter littéralement ce qui lui avait été recommandé, il refusa opiniâtrément de s'en dessaisir, et dit qu'il reviendrait le lendemain.

Il était pourtant de la plus grande importance que

ce billet fût remis sur-le-champ. Morton, ayant rencontré Gibby gardant ses vaches près du pont de Bothwell, avait écrit au crayon quelques lignes à la hâte, pour avertir lord Evandale des complots de Basile Olifant; il l'engageait à fuir sans délai ou à se rendre sur-le-champ à Glascow, où il l'assurait qu'il trouverait protection. Il avait adressé ce billet à lord Evandale, recommandant à Gibby de faire toute diligence, de le remettre en mains propres, et lui ayant donné deux dollars pour exciter son activité.

Mais il était dans la destinée de Gibby que son intervention, soit en qualité d'homme d'armes, soit comme ambassadeur, serait toujours funeste à la maison de Tillietudlem. Pour s'assurer si l'argent qu'il avait reçu de celui qui l'employait était de bon aloi, il entra dans un cabaret, et il y fit une si longue halte, que l'ale et l'eau-de-vie lui firent perdre le peu de bon sens qu'il possédait. En arrivant à Fairy-Knowe, il ne pensa plus à lord Evandale, demanda lady Marguerite, dont le nom lui était beaucoup plus familier, et ne pouvant remettre sa missive en mains propres, comme il lui avait été enjoint de le faire, il préféra la garder que de la confier à un intermédiaire.

Gudyil quittait à peine la salle à manger lorsque Edith y entra. Lord Evandale et elle montrèrent quelque embarras. Lady Marguerite s'en aperçut; mais, ignorant ce qui s'était passé la veille, et sachant seulement que la célébration du mariage avait été différée par l'indisposition de sa petite-fille, elle ne l'attribua à aucune cause extraordinaire, et chercha à mettre les jeunes gens à leur aise, en causant de choses indifférentes avec lady Émilie.

En ce moment, Edith, pâle comme la mort, dit, ou plutôt fit entendre à lord Evandale qu'elle désirait lui parler en particulier. Il lui offrit le bras, la conduisit dans une petite antichambre qui précédait la salle, la fit asseoir dans un fauteuil, et prit un siège à côté d'elle.

— Je suis désespérée, milord, lui dit-elle du ton le plus ému et d'une voix presque inarticulée; je sais à peine ce que je veux vous dire, et je ne trouve pas de termes pour m'exprimer.

— S'il m'est possible de soulager vos inquiétudes, chère Edith, dit lord Evandale, croyez que rien ne me coûtera pour y réussir.

— Vous êtes donc bien déterminé, milord, à aller joindre des hommes qui courent à leur perte, malgré votre propre raison, malgré les prières de vos amis, malgré le précipice que vous devez voir ouvert devant vous ?

— Excusez-moi, miss Bellenden, mais l'intérêt même que vous voulez bien me témoigner ne peut me retenir quand l'honneur m'ordonne de partir. Ma suite est préparée chez moi, mes chevaux m'attendent; le signal de l'insurrection sera donné dès que je serai arrivé à Kilsythe. La fidélité que je dois à mon roi ne me permet ni d'hésiter, ni de différer plus long-temps. Si c'est ma destinée qui m'appelle, je ne chercherai pas à la fuir. Ce sera une consolation pour moi d'exciter en mourant votre compassion, si je n'ai pu obtenir votre tendresse pendant ma vie.

— Restez, milord, s'écria Edith d'un ton qui pénétra jusqu'au cœur de lord Evandale, restez pour être notre secours et notre soutien. Espérez tout du temps. Il ex-

pliquera sans doute l'étrange événement qui m'a troublée hier, et me rendra la tranquillité.

— Il est trop tard, Edith, et je manquerais de générosité, si je cherchais à profiter des sentimens que vous me montrez en ce moment. Il ne dépend pas de vous de m'aimer, et je ne prétends plus qu'à votre amitié. Mais, quand même il en serait autrement, le sort est jeté : je ne puis plus.....

Cuddy se précipita en ce moment dans le salon, la terreur peinte sur la figure.

— Cachez-vous, milord, cachez-vous ! ils vont entourer la maison.

— De qui parlez-vous ? dit lord Evandale.

— D'une troupe de cavaliers conduits par Basile Olifant, répondit Cuddy.

— Oh ! milord, pour l'amour de moi, pour l'amour de Dieu, cachez-vous ! répéta Edith.

— Me cacher ! s'écria lord Evandale. Non, de par le ciel ! Et de quel droit ce misérable voudrait-il m'arrêter ? Eût-il un régiment, je m'ouvrirais un passage. Cuddy, dites à Holliday et à Hunter de monter à cheval. Adieu, chère Edith ! — Il la serra dans ses bras, l'embrassa tendrement, et, ayant fait à la hâte ses adieux à sa sœur et à lady Marguerite, qui s'efforcèrent inutilement de le retenir, il monta à cheval, et sortit de la maison. La confusion et la terreur y régnaient. Les femmes poussaient des cris d'effroi, et se précipitaient vers les fenêtres, d'où l'on voyait une petite troupe d'hommes à cheval, dont deux seulement paraissaient des militaires, descendre la colline qui faisait face à la chaumière de Cuddy. Ils avançaient lentement et avec pré-

caution, comme des gens qui ignorent quelles forces on peut avoir à leur opposer.

— Il peut se sauver, s'écria Edith, il peut se sauver! et ouvrant une fenêtre : — Milord, cria-t-elle à lord Evandale qui s'éloignait, prenez sur la gauche, et fuyez à travers champs.

Mais jamais lord Evandale n'avait fui devant le danger. Il ordonna à ses domestiques de le suivre, d'armer leurs carabines, et il marcha vers Basile Olifant, qui occupait, à environ soixante pas, le seul chemin qui conduisît à Fairy-Knowe.

Le vieux Gudyil, appesanti par l'âge, était allé chercher ses armes. Cuddy, plus agile, sauta sur un fusil qu'il tenait toujours chargé par précaution, sa chaumière étant dans une situation isolée, et il suivit à pied lord Evandale.

Ce fut en vain que sa femme, qui partageait l'alarme générale, s'attacha à ses habits pour le retenir, et lui prédit qu'il finirait par se faire pendre ou fusiller pour vouloir toujours se mêler des affaires des autres; il se débarrassa d'elle avec un vigoureux coup de poing.

— Taisez-vous, chienne (1), s'écria-t-il, taisez-vous! c'est là du bon écossais, je crois, ou je ne m'y connais point. Qu'appelez-vous les affaires des autres? croyez-vous que je verrai tranquillement assassiner lord Evandale?

Mais en chemin il réfléchit que Gudyil ne paraissant

(1) Dans le texte *bitch*, mais avec le simple *b*...., car ce mot est si grossier en anglais, que la typographie le dissimule par abréviations. — Éd.

pas encore, il composait lui seul toute l'infanterie. Il fit donc un détour sur la gauche, et entra dans un verger voisin pour faire une diversion sur les flancs de l'ennemi, si les circonstances l'exigeaient.

Dès que lord Evandale parut, Olifant fit développer sa troupe comme pour l'entourer. Il resta en avant avec trois hommes. Deux portaient l'uniforme du régiment des gardes, l'autre était vêtu en paysan, mais à son air farouche et déterminé, à ses traits durs et féroces, quiconque l'avait vu une fois ne pouvait manquer de reconnaître Balfour de Burley.

— Suivez-moi, dit lord Evandale à ses domestiques, et si l'on entreprend de nous disputer le passage, imitez-moi.

— Il n'était pas à quinze pas d'Olifant, et il se préparait à lui demander pourquoi il interceptait ainsi le passage, quand celui-ci s'écria : – Feu sur le traître ! — Quatre coups de fusil partirent en même temps. Lord Evandale porta la main sur un pistolet d'arçon, mais il n'eut pas la force de le saisir, et il tomba mortellement blessé. Hunter tira au hasard. Holliday, qui était accoutumé au feu, et aussi adroit qu'intrépide, visa Inglis, et ne le manqua point ; au même instant un coup de fusil, tiré de derrière une haie par un ennemi invisible, vengea encore mieux lord Evandale, car la balle atteignit Olifant au milieu du front, et le renversa mort sur la place. Sa troupe, effrayée de ce coup imprévu, ne semblait pas disposée à prendre part au combat ; mais Burley, dont le sang bouillait dans ses veines, s'écria : — Périssent les Madianites ! — et il attaqua Holliday le sabre à la main. Celui-ci se défendit avec courage ; mais en ce moment une troupe de cavalerie étrangère arrivait au grand galop : c'étaient des dragons hollandais commandés par

le colonel Wittenbold; Henry Morton et un officier civil les accompagnaient.

Wittenbold ordonna, au nom du roi, de déposer les armes, et chacun obéit à l'instant, excepté Burley, qui, lançant son cheval au galop, chercha son salut dans la fuite. Plusieurs dragons se mirent à sa poursuite par ordre de leur commandant; mais, comme il était bien monté, ce n'était pas chose facile de le suivre. Se voyant cependant sur le point d'être atteint par deux d'entre eux, il se retourna pour leur faire face, et tirant successivement ses deux pistolets, tua l'un et renversa le cheval de l'autre. Il continua alors sa route vers le pont de Bothwell; mais s'apercevant que ce passage était fermé et gardé, il côtoya la Clyde jusqu'à un endroit qu'il croyait guéable, et il y fit entrer son cheval.

Ce détour donna à ceux qui le poursuivaient le temps d'arriver; ils firent sur lui une décharge générale; deux balles l'atteignirent, et il se sentit dangereusement blessé. Il tourna sur-le-champ la bride de son cheval, et faisant un signe de la main, comme s'il voulait se rendre, il revint vers la rive qu'il venait de quitter. On cessa aussitôt le feu, et deux des dragons s'avancèrent même dans la rivière pour le faire prisonnier. Mais on vit alors qu'il n'avait d'autre projet que de se venger, et de vendre sa vie aussi cher qu'il le pourrait. Dès qu'il fut près des deux soldats, il déchargea sur la tête de l'un d'eux un coup de sabre qui le renversa. L'autre le saisit à l'instant par le milieu du corps, et Burley alors saisit son adversaire à la gorge; tel un tigre mourant cherche à étouffer sa proie.

Dans cette lutte, tous deux perdirent l'équilibre sur leurs selles, tombèrent dans la Clyde, et furent emportés

par le courant. Le sang qui coulait des blessures de Burley marquait l'espace qu'ils parcouraient. On les vit deux fois reparaître à la surface de l'eau, le soldat s'efforçant de nager, et Burley cherchant à l'entraîner au fond de la rivière pour l'y faire périr avec lui. On ne fut pas très-long-temps sans les retirer; mais tous deux étaient déjà morts, et les doigts de Burley étaient encore si fortement serrés autour du cou de sa victime, qu'il aurait fallu les couper pour les en détacher.

On les mit tous les deux dans une même tombe creusée à la hâte, qu'on trouve encore indiquée par une pierre grossière sur laquelle on lit une épitaphe plus grossière encore (1).

Tandis que cet enthousiaste féroce périssait ainsi, le brave et généreux lord Evandale rendait le dernier soupir. Dès que Morton l'avait aperçu, il avait sauté à bas de son cheval pour porter à son ami mourant tous les secours qui étaient en son pouvoir. Lord Evandale le reconnut, lui serra la main, et, n'ayant plus la force de parler, témoigna par un signe qu'il désirait qu'on le transportât à Fairy-Knowe, ce qui fut exécuté sur-le-

(1) Bon lecteur, j'ai prié mon ami Pierre Pas-léger (*Proudfoot*), marchand ambulant, connu de beaucoup de personnes de notre pays par ses denrées à justes prix, ses mousselines et ses toiles de Cambrai, de me procurer dans ses courses une copie de l'épitaphe que voici :

ÉPITAPHE.

— Cy gît un saint fatal aux prélats, John Balfour dit quelquefois Burley, qui, poussé par la vengeance, au nom de la ligue solennelle et du covenant, immola dans la plaine de Magus Moor, dans le comté de Fife, James Sharpe l'apostat; il fut lui-même haché et tué par un Hollandais, et se noya dans la Clyde, non loin de ce tombeau.

champ avec toutes les précautions convenables, et il ne tarda pas à être environné de tous ses amis en pleurs. La douleur de lady Émilie éclata par des cris: celle de miss Bellenden, morne et silencieuse, n'en fut que plus cruelle, et ne lui permit pas même d'apercevoir Morton: penchée sur son malheureux ami, ses yeux et son cœur n'étaient occupés que de lui. Lord Evandale, faisant un dernier effort, saisit la main d'Edith, la mit dans celle de Henry, et, levant les yeux au ciel comme pour appeler sur eux ses bénédictions, expira l'instant d'après.

CONCLUSION.

J'avais résolu de m'épargner la peine de faire une conclusion, et de laisser à l'imagination de mes lecteurs le soin d'arranger à leur gré les événemens qui suivirent la mort de lord Evandale. Cet expédient me paraissait aussi convenable à l'écrivain qu'au lecteur; mais, ne trouvant pas d'exemple pour le justifier, j'étais dans un grand embarras à cet égard, lorsque j'eus l'honneur de recevoir une invitation pour prendre le thé, de la part de miss Marthe Buskbody, jeune personne qui depuis quarante ans exerce avec beaucoup de succès l'état de marchande de modes dans Gandercleugh et ses environs. Connaissant son goût pour les ouvrages du genre de celui qui précède, je l'engageai à le parcourir avant le jour qu'elle m'avait fixé pour me rendre chez elle, et la priai de m'éclairer des lumières de l'expérience qu'elle a acquise en lisant tout le fonds de trois cabinets littéraires qui existent dans Gandercleugh et les deux villes voisines.

Lorsque j'arrivai chez elle à l'heure du thé, le cœur

palpitant, je la trouvai disposée à me faire des félicitations.

— Je n'ai jamais été plus touchée par un roman, me dit-elle en essuyant les verres de ses lunettes, si j'en excepte celui de *Jemmy et Jenny Jessamy*, qui est le chef-d'œuvre du pathétique; mais votre projet de supprimer la conclusion est décidément mauvais. Vous pouvez, pendant le cours de la narration, être sans pitié pour la délicatesse et la susceptibilité de nos nerfs, mais il ne faut pas que le dénouement reste couvert d'un brouillard, à moins d'avoir le talent de l'auteur de *Julia de Roubigné* (1). Il faut dans le dernier chapitre nous laisser voir quelques rayons de soleil, cela est absolument indispensable.

— Rien ne me serait plus facile que de vous satisfaire, mademoiselle, car rien n'a manqué au bonheur des personnes à qui vous voulez bien vous intéresser : ils ont eu plusieurs enfans...

— Il n'est pas besoin de faire une peinture détaillée de leur félicité conjugale. Mais quel inconvénient trouvez-vous à informer le lecteur, en termes généraux, qu'ils ont fini par être heureux ?

— Songez donc que plus un roman avance vers le dénouement, moins il devient intéressant. Il en est de même de votre thé : il est d'une excellente qualité, mais la dernière tasse est plus faible que la première; et tout le sucre que vous pourrez y ajouter ne fera jamais qu'elle vaille celles qui l'ont précédée. Ainsi, quand une narration qui tire vers sa fin est surchargée d'un détail de circon-

(1) Compliment que l'auteur adresse à Henry Mackenzie, à qui a déjà été offerte la dédicace de Waverley. — Éd.

stances que le lecteur a prévues d'avance, elle devient ennuyeuse, en dépit du style fleuri par lequel l'auteur s'efforce d'en relever l'insipidité.

—Toutes ces raisons ne valent rien, monsieur Pattieson. Je gronderais mes ouvrières s'il manquait une épingle à un bonnet; et vous n'aurez pas bien rempli votre tâche si vous ne nous parlez du mariage de miss Edith et de Morton, et si vous ne nous dites ce que deviennent tous les personnages de votre histoire, depuis lady Marguerite jusqu'à Gibby.

—Je ne manque pas de matériaux, mademoiselle, et je puis satisfaire votre curiosité, à moins qu'elle ne veuille descendre jusqu'à des détails infiniment minutieux.

—Hé bien! d'abord, car c'est un des points essentiels, lady Marguerite est-elle rentrée en possession de son château et de ses biens?

— Oui, mademoiselle, et de la manière la plus simple, c'est-à-dire en qualité d'héritière de son digne cousin Basile Olifant, qui, étant mort *ab intestat*, lui laissa, bien contre son gré, non-seulement les biens dont il l'avait dépouillée, mais encore tous ceux dont il était propriétaire de son chef. John Gudyil fut rétabli dans son ancienne dignité, et montra plus d'importance que jamais. Cuddy reprit avec joie la culture des terres de la baronnie de Tillietudlem, et la possession de son premier *cottage;* mais, fidèle à ses principes de prudence, jamais il ne se vanta d'avoir tiré le coup de fusil bien dirigé qui avait replacé sa maîtresse et lui-même dans leur ancienne situation. — Après tout, disait-il à Jenny, qui était son unique confidente, c'était le cousin de milady, un grand seigneur. Il agit contre toutes les lois, puisqu'il fit tirer sur Evandale sans lui signifier

de mandat d'arrêt ; mais quoique je ne me reproche pas plus sa mort que celle d'un chien enragé, le mieux est encore de garder le silence. — Il fit même mieux : il accrédita le bruit qui s'était répandu que John Gudyil était l'auteur de cette prouesse, et le vieux sommelier, d'un tout autre caractère que Cuddy, sans avouer le fait, ne le démentit jamais formellement. On n'oublia ni la vieille aveugle, ni la jeune fille qui avait servi de conductrice à Morton ; et....

— Mais le mariage des principaux personnages? s'écria miss Buskbody, c'est là l'intéressant.

— Il n'eut lieu que plusieurs mois après la mort de lord Evandale, dont tous deux prirent le deuil, qu'ils portèrent dans leur cœur plus encore que par leurs vêtements.

— J'espère, monsieur, que ce fut du consentement de lady Bellenden? j'aime les ouvrages qui apprennent aux jeunes personnes à avoir de la déférence pour leurs parens. Dans un roman, elles peuvent concevoir une tendre inclination sans leur aveu ; c'est de là que dépend souvent l'histoire, mais il faut qu'elles l'obtiennent au dénouement. Le vieux Derville, lui-même, finit par consentir au mariage de son fils avec Cécilia, malgré l'obscurité de sa naissance.

— Lady Marguerite en fit autant, mademoiselle : quoiqu'elle fût long-temps à pardonner à Morton d'avoir eu pour père un colonel covenantaire. Edith était sa seule espérance, et elle désirait la voir heureuse ; Morton, ou Melville Morton comme on l'appelait plus généralement, jouissait à un si haut degré de l'estime générale, et il était sous tant de rapports un parti sortable, que faisant taire enfin ses préjugés, elle se consola en son-

geant que le destin règle les mariages : — C'était, disait-elle, la réflexion que lui avait faite Sa Majesté Charles II, d'heureuse mémoire, en voyant dans son salon le portrait de Fergus, comte de Torwood, son bisaïeul, le plus bel homme de son siècle, et celui de la comtesse Jeanne, son épouse, qui était borgne et bossue. — Oui, ainsi s'exprima, dit-elle, Sa Majesté le jour où elle daigna accepter à déjeuner....

— Fort bien, dit miss Buskbody, m'interrompant encore avec une telle autorité qu'il n'y avait plus d'objections à faire : mais qu'est devenue mistress..... comment l'appelez-vous donc ? la vieille femme de charge de Milnwood ?

— De tous mes personnages, lui dis-je, c'est peut-être elle qui est la plus heureuse : M. et Mme Melville Morton, une fois l'an, et pas davantage, dînaient en grande cérémonie dans le salon lambrissé, toutes les tapisseries déroulées, le tapis par terre, et l'énorme chandelier de bronze sur la table, décoré de feuilles de laurier. Les préparatifs pour les recevoir l'occupaient six mois d'avance, et elle employait les six autres à remettre tout en ordre après leur départ.

— Et Niel Blane ?

— Vécut fort vieux, buvant de l'ale et de l'eau-de-vie avec les royalistes comme avec les whigs, et jouant des airs de cornemuse pour les uns comme pour les autres. Les biens qu'il laissa procurèrent à sa fille Jenny l'alliance d'un cock-laird (1). J'espère, madame, que vos questions se borneront-là ?

(1) On appelle *cock-laird*, en Écosse, le propriétaire qui cultive lui-même sa terre. C'est à peu près le *gentleman-fanner* de l'Angleterre. — Éd.

— Mais Goose Gibby, monsieur, Goose Gibby, si malheureux dans presque toutes ses missions?

— Faites donc attention, ma chère Buskbody (pardon de la familiarité), que la mémoire de la fameuse Schéhérazad, cette reine des conteurs, n'aurait pu suffire pour se rappeler toutes les circonstances.... Je ne puis vous dire positivement quel fut le sort de Gibby; je suis néanmoins tenté de croire que ce fut lui qui, quelques années après, fut mis au carcan à Hamilton, pour avoir volé des poules sous le nom de Gilbert Dudden, dit Calf-Gibby (1).

Miss Buskbody plaça son pied gauche sur la grille du feu, croisa sa jambe droite sur son genou, s'appuya sur son fauteuil, et se frotta le front en levant les yeux vers le plafond. J'en conclus qu'elle se préparait à me faire subir un nouvel interrogatoire, et, prenant mon chapeau, je lui souhaitai une bonne nuit avant que le démon de la critique lui eût soufflé d'autres questions.

De la même manière, bon lecteur, vous remerciant de votre patience, qui vous a conduit jusqu'ici, je prends la liberté de vous saluer et de vous dire adieu pour le moment.

(1) *Goose* Gibby, Gibby le gardeur d'oies, *Calf* Gibby, Gibby le vacher, suivant sa profession. Le nom de Gibby prend un de ces prénoms familiers. — Éd.

PÉRORAISON.

C'EUT été mon sincère désir, très-aimable lecteur, que *les Contes de mon Hôte* te parvinssent complets. Mais, ayant envoyé quelques autres cahiers de manuscrit contenant la suite de ces agréables récits, je reçus de mon libraire l'avis sans façon, qu'il n'aimait pas que des romans (c'est ainsi qu'il ose appeler ces histoires pleines de vérité!) s'étendissent au-delà de quatre volumes. Si je ne consentais pas à publier séparément les quatre premiers (1), il menaçait de rompre le marché.

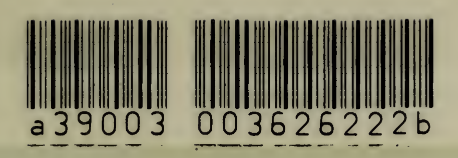
Là-dessus, prenant en considération ses observations, et surtout les frais qu'il disait avoir déjà faits en papier et en impression, je décidai que ces quatre premiers volumes seraient les avant-coureurs ou les hérauts des *Contes* qui sont encore en ma possession, ne doutant pas qu'ils seront dévorés avidement, et que le reste sera bientôt demandé d'une voix unanime par le public connaisseur. Je suis, très-estimable lecteur, avec tous les titres que tu voudras me donner.

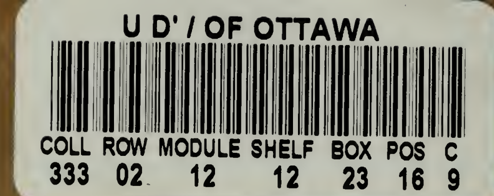
JEDEDIAH CLEISHBOTHAM.

Gandercleugh, 15 novembre 1816.

(1) La première édition des *Contes de mon Hôte*, première série, était en 4 vol. en anglais.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE DES CONTES DE MON HÔTE.


a39003 003626222b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 12 23 16 9